

# QUELQUES ASPECTS DE LA FOI MODERNE

DANS LES POÈMES DE

# ROBERT BROWNING

He, at least, believed in Soul, was very sure of God.

(R. BROWNING. — *La Saisiaz*.)

---

## THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

P. BERGER

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'ANGLAIS AU LYCÉE DE BORDEAUX



PARIS

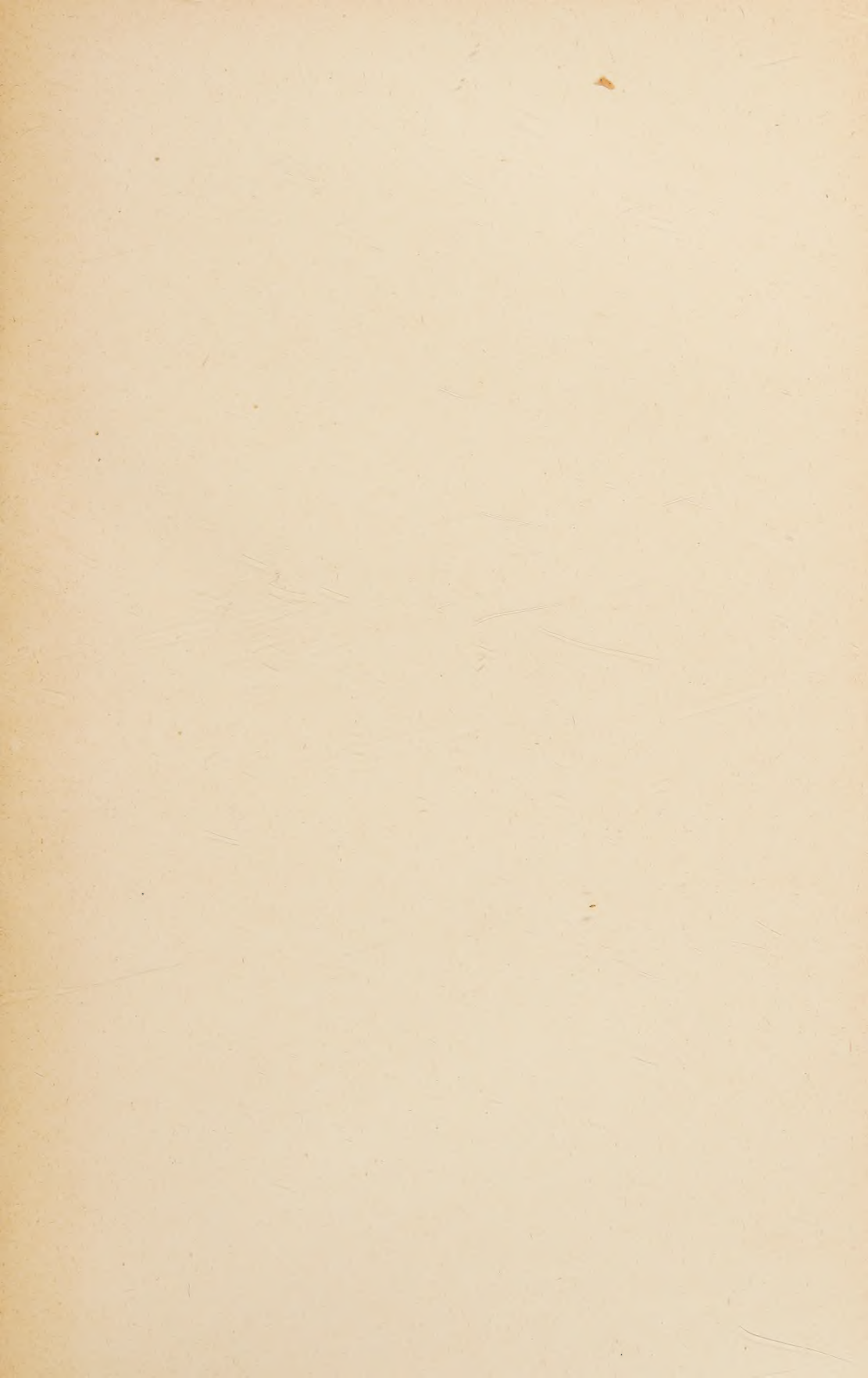
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>

45, RUE DE CLUNY, 45

—  
1907











Digitized by the Internet Archive  
in 2026

LA FOI MODERNE

DANS

ROBERT BROWNING



# QUELQUES ASPECTS DE LA FOI MODERNE

DANS LES POÈMES DE

# ROBERT BROWNING

He, at least, believed in Soul, was very sure of God.

(R. BROWNING. — *La Saisiaz.*)

---

## THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

P. BERGER

PROFESSEUR AGRÉGÉ D'ANGLAIS AU LYCÉE DE BORDEAUX



---

∴

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>

15, RUE DE CLUNY, 15

—  
1907



A MA FEMME ET A MA FILLE

Where the heart lies, let the brain lie also.

(R. BROWNING.



# QUELQUES ASPECTS DE LA FOI MODERNE

DANS LES POÈMES

## DE ROBERT BROWNING

---

### I

L'ŒUVRE DE BROWNING. — L'ÉTAT D'ESPRIT CONTEMPORAIN.

Si l'on voulait, en un seul mot, caractériser Robert Browning, on hésiterait sans doute entre les deux épithètes poète et penseur. Les poètes lui appliqueraient peut-être la seconde, les philosophes la première. Ces deux caractères se contre-balancent en effet constamment dans son œuvre, tantôt alternant d'une page à l'autre, tantôt se mêlant intimement. Mais, comme il arrive toujours dans de tels cas, la poésie souffre parfois de la complexité de pensée du philosophe ; d'autre part, la logique et la clarté de la pensée philosophique sont quelquefois oubliées dans les visions idéales ou dans les élans passionnés du poète. Ce sont là deux grands défauts, que la critique n'a point épargnés, et qui empêcheront toujours Browning d'être placé sans contestation au premier rang soit parmi les poètes, soit parmi les penseurs.

Il est des plus grands parmi les premiers, par la hauteur sereine de ses conceptions, l'idéalité de sa pensée, la richesse de son imagination d'où tout contact fait jaillir l'étincelle poétique. Il l'est aussi par le mouvement entraînant de ses enthousiasmes, par les accents profonds qui subitement font tressaillir les âmes, par sa langue abondante et savoureuse, et par sa musique variée. Cependant, que de lignes, que de pages même on voudrait enlever de son œuvre poétique, pages où la pensée semble se traîner comme en une prose

lente, où les arguments se succèdent et s'enchevêtrent, parlant uniquement à la raison froide, sans qu'un éclair d'imagination ou un jaillissement du cœur vienne les vivifier ! Alors le lecteur, qui cherchait un poète, trouve un philosophe. Il se lasse de le suivre laborieusement. Le discours devient moins net à son esprit déçu et inattentif ; les allusions à des personnages inconnus, à des petits faits insignifiants et obscurs, l'irritent à la longue. L'enchevêtrement des phrases, les à-coups brusques d'un style où le familier presque vulgaire coudoie si souvent le sublime, les formes elliptiques des propositions, les conversations entremêlées, les parenthèses enfermées dans d'autres parenthèses, finissent par le fatiguer, et il ferme le livre en accusant Browning de complication inutile dans la pensée et d'obscurité dans la forme. Pour le lecteur français, qui veut avant tout de la clarté, c'est là un arrêt de mort. Peut-être serait-il permis à un philosophe de sembler obscur, mais c'est le devoir du poète d'être clair.

D'autre part, le lecteur qui y chercherait un philosophe se trouverait également déçu. Ce n'est point l'affaire d'un poète que de raisonner métaphysique, psychologie ou théologie. Il faut à ces études la froideur calme de la science, l'impassibilité du mathématicien qui déduit toutes les conséquences de son théorème ou du physiologiste qui dissèque un organe, qui le regarde vivre sans se laisser détourner par la pensée des joies et des douleurs qui ont pu palpiter sous sa main. Il leur faut aussi une vision claire des choses, une logique rigoureuse dans laquelle l'imagination n'ait point de part, et qui ne prenne point un rêve pour un fait réel ou une métaphore pour un argument. Tel ne peut être le poète, et tel n'est pas Browning. Que de fois une image, qui ne devrait venir que pour éclairer un raisonnement, s'arrête et se développe au point de le faire oublier et de s'y substituer elle-même ! Que de fois un cri du cœur vient prendre la place d'une conclusion de syllogisme ! Dans la construction de ses systèmes, que de petites brèches où un logicien pourrait placer le bout aminci d'un coin, et, d'un coup bien asséné, démolir l'édifice ! Que de faits que l'on pourrait interpréter autrement que lui ou opposer aux siens ! Que d'objections qu'il n'a point prévues ! Le poète s'est laissé emporter par la véhémence de ses sentiments, par le vol de son imagination, et le lecteur philosophe l'accuse d'être bien superficiel et de manquer de rigueur scientifique.

Il est cependant une catégorie de lecteurs pour qui Browning

serait moins décevant. Ce sont ceux qui ne cherchent en lui ni un pur poète ni un pur philosophe, mais un peu de l'un et de l'autre à la fois. Pour eux le rêve est plus enchanteur, l'image plus éclatante et le mouvement de la passion plus entraînant si, au-dessous de tout cela, l'esprit scientifique trouve une pensée qu'il puisse saisir et étreindre comme une vérité. A son tour cette vérité paraît plus vraie encore si elle est venue s'allier dans leur âme à une vision de beauté. Peut-être ne nous tromperons-nous pas en affirmant que, parmi les esprits cultivés, ces lecteurs sont plus nombreux encore que ceux qui ne cherchent dans la poésie qu'une pure émotion esthétique sans pensée profonde, ou qui ne voudraient voir la pensée pure que sous forme de raisonnement mathématique. Ils deviendront même sans doute la grande majorité si la poésie et la pensée s'appliquent aux problèmes toujours angoissants de l'âme et de ses destinées.

Il est peu d'hommes devant qui ces questions ne se soient point posées, et combien rares deviennent ceux dont la foi ferme n'a jamais hésité devant une solution ! Faut-il croire que la majorité des autres, lassés par le point d'interrogation perpétuel, ont cessé de chercher une réponse ? Il peut en être ainsi dans le cours ordinaire de la vie, mais brusquement, viennent des circonstances où le problème se pose devant nous avec toute son obsession. Nous en avons nié l'existence ou l'intérêt ; nous avons essayé de l'oublier. Attendons : « Juste au moment où nous nous croyons le plus en sûreté, « voici une nuance de soleil couchant, le charmené d'une corolle de « fleur, la mort de quelqu'un, la strophe finale d'un chœur d'Euri- « pide, et c'est assez pour que cinquante espérances, cinquante « craintes, aussi anciennes et aussi nouvelles que la nature elle- « même, viennent se présenter, frapper à la porte, entrer dans notre « âme, se donner la main, et danser en nous une sarabande fantas- « tique autour de l'ancienne foi, redressée de nouveau sur son « piédestal. Le grand Peut-être ! Nous regardons impuissants <sup>1</sup>. » Et

1. Just when we are safest, there's a sunset-touch,  
A fancy from a flower-bell, some one's death,  
A chorus-ending from Euripides, —  
And that's enough for fifty hopes and fears  
As old and new at once as nature's self,  
To rap and knock and enter in our soul,  
Take hands and dance there, a fantastic ring,  
Round the ancient idol, on his base again, —  
The grand Perhaps ! We look on helplessly.

(*Bishop Blougram's Apology.*)

dans notre impuissance, nous nous remettons à penser. Nous revoyons tous les vieux arguments usés, tous les articles de foi qu'ils ont peu à peu élevés ou renversés ; de nouveau nous recommençons, lassés, notre marche vers la certitude fuyante.

Ce n'est pas trop, sur cette route pénible, que de faire appel à tous les secours, à toutes les puissances de notre âme. La philosophie ne nous suffit pas : elle ne peut que nous montrer l'inutilité de nos efforts, nous guider en avant pour nous abandonner à mi-chemin. Même si elle devait nous mener au but, aurions-nous la force de suivre jusqu'au bout sa lumière froide et pâle ? Ne manquerait-il pas toujours quelque chose à notre imagination et à notre cœur ? Un poète s'adresserait à l'une et à l'autre ; à sa suite nous irions en avant avec plus d'enthousiasme et de force. Mais peut-être aussi pourrions-nous craindre de nous égarer avec lui. Que le poète se double d'un penseur, alors toutes les facultés de l'esprit et de l'âme seront en jeu. A la logique des raisonnements, à la rigueur de l'observation, s'ajouteront les élans du cœur et de l'imagination, prêts souvent à franchir la brèche devant laquelle la raison s'arrêterait, hésitante et muette. Nous nous sentirons menés par quelqu'un qui sent et qui pense, qui est capable de mettre en jeu toutes les forces vives de l'humanité, et peut-être croirons-nous en lui. C'est un tel guide qu'est Browning, et c'est pour cela que les esprits cultivés et chercheurs, soucieux de pensée logique et enthousiastes de ce qui est âme et poésie, peuvent aller vers lui sans crainte d'être déçus.

Ils n'y verront ni un théologien, ni un métaphysicien, ni un savant. L'exégète au courant de tous les travaux de la critique religieuse le trouvera pauvre dans sa façon d'en comprendre les résultats ; le philosophe lui opposera des arguments inattendus ; le savant le convaincrà d'ignorance devant bien des découvertes ou des théories nouvelles. Mais nous savons que ce n'est pas chez un poète qu'il faut chercher ces connaissances spéciales et techniques. Ce n'est d'ailleurs pas ce que nous demandons lorsqu'il s'agit du problème de la vie. Nous ne le résoudrons point d'après les lois des sciences, les dogmes de la théologie, les constatations de la linguistique ou les découvertes de l'archéologie. Il nous faudra tout cela à la fois. Nous demanderons à chacune des branches de la connaissance humaine quelle part de vérité universelle elle nous a apportée, mais nous nous défierons d'elles si elles veulent nous imposer chacune sa solution particulière. Elles doivent se contenter d'ajouter leur pierre à l'édifice

de notre foi, sans prétendre ni le démolir ni le bâtir tout entier. C'est ainsi que le mouvement de la pensée moderne et que le développement des sciences et de la critique actuelle ont agi sur l'âme de Browning, et c'est pour cela que son attitude devant les questions morales et religieuses peut être intéressante. En lui nous devons reconnaître l'homme complet tel que l'ont fait un milieu cultivé et une éducation soignée du xix<sup>e</sup> siècle, profond observateur, penseur solide, sans préjugés aveugles, capable de comprendre toutes les grandes choses, d'analyser mieux que personne le fond de toutes les âmes, s'intéressant à toutes les sciences, connaisseur en tous les arts, parlant peinture ou musique comme un artiste de profession, grand poète par-dessus tout, d'une imagination puissante et de sensations fortes qui n'excluent point un solide bon sens, prêt à tout aimer et à tout apprécier, et n'éprouvant d'aversion invincible que celle que la laideur inspire à une âme d'artiste ou le mal à une conscience noble.

Ses idées philosophiques et religieuses, ou plutôt morales, ce qu'on a appelé, d'un mot à la mode, son Évangile ou son Message, sont bien connues en Angleterre, au moins dans leurs grandes lignes. Chaque secte a essayé d'y découvrir des arguments pour elle-même et contre les autres, et ces efforts ont eu pour résultat de disséminer plus largement sa pensée. Son obscurité, souvent plus apparente que réelle, lui a attiré bien des faux admirateurs, mais elle l'a fait lire et discuter. De son vivant même, une société s'est formée pour interpréter ses œuvres ; des prédicateurs ont pris certains de ses vers comme textes à leurs sermons ; certains de ses préceptes ont été commentés comme des paroles évangéliques. Il serait peut-être vain aujourd'hui d'espérer dire sur ses théories quelque chose qui n'ait pas déjà été indiqué ou suggéré.

Mais il ne nous paraît pas inutile de faire connaître en France ce côté de son génie si divers et si remarquable. Ses œuvres sont presque toutes encore inconnues du grand public français. Aucun critique ne s'est occupé longuement de lui depuis les années déjà bien lointaines où son ami personnel Milsand faisait connaître ses premiers poèmes<sup>1</sup>. Récemment sa femme, ce grand poète à l'âme si belle, a reçu chez nous son tribut mérité d'études et de louanges. Lui,

1. *Revue des Deux Mondes* (1851), *Revue contemporaine* (1856). Voir aussi l'article de L. Etienne, *Revue des Deux Mondes* (1870). Le premier article de Milsand est reproduit dans *Littérature et Philosophie* (Paris, Fischbacher, 1893).

quoique bien supérieur à elle, au moins à ce qu'il nous semble, attend encore le sien. Il nous a paru que les quelques pages de cette étude pourraient peut-être donner quelque idée, non de la richesse si variée de sa poésie, non de la profondeur étonnante de ses créations d'âmes qui l'a fait placer sous ce rapport immédiatement après Shakespeare, mais de la hauteur de sa pensée et de la force vivifiante de ses convictions. C'est pour cela que nous avons cherché à grouper et à coordonner les conceptions et les théories éparses dans ses œuvres volumineuses, de façon à formuler, le plus possible en ses propres termes, son credo philosophique, et à marquer, pour les esprits que ces questions peuvent encore intéresser, l'attitude de ce robuste penseur devant le problème moral tel que nous l'a posé notre temps. Nous croirons n'avoir pas été complètement inutile si nous avons excité à son sujet un peu plus de curiosité sympathique et préparé les voies aux études plus complètes qu'il mérite.

Il est difficile de définir exactement la façon dont se pose devant les esprits contemporains et dont se posait devant Browning le problème de la foi. Chacun sans doute le conçoit à sa manière, d'après sa nature ou son éducation. Est-il même possible d'en indiquer les lignes les plus générales ?

La pensée humaine a marché depuis le temps où le Vicaire savoyard, au nom de la raison toute-puissante, détruisait les dogmes chrétiens, pour édifier à nouveau, au nom de cette même raison et du sens de la justice, les principes spiritualistes qui sont l'essence de l'Évangile, et pour placer l'Évangile lui-même au-dessus de tous les codes, au nom de la beauté morale. Le xix<sup>e</sup> siècle a continué l'œuvre d'affranchissement du xviii<sup>e</sup> ; la pensée s'est de plus en plus délivrée de l'autorité des maîtres et des traditions. L'exemple des grands esprits, le consentement universel même, ont cessé d'être pour elle des marques sûres de la vérité. Les cheveux blancs ou la face vénérable du vieux vicaire de la montagne ne seraient plus un élément de probabilité ou une présomption en faveur de ses doctrines. L'homme a cessé, à ce point de vue, de faire corps avec ses voisins ; les formes de pensée que les générations disparues avaient façonnées pour nous s'en sont allées avec elles ; les anciens appuis matériels, l'exemple des autres, les habitudes prises dès l'enfance, les pratiques régulières, ont perdu leur force primitive. L'homme qui pense se trouve seul, face à face avec le monde et son mystère, et,

dans un sens plus profond encore que ne le comprenaient les hommes de la Réforme ou les premiers chrétiens, « il doit faire à lui seul son salut dans la crainte et le tremblement <sup>1</sup> ».

Non seulement les anciens dogmes religieux sont tombés, ne laissant dans notre esprit qu'une trace légère ou parfois une vague inquiétude interrogatrice, mais les principes philosophiques même que Rousseau croyait inébranlables chancellent sur leur base. L'existence de l'âme, l'immortalité, la notion de la justice éternelle et du bien triomphant, ne s'imposent plus comme des axiomes. Elles aussi deviennent des souvenirs et des rêves et osent à peine se formuler en espérances.

Il semble que deux choses surtout aient contribué à cette destruction dans l'esprit des hommes cultivés contemporains : le développement des sciences de faits, et celui de la critique historique. La science, par ses découvertes et ses résultats pratiques, a augmenté notre foi en elle. L'esprit, ébloui de ses rayonnements, refuse de suivre toute autre lumière. Il ne voit plus que les phénomènes matériels qu'elle explique ; il néglige les autres ou refuse d'en reconnaître l'existence. Au rebours des savants du moyen âge, qui voulaient expliquer le monde physique d'après les lois des phénomènes de l'âme, les rêveurs actuels de la science et de ses possibilités soumettent l'esprit et toutes ses manifestations aux lois de la matière, qu'ils ont si minutieusement étudiées. Les lois inéluctables de cause à effet, si indiscutables dans le monde visible, pèsent de tout leur poids sur la conception de l'âme et en font nier la liberté. La désorganisation et la mort de tout corps vivant fait présumer celle de la personnalité humaine. La matérialité de l'univers scientifique amène la matérialisation de la vie morale, et par suite sa négation.

Comme, dans ce monde de faits, l'évidence des sens ou celle de la raison sont les seules marques de la vérité, l'esprit demande de plus en plus les mêmes marques pour les vérités d'ordre immatériel. Il les examine avec le même œil, les dissèque avec le même scalpel, les pèse avec la même balance, et les estime d'après les mêmes principes. Combien facile devient alors le travail de démolition des dogmes, et combien difficile la foi ! Il suffit qu'une doctrine ne puisse être prouvée scientifiquement pour qu'immédiatement le doute et la négation viennent en nous.

1. Saint Paul, *Épître aux Philippiens*, II, 12.

Que maintenant l'histoire se mette à examiner l'origine des dogmes, à les évaluer d'après ce critérium, et le dernier coup sera porté. Il nous importe peu de savoir quelle est exactement la source de tel ou tel de nos articles de foi, de distinguer dans les livres sacrés telle partie authentique de telle autre qui est discutée. Il nous suffit de savoir que les récits évangéliques sont mis en doute par l'histoire, que ce qu'on nomme les prophéties n'en n'étaient pas, que les miracles, par lesquels on voulait prouver la doctrine, ne sont point prouvés eux-mêmes. Il faudrait à ces histoires merveilleuses des preuves encore plus fortes que les preuves historiques ordinaires, et voilà qu'elles n'en ont point. Non seulement la raison les détruit, comme elle le faisait pour les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais encore l'examen historique, l'analogie des autres religions étudiées, les relèguent, comme toutes les autres mythologies, au rang de légendes. Nous ne voulons même pas écouter les théologiens ou les philosophes, dont les arguments subtils bâtissent à nouveau les doctrines croulantes. Ils auront beau nous indiquer tel petit fait nouveau, tel texte découvert, tel raisonnement imprévu, qui détruisent l'argumentation de leurs adversaires. Rien ne nous dit que des arguments et des preuves nouvelles de même nature ne viendront pas détruire les leurs, et qu'au fond ils ne nous trichent pas avec leurs syllogismes ingénieux pour nous amener à l'erreur de leur conclusion. Est-ce donc sur un artifice de raisonnement, ou sur l'interprétation d'une forme grammaticale que nous allons fonder l'édifice tout entier de notre vie morale, et peut-être de notre existence éternelle ?

Moins imprudent encore l'homme dont parle la parabole <sup>1</sup>, celui qui bâtissait sa maison sur le sable ! Au moins elle durait jusqu'à ce que la tempête et les vents se fussent déchaînés contre elle. Mais pour nous ils sont déchaînés depuis longtemps. Où donc sera le roc trois fois solide sur lequel nous allons bâtir ?

Restera-t-il au moins la foi en l'âme et ses destinées immortelles ? Les faits et l'analogie des lois scientifiques semblent détruire jusqu'à ce dernier dogme, dont rien ne nous donne la certitude, et n'en faire qu'une illusion née d'un vain désir. Ne va-t-il pas arriver que toutes ces choses, âme, conscience, justice éternelle, bien et mal, ne seront plus pour notre esprit que des fictions, dues à des nécessités sociales

1. Matthieu, VII, 26.

ou à des aspirations folles, des hypothèses que l'habitude des siècles voudrait nous faire prendre pour des vérités immuables ? Ainsi se disloquent tous les fondements de la vie religieuse et morale, ainsi les credos se désagrègent et tombent ; toutes nos espérances et tous nos rêves se dissipent dans une réalité vide, et si notre âme crie vers Dieu, nous le sentons qui recule et disparaît dans l'infini.

Que fera donc celui qui a vu sa foi chanceler peu à peu dans le mouvement irrésistible des idées modernes ? S'efforcera-t-il de chasser ses visions anciennes ? Marchera-t-il on ne sait où, ballotté par la vie, écrasé à tout jamais par l'inévitable, essayant dans le tumulte des choses éphémères d'oublier qu'elles ne sont rien et que lui-même n'est rien ? Combien difficile une telle tâche, et que de temps il faudra à l'âme humaine pour s'habituer à avancer dans le néant, pour s'accoutumer à l'instinct de la mort comme à celui de la vie éternelle ! Même pour ceux qui prêchent cet instinct et ces doctrines de négation, qui pourra dire jusqu'à quel point le désir du repos de l'inexistence finale n'est pas une des formes de leur terreur, et dans quelle mesure ils se persuadent qu'ils acceptent le néant, afin d'échapper à l'horreur instinctive qu'il inspire à tout être qui vit ?

D'autres, rajeunissant par la science de vieilles théories, conçoivent l'univers comme éternellement vivant, et ne voient la mort que pour chaque individu en particulier. Lui seul cesse d'exister ; ses éléments vivent dans l'immortalité du monde. De même sa trace existe toujours ; le souvenir de ses paroles, sa vie dans ses enfants, son image dans le cœur de ceux qui l'ont aimé, son travail personnel et les suites de ce travail, sa petite marque réelle, indiscutable dans l'immense univers. Mais est-ce bien là une considération capable de satisfaire une âme ? Si ma personnalité ne survit plus, que m'importera la marque qu'elle aura laissée derrière elle ? Ce sera pour moi comme s'il n'y en avait point. Il faudra encore une longue éducation pour que nous soyons satisfaits de ce semblant d'éternité, qui ne guérit aucun des maux de notre vie, et qui laisse sans les assouvir notre soif de justice et notre désir de bonheur. Même le sage indien perdu dans le nirvânâ voulait encore y sentir l'existence de sa personnalité délivrée des naissances et des morts successives, à la fois noyée et agrandie à l'infini dans le sein de Dieu.

Que dire encore des savants admirables et des penseurs virils qui nous ont donné le positivisme ou l'agnosticisme ? Il convient à ces

natures d'élite de ne point se préoccuper des énigmes de l'au-delà, de passer indifférents devant le sphinx sans essayer de l'interroger. A elles aussi conviennent le stoïcisme héroïque devant le mal et la résignation muette devant la douleur. Mais il est bien malaisé de suivre leurs pas, de « regarder le ciel sans s'en inquiéter », et sans tomber aussi dans l'égoïsme pur ou l'indifférence insouciant dont le scepticisme n'est si souvent qu'une forme littéraire et philosophique. Il est bien difficile de trouver comme eux dans l'espace vide une règle de conduite fixe, et surtout un motif puissant d'action.

Derrière tous ces dogmes nouveaux ou renouvelés, les anciennes doctrines essaient de résister. On voit l'Église catholique se retrancher plus fortement encore dans ses vieilles armures, ajouter de nouveaux articles de foi à ceux qui s'ébranlent, comme pour arrêter et retenir ses fidèles sous le nouveau poids qu'elle leur impose. D'autres Églises changent leurs interprétations et les accommodent à l'esprit moderne ; d'autres cessent d'accorder de l'importance aux doctrines et ne voient que la morale dans la religion.

Mais toujours l'âme voyage d'un credo à l'autre sans trouver nulle part la certitude scientifique, qui seule pourrait la satisfaire. Faudra-t-il donc qu'elle cherche à tout jamais ? ou qu'elle se contente d'une demi-vérité incessamment changeante ? ou qu'elle essaie de trouver son repos dans l'ignorance et le doute pénible ? Le problème est là, devant nous, avec toutes ses alternatives, et chacun doit le résoudre pour soi. Browning s'est trouvé, comme nous, au milieu de tous ces courants contradictoires de pensées et de tendances. Autorité de la tradition et des Églises, raisonnement scientifique, sens de la critique historique, interprétations nouvelles, religions de négation et de doute, tout cela est passé près de lui, et il a dû, lui aussi, choisir pour lui-même. Il n'a point créé un corps de doctrines distinct, n'a trouvé aucun système philosophique nouveau auquel on pourrait donner son nom. Mais il a relevé avec une telle force de vieux principes de foi qu'ils s'en sont trouvés rajeunis. Il en a porté l'étendard avec un geste si superbe et sur de tels sommets que même ceux qui ne se sentent point la force de le suivre ne peuvent s'empêcher de l'admirer.

---

## II.

REMARQUES GÉNÉRALES. — LES AUTORITÉS.

LES ÉGLISES. — L'ÉVANGILE.

### *Remarques générales.*

Les questions de religion tiennent une place très importante dans la poésie de Browning, sans que ses poèmes soient à proprement parler religieux. Il n'a point pris part aux polémiques entre les diverses sectes du protestantisme anglais. Si l'on ne savait pas que sa famille était protestante et puritaine, on ne le reconnaîtrait que difficilement par ses œuvres. Le grand mouvement d'Oxford, qui remua tant d'âmes, qui fit revivre dans l'Église anglicane l'ancien esprit catholique et amena des conversions célèbres, comme celle de Newman, semble ne l'avoir point touché. Les luttes du catholicisme et du protestantisme n'ont pas eu d'écho en lui. Il a eu pour toutes les Églises chrétiennes la même sympathie, et chacune d'elles eût pu, à de certains moments, le prendre comme un défenseur, sans jamais le compter comme un de ses fervents. Il a fait de même pour toutes les religions sincères. Il s'est enthousiasmé pour les doctrines des grands rabbins ; il a su comprendre toute la beauté des religions antiques, et il leur a donné ses sympathies aussi bien qu'à celle de ses pères.

C'est que, pour lui, il s'agit de bien autre chose que de controverses entre théologiens ou de discussions sur des textes obscurs. C'est la foi chrétienne même qui est en jeu ; bien plus, la foi spiritualiste, qui en est le fondement et la condition essentielle. C'est ce fondement qui menace de s'écrouler, et qu'il faut d'abord consolider. Il sera temps de songer à l'interprétation des textes lorsque ces textes eux-mêmes auront reconquis leur vieille autorité et qu'on n'en discutera plus la valeur. Ce ne sont donc que les questions très

générales et les principes fondamentaux des dogmes qu'il a examinés, et c'est là surtout ce qui nous importe.

Il n'a pas essayé d'écrire un testament philosophique et de résumer ses croyances. Une seule peut-être de ses pièces (*la Saisiaz*) pourrait être considérée comme une profession de foi, encore est-elle loin d'être complète. Mais partout, dans son œuvre, les questions morales et religieuses, les problèmes des âmes, sont au premier plan. Ses drames sont pleins de cas de conscience, de visions de devoirs, du sens des conséquences éternelles de nos actes. Le monde des personnages qu'il a créés dans ses poèmes dramatiques fourmille d'analyses d'âmes et d'expositions de doctrines. Browning s'identifie avec chacun d'eux ; il essaie de voir par leurs yeux et de mettre à jour les profondeurs les plus intimes de leur pensée. Il nous fait vivre de leur vie intérieure, nous montre leurs passions, leurs vanités, leurs scrupules, leurs principes, tous les ressorts qui forment la résultante d'une âme. Cela va si loin que des poèmes appelés dramatiques ne sont que des sermons, de patientes et parfois abstruses dissertations philosophiques. D'ailleurs tout est pour lui un sujet d'étude d'âmes et rien n'est insignifiant. La vue d'une bohémienne lui suggère le si remarquable poème de *Fifine à la foire*, avec ses vues sur la recherche perpétuelle d'un idéal qui fuit, l'explication de la vie de tous les Dons Juans et le magnifique finale du couronnement de la mort. Le suicide d'un halluciné, ce qu'on a appelé dédaigneusement « les aventures d'un petit crevé » <sup>1</sup>, devient matière à l'examen de l'éducation catholique moderne et de l'effémation des consciences. (*Le Pays du bonnet de coton rouge, Red Cotton Night-Cap Country.*) Les quelques pages d'un vieux procès criminel italien d'il y a trois siècles sont la source de l'œuvre immense, unique dans toutes les littératures, où chacun des neuf principaux personnages du même drame vient nous le raconter à son tour, le commenter et dévoiler son âme, où passent devant nous tous les sentiments humains : préjugés et enthousiasmes du peuple, dédain de l'aristocratie pour les petites gens, haine et astuce infernale du meurtrier, douceur angélique et innocence naïve de l'enfant martyr, noble vaillance du prêtre sauveur, vanité ridicule et traits d'esprit mesquins des hommes de loi, égoïsme étroit de la plupart des juges, sérénité quasi divine du pontife jugeant en dernier ressort, et, au-dessus de

1. Barot. *Littérature anglaise contemporaine.*

toute cette foule grouillante et de ces faits d'un jour, la préoccupation du mystère éternel de la vie, la vision claire de la lumière inextinguible de la conscience, au milieu des ténèbres de la sagesse humaine et de ses petites lois. (*L'Anneau et le Livre, the Ring and the Book*)<sup>1</sup>,

Combien d'exemples analogues ne pourrait-on pas citer ? Chacune de ces âmes ainsi étudiées apporte son témoignage sur les vérités spirituelles, nous dit les résultats de son expérience du monde, ajoute au credo final quelque article de foi ou donne aux anciens une force nouvelle.

Si, laissant là les personnages étrangers, le poète parle pour lui-même, si, de dramatique il devient lyrique, presque toujours son inspiration l'emporte vers les visions de l'éternité. Il est peu de routes qui ne mènent point dans cette direction ; sous chacune de ses joies, chacun de ses amours ou de ses enthousiasmes se dévoile sa conception profonde du sens de la vie. Cette conception ne semble guère avoir varié avec le temps. Telle nous la trouvons au début de son œuvre, dans les rêves diffus ou les élans désespérés de Paracelse vers l'idéal (1835), telle elle se définit, nette et énergique, dans les derniers vers de son œuvre, *l'Epilogue à Asolando* (1889). Il n'y a pas eu chez lui de changement de foi. Les variations apparentes sont presque toujours dues à sa façon de s'identifier avec ses personnages. Il les fait s'analyser, justifier leurs actes, expliquer leurs pensées avec une telle sympathie, il les transforme si bien en des Brownings, que l'on pourrait s'y méprendre et croire siennes des doctrines qui ne le sont point. Quelquefois il prend la peine de nous tirer d'erreur. Ainsi, après avoir exposé et justifié la théorie de la prédestination et l'inutilité des œuvres pour être sauvé (*Johannes Agricola in meditation*), il place ce poème à côté de celui de *l'Amoureux de Porphyria* qui tue sa maîtresse par excès d'amour, et il donne à l'un et à l'autre le sous-titre de *Cabanons de fous (Mad Cells, titre dans la 1<sup>re</sup> édition)*. Ailleurs il ajoute quelques mots à lui pour corriger l'effet de la confession de son héros (*Bishop Blougram*), ou il démasque le personnage par quelque cri du cœur à la fin (dernière page de *Sludge, the Medium*). Mais souvent il faut deviner son opinion d'après les sympathies ou les antipathies qu'on lui connaît par ailleurs (par exemple dans *Hohenstiel-Schwangau, the Saviour of*

1. Voir note à la fin du volume.

*Society*, Napoléon III faisant l'apologie du coup d'Etat, ou dans les personnages de *the Ring and the Book*.)

Mais toujours, malgré les moments d'enthousiasme passager qu'il peut montrer pour telle ou telle forme de culte, on sent que ni son esprit ni ses principes n'ont changé, comme s'il eût atteint du premier coup à la vision nette de la vérité, aussi immuable que la foi dogmatique d'une Église. Aussi peut-on considérer à ce point de vue son œuvre tout entière, sans tenir compte, ou à peine, de l'ordre chronologique. Le critique littéraire pourrait montrer comment l'expression se fait de plus en plus énergique à mesure que le poète vieillit, comment aussi parfois elle se complique et s'enchevêtre lorsqu'il s'agit de discuter au lieu d'affirmer ; le psychologue pourrait discerner la plus grande sérénité et la sensation de certitude plus forte qui caractérisent les œuvres de ses dernières années. Mais la pensée n'a point changé, et le Browning de *Ferishtah* ne fait qu'indiquer plus nettement ce que celui de *Paracelse* ou de *Sordello* laissait deviner.

Il a construit sa religion avec toutes les forces de son âme, sans rien négliger de tout ce qui peut concourir à la formation d'une foi : autorité des traditions, sentiments et désirs, enthousiasme poétique, attrait de la beauté morale, rigueur du raisonnement, toutes les facultés du cœur à côté de celles de l'esprit. Il ne semble pas que, pour lui, le critérium de la vérité soit uniquement la justesse d'une argumentation. Comme à Pascal, il lui faut que Dieu soit « sensible au cœur » en même temps qu'évident pour la raison. Le raisonnement, le témoignage des sens, la conviction intellectuelle, ne sont pas tout. Il y a quelque chose de plus profond : l'intuition de l'amour, l'acquiescement de l'imagination, ce je ne sais quoi qui persuade plus que tous les arguments et parfois contre eux. C'est là ce qui constitue la foi ; elle est un amour et une confiance instinctive. On pourra, par des arguments apparemment irréfutables, me prouver que je ne suis point libre de mes actes, que le bien et le mal n'existent pas, que je n'existe pas moi-même. Cependant je douterai de tous les arguments plutôt que de mon existence, de ma conscience ou de ma liberté. Erreur peut-être. Au point de vue scientifique erreur à coup sûr. Mais ce point de vue est-il donc le seul ? De même qu'aucun argument ne peut détruire ma croyance en ce que perçoivent mes sens, de même aucun ne pourra détruire la certitude de ce que me montre l'œil intérieur de ma conscience. Tel est, à ce qu'il nous semble, le

fondement de la foi de Browning comme de toute foi forte. Ce ne sont pas les convictions demeurées dans la sphère purement intellectuelle qui créent les apôtres et les martyrs, et peut-être notre foi n'est-elle si vacillante que parce que nous essayons de l'étayer d'arguments, de la prouver et de la sonder, au lieu de l'aimer aveuglément et de la faire agir.

Mais, quoi que fassent les hommes de foi et quoi qu'ordonnent les religions, nous ne pouvons plus aimer aveuglément. Les esprits cultivés — surtout ceux de notre temps — ne peuvent se satisfaire de la certitude du cœur, à laquelle l'intelligence n'acquiesce point. Tous ont cherché à concilier les instincts de la conscience avec les exigences de la raison. Tous n'ont pas, comme Pascal, employé la raison pour l'anéantir et ne laisser subsister que la foi. La plupart se sont contentés de montrer qu'il n'y a point antagonisme entre ces deux principes. Beaucoup se sont créé une foi dont l'absurde ne fait point partie intégrante. Ils ont bâti avec leur intelligence un système moins complet, moins rigide que celui des Églises, mais aussi admissible pour leur cœur et leur imagination, aussi satisfaisant pour leurs instincts d'infini, aussi fortifiant pour la pratique de la vie, et aussi réconfortant devant l'idée de la mort. Les vieilles légendes ne sont point mortes pour eux. Le fonds de vérité immanent en elles s'est dégagé de ce qui l'obscurcissait et menaçait de l'ensevelir, et les voilà qui se dressent de nouveau, nues, lumineuses, splendides, pleines de consolations et d'espérances, vraiment divines dans leur force et leur beauté. Elles ont toute la puissance que peut leur donner l'argumentation de la raison, unie aux désirs et aux persuasions intimes du cœur. C'est ainsi que les a conçues l'esprit de Browning, et qu'il les présente aux âmes modernes, au milieu de leurs recherches et de leurs doutes.

*Les autorités : l'Église catholique, moines, prêtres et papes.*

Browning a commencé par se débarrasser des autorités contre lesquelles la raison et l'esprit de libre examen se révoltent, à savoir les Églises, et surtout celle que l'on peut regarder comme la plus parfaite : l'Église romaine. C'est elle en effet qui a fondé la foi moderne de l'Europe. Le protestantisme, quoique en opposition avec elle, n'en a pas moins pris en elle ses sources profondes. Les grands principes qu'elle a fait entrer dans les âmes par l'éducation des siècles font

presque partie intégrante de l'esprit occidental, et sa marque n'est invisible dans aucun de nous, même si nous sommes en dehors de son enceinte.

L'éducation protestante de Browning a dû le préparer à rejeter cette autorité. C'est au nom du libre examen que les sectes, même les plus intolérantes et les plus autoritaires, se sont primitivement fondées, et elles le soutiennent en principe, même lorsqu'elles le combattent et le détruisent en pratique. Même si dans un protestantisme rigide, comme l'était le méthodisme, il pouvait y avoir de l'étroitesse d'esprit, l'éducation classique large et libérale de Browning, la nature même de son intelligence et sa vaste sympathie pour toute pensée sincère ont suffi pour détruire en lui ce qu'un enseignement de secte eût pu avoir d'exclusif. Il n'a gardé du méthodisme que le caractère de sincérité et de sérieux de toutes ses convictions religieuses, faites non pour le temple et le culte, mais pour la vie même. Il ne lui a pris aucun préjugé contre l'Église catholique, dont il a à maintes reprises admiré la grandeur.

Mais il n'en est pas un admirateur aveugle. Il a bien vu tout le mal qui se cachait sous les dehors éclatants de l'Église, aussi bien autrefois que de nos jours ; toutes les vanités, tous les néants et tous les vices que couvraient de leur sainteté le manteau de bure des moines, la pourpre des cardinaux ou même la robe immaculée des papes.

Les moines ? Faut-il en reconnaître le type dans *Fra Filippo Lippi*, que l'on a ramassé dans la rue tout enfant, nourri, vêtu et élevé malgré lui, pour le cloître ? Sa vocation était ailleurs. Sans doute il couvre de peintures les murs du monastère, mais la nuit il s'échappe de sa cellule, et se fait arrêter dans des quartiers mal famés. Il a une intrigue avec la nièce de son prieur, dont le nom vient instinctivement sur ses lèvres et le visage dans ses tableaux. Il soutient que le monde et la vie sont choses trop grosses pour qu'on les prenne pour des rêves. Dans la Genèse il voit surtout le jardin de l'Eden et Dieu créant la femme. Alors qu'on lui demande de ne peindre pas plus de corps qu'il n'en faut pour montrer les âmes, il se déclare incapable de désapprendre la valeur de la chair pour elle-même. Ses vœux de chasteté ? Qu'est-ce que cela ? « On n'aurait pas dû prendre un enfant de huit ans et lui faire jurer de ne jamais embrasser une jeune fille ! » Mais son âme est une âme d'artiste, et son génie dépasse les murs de pierre de l'ignorance où on voudrait le confiner. (*Men and Women : Fra Filippo Lippi.*)

Sera-ce au contraire le moine du cloître espagnol, qui ne voit pas plus loin que les pratiques étroites et les règles mesquines de son couvent, l'homme de la superstition ignorante et des instincts grossiers ? Sans doute il croit à la Trinité, et répond aux hérésies des Ariens en buvant son orangeade en trois gorgées ; il place en croix son couteau et sa fourchette après le repas, en l'honneur de Jésus. Mais il croit aussi à l'effet magique d'un texte de saint Paul, qui peut envoyer son rival en enfer. Il traiterait avec le diable pour dessécher les fleurs du moine qu'il déteste, si seulement il pouvait laisser dans le contrat quelque fissure par où son âme pût se sauver. Et combien de rancunes mesquines dans ce couvent ! que de petites jalousies, que de haines sous des paroles de paix !

Grrr ! le voilà ! l'abomination de mon cœur ! Arrosez vos satanés pots de fleurs, allez ! Si la haine tuait les hommes, frère Laurent, par le sang de Dieu, est-ce que la mienne ne vous tuerait pas ?... A table, nous sommes assis côte à côte. *Salve tibi* ! Il me faut entendre ses sages paroles sur le temps qu'il fait, la saison, l'époque de l'année : « La récolte de liège n'est pas abondante. A peine si nous osons espérer des noix de galle ! Quel est donc le latin pour persil ? » Quel est donc le nom grec pour un museau de porc ?

Ce ne sera pas dans de tels couvents que nous irons chercher notre foi. Que penser des prêtres du moyen âge, de leur inquisition et de leurs auto-da-fé ? Le poème intitulé *Confessional (Dramatic Lyrics)* n'est qu'une accusation violente contre leur intolérance et leur fourberie. Les confesseurs bons et doux ont trompé la jeune fille dévote et confiante. Ils lui ont promis la liberté et le salut pour son amant réformateur et hérétique si elle voulait dévoiler ses plans. Elle le fait, et le lendemain elle le voit sur l'échafaud : « C'est un mensonge,

1. Grr — there go, my heart's abhorrence !  
Water your damned flower-pots, do !  
If hate killed men, Brother Lawrence,  
God's blood, would not mine kill you !  
. . . . .  
At the meal we sit together :  
*Salve tibi* ! I must hear  
Wise talk of the kind of weather,  
Sort of season, time of year :  
« Not a plenteous cork-crop : scarcely  
Dare we hope oak-galls, I doubt.  
What's the Latin name for parsley » ?  
What's the Greek name for Swine's Snout ?  
(Soliloquy of the Spanish Cloister.)

leurs prêtres, leurs papes, leurs saints... tout ce qu'ils craignent et espèrent. Mensonges et toujours mensonges <sup>1</sup> ! » Ailleurs le chant du moine rôtiisseur dans l'auto-da-fé de Jacques Molay, si plein de la haine étroite et de la foi vindicative des persécuteurs, n'est pas une accusation moins forte. Dieu n'y paraît que comme le juge irrité et méchant, allumant sur la terre le feu des bûchers et dans l'éternité celui de l'enfer :

Qui dit que la menace de Dieu est une parole vaine, qu'elle n'a pas plus de portée que celle d'une demoiselle menaçant un oiseau capricieux <sup>2</sup> ?

Pour le montrer à l'hérétique, la rose de Sharon s'est transformée en une rose de feu qui l'enveloppe, et le prêtre exécuteur se réjouit de voir bouillir le sein du martyr dans cette fleur géante et noire de l'enfer.

Si nous quittons la période obscure et rude du moyen âge pour examiner l'Église romaine dans des siècles plus récents (xvii<sup>e</sup> siècle), l'impression n'est guère meilleure. Ce n'est plus la brutalité, mais l'habileté hypocrite qui domine. Quant à la religion, c'est le profit temporel de l'Église, et rien de plus. Qu'importent les âmes et la foi ? Qu'importe à un prêtre d'avoir la vocation ? Quel besoin a-t-il d'accomplir ses vœux ? Il ne manque point de sophismes pour l'en délier et le faire transiger avec sa conscience. Que l'on voie comment Caponsacchi, l'honnête homme, noble et riche, franc, sincère et fier, le « soldat de Dieu », entra dans les ordres :

Rien qu'un vœu à lire ! Je m'arrêtai, frappé de terreur. Comment la chair la plus sainte peut-elle s'engager à accomplir un tel vœu sans le violer ? Et la mienne, combien moins ! Je me connais trop faible, trop indigne ; choisissez-en un plus fort ! Et l'évêque même me ferma la bouche en souriant et protestant doucement : « Incapable ? Des scrupules de conscience ? Enfant naïf ! Chasse les nuages, débarrasse-toi de tes scrupules. Je vais te prouver qu'il y a une interprétation de ces vœux plus aisée qu'on ne le croirait à cette

1. It is a lie — their Priests, their Pope,  
Their Saints, their... all they fear or hope  
Are lies and lies !.

(*The Confessional.*)

2. Who maketh God's menace an idle word ?  
Saith it no more means what it proclaims,  
Than a damsel's threat to her wanton bird ?

(*The Heretic's Tragedy.*)

première lecture grossière et rigide. Remarque ce qui adoucit tout, et qui a été un soulagement, même pour moi <sup>1</sup>. »

Et l'évêque lui démontre l'inutilité du martyre, bon au plus pour le temps de Dioclétien. Caponsacchi n'a pas, lui, gentilhomme, à se meurtrir les épaules pour soutenir le mur de la religion chancelante ; il lui suffit de faire un bouquet qui en cache les lézardes. Pour égaler en mérite les martyrs anciens, il n'a qu'à dire : « Voyez-moi, jeune, libre ; je renonce au monde pour l'Église. » Cet exemple vaudra le sang des confesseurs. — Mais encore faut-il renoncer au monde !

Y renoncer ? Point du tout ! Gardez-le et donnez-le-nous. Que nous vous ayons, et que nous puissions être fiers de ce que vous nous apportez. Nous voulons la fleur de la terre pour nous en servir, non son rebut, boiteux, sourd et aveugle d'âme et de corps <sup>2</sup>.

A l'arrière du bâtiment la pierre rude, à la façade le porphyre.

« J'ai dans le cloître un lourd savant, sous clefs et verrous, que je maintiens à la tâche, afin qu'il puisse montrer à Fénelon, dans un livre que je promets à la chrétienté au printemps prochain, combien il a fait l'imbécile. Eh bien ! s'il se permet, le rustre, de demander seulement une aile d'alouette vendredi prochain, ou à n'importe quel moment une autre distraction que celle de se chercher les puces, je le rabrouerai comme il faut, je le lui promets. Mais vous, qui êtes une autre pâte d'homme, voulez-vous m'obéir ? Cultivez assidûment ce talent supérieur que vous avez de faire des madri-

1.

Just a vow to read !

I stopped short awe-struck. « How shall holiest flesh

« Engage to keep such vow inviolate,

« How much less mine ? I know myself too weak,

« Unworthy ! Choose a worthier stronger man ! »

And the very Bishop smiled and stopped my mouth

In its mild-protestation. « Incapable ?

« Qualmish of conscience ? Thou ingenuous boy !

« Clear up the clouds and cast thy scruples far !

« I satisfy thee there's an easier sense

« Wherein to take such vow than suits the first

« Rough rigid reading. Mark what makes all smooth,

« Nay, has been even a solace to myself !

(Caponsacchi. — *The Ring and the Book.*)

2.

« Renounce the world ! Nay, keep and give it us !

« Let us have you, and boast of what you bring.

« We want the pick o' the earth to practise with,

« Not its offscouring, halt and deaf and blind

« In soul and body. »

(*Id.*)

gaux... Qui me l'a dit ? Ah !... Faites vite une *adoniade marinesque*, avec ça et là une bonne pulsation cinglante du sang, afin que je puisse dire à cette dame : « Il est à nous. » — Et ainsi je fus prêtre <sup>1</sup>.

Les conseils mondains se succèdent de cette façon. Plus tard, on lui reproche sa présence trop régulière à l'église et son peu d'ambition. Sans doute on ne peut pas lui défendre de lire le mauvais latin de la messe, — il le faut bien, — mais « il a Ovide en poche pour plâtrer la chose, et *amen* est au bout de tout <sup>2</sup> ».

Ainsi s'expliquent et se justifient les abbés galants des <sup>xvii</sup>e et <sup>xviii</sup>e siècles. Mais quelle foi ajouter après cela à leurs enseignements et à ceux de l'Église ? Comme Caponsacchi a une âme noble, il dépassera la lettre de la religion et son interprétation mondaine. Au-dessus de l'Église il mettra sa conscience, et suivra sans intermédiaire l'appel de Dieu.

L'évêque qui a ordonné Caponsacchi n'est pas une exception. Deux autres figures d'évêques se dessinent nettement dans l'œuvre de Browning : l'un de l'époque de la renaissance, celui de Saint-Praxed ; l'autre tout à fait contemporain, Blougram.

L'évêque de Saint-Praxed est sur son lit de mort ; les paroles de l'Ecclésiaste sont sur ses lèvres : « Vanité des vanités, tout est vanité. » Mais il a ses fils — qu'il appelle parfois ses neveux — autour de lui, et il leur adresse ses dernières recommandations. Il ne faut pas

1.       « I have a heavy scholar cloistered up,  
      « Close under lock and key, kept at his task  
      « Of letting Fenelon know the fool he is,  
      « In a book I promise Christendom next Spring.  
      « Why, if he covets so much meat, the clown,  
      « As a lark's wing next Friday, or, any day,  
      « Diversion beyond catching his own fleas,  
      « He shall be properly swinged, I promise him.  
      « But you, who are so quite another paste  
      « Of a man, — do you obey me ? Cultivate  
      « Assiduous that superior gift you have  
      « Of making madrigals — (who told me ? Ah !)  
      « Get done a Marinesque Adoniad straight  
      « With a pulse o' the blood a-pricking, here and there,  
      « That I may tell the lady : And he's ours ! »  
      So I became a priest.

(Caponsacchi. — *The Ring and the Book*.)

2.       You've Ovid in your poke to plaster that :  
      Amen's at the end of all.

(*Id.*)

croire que ce soient des conseils moraux ou religieux. Le mourant n'a qu'une pensée : avoir sur sa tombe un beau monument, plus beau que celui du vieux Gandolfe, qui lui envoyait sa maîtresse. Ce monument, il y pensait il y a des années lorsqu'il mit le feu à son église, uniquement pour s'approprier un bloc de lapis-lazuli « gros comme une tête de juif coupée à la nuque et bleu comme une veine sur le sein de la madone ». Il l'a caché dans son jardin, et quand son monument sera bâti, en marbre rose, avec neuf colonnes, on mettra le bloc bleu sur ses genoux. Il faudra une inscription en bon latin, du Cicéron, non du Priscien, comme dans celle de Gandolfe, où il y a le mot *elucescebat*. Tout cela sera placé dans le coin de la cathédrale, d'où il pourra voir le côté de l'Épître, le dôme où habitent les anges et où s'attardent les rayons du soleil. Gandolfe le verra de sa propre tombe et crèvera de dépit. Lui-même pourra entendre « le marmottement sacré de la messe, et voir faire et manger Dieu tout le long du jour ». Pour que ses enfants hésitants lui obéissent, il leur promet son appui dans le ciel, son intercession pour que saint Praxed leur envoie des chevaux, des manuscrits grecs et « des maîtresses aux grands membres lisses et marmoréens ». Qu'est-ce que la religion de ce prince de l'Église, tout occupé d'art ou d'amour jaloux, de vie luxueuse et facile, dont l'idéal ne va pas plus haut qu'une belle tombe et le souvenir d'une belle maîtresse qui rendait jaloux ses rivaux ? (*Men and Women. — The Bishop orders his tomb.*)

Les évêques actuels valent-ils mieux ? Il faut le demander à l'évêque catholique Blougram, qui fait ses confidences à un humble journaliste, trop insignifiant pour que le prélat mesure ses paroles devant lui. (*Men and Women. — Bishop Blougram's Apology.*)

Blougram est tout à fait du xix<sup>e</sup> siècle. On a même, à tort ou à raison, mis au-dessous de son nom celui du cardinal Wiseman, connu en France pour son roman autrefois populaire de *Fabiola*, mais plus célèbre par ses études sur les doctrines de l'Église primitive. En lui surtout se trouve très subtilement analysé l'état d'un esprit qui eût pu être tiraillé entre la négation et la foi, et qui, de parti pris, a choisi la foi comme conclusion de longs raisonnements, alors qu'au fond il reste parfaitement sceptique. Il faudrait suivre d'un bout à l'autre sa longue argumentation serrée, où l'on ne peut trouver une faute, et contre la conclusion de laquelle tout esprit droit se révolte néanmoins instinctivement. L'homme instruit de notre époque, avoue l'évêque, ne peut point avoir de foi absolue. Mais il

ne peut pas non plus nier d'une façon absolue ni se débarrasser complètement des sensations de l'infini. Sa vie ne sera donc qu'un long acte de doute, mêlé de moments de foi. Soit ; mais pourquoi ne serait-elle pas un acte de foi mêlé de moments de doute ? Dira-t-on que l'échiquier est blanc avec des carreaux noirs ou noir avec des carreaux blancs ? Lui, pour sa part, préfère la première alternative. Ment-il en disant : « Je crois ? » Il mentirait tout autant en disant : « Je ne crois pas. » Que choisir ? Ce qui s'adapte le mieux aux conditions de la vie dans laquelle il se trouve. L'idéal, ce serait un monde où la conduite pourrait s'accorder exactement avec la pensée, où l'on pourrait vivre une vie pleine et grande sans duplicité. « Mais le problème n'est pas de se figurer ce qui serait beau dans la vie pourvu que cela pût être ; c'est de découvrir ce qui est, et de le rendre beau dans la mesure du possible. » A cela l'évêque a borné son idéal, mais il l'a réalisé. D'autres ont un idéal plus grand, mais ils n'en approchent jamais. « Je suis beaucoup, vous n'êtes rien. Je n'ai voulu qu'être beaucoup ; vous avez voulu être tout : par là seulement vous me dépassez. » Il faut donc que l'homme rétrécisse son idéal, comme le passager qui n'a qu'une petite cabine à meubler pour un long voyage, et qui ne peut prendre avec lui que ce qui est absolument nécessaire à son confort. Or, dans le voyage de la vie, une chose donne à Blougram ce confort, c'est la foi pratique et positive. Elle convient le mieux à ses besoins, lui fait produire ce qu'il a de meilleur en lui, et lui donne des fruits de puissance, de paix et de longs jours. La négation ne le ferait point : par suite il choisit la foi. Mais quand elle est choisie, et afin qu'elle porte ses fruits, il faut la déclarer hautement et énergiquement, sans aucune ombre de doute possible, en un credo net et décisif, sur lequel on ne reviendra pas. Or il y a un credo tout fait. Il l'a appris dans son enfance ; il en est devenu le prêtre, car c'était pour lui le moyen d'existence le mieux à sa portée. De plus, ce credo est la forme de foi la plus précise et la plus absolue du monde. Il répond donc parfaitement à ses besoins. Voilà que cette foi de Pierre, ou plutôt d'Hildebrand, lui donne, s'il l'adopte, tout ce qu'il demande. Elle l'exalte au-dessus de ses semblables, procure à sa vie la joie, la fierté et l'aise, satisfait son désir de domination et de respect. — Bien, répondra-t-on, mais cela ne lui donne pas le respect des natures d'élite, et ce sont les seules qui comptent. Verdi, alors qu'une salle tout entière croulait d'applaudissements après son nouvel opéra, n'entendait et ne voyait qu'une

chose : Rossini impassible dans son fauteuil. Donc la foule vénérera Blougram, mais les grandes âmes le mépriseront. — Point du tout. La question de savoir s'il croit ou non les intrigue, et on s'occupe de lui. « Lui, le savant, l'homme de bon sens, comment peut-il croire ? Et pourtant... et pourtant !... »

A quoi bon désirer mieux ? Laisser la pourpre du cardinal pour être un Napoléon ? On y perdrait en tranquillité, si même il n'y avait pas de vie future et de jugement, et combien plus s'il y en avait ! Être un Shakespeare ? Il vaut bien mieux avoir ce que Shakespeare rêvait.

Si Shakespeare vivait, il ne pourrait que rester chez lui, et, dans ses rêves, se procurer le Vatican, des bustes grecs, des tableaux vénitiens, des murs romains et des livres anglais, dont aucun ne vaut le sien, que je lis relié en or (il n'en fit jamais autant). La cascade de Terni, la baie de Naples et le sommet du Saint-Gothard ? eh ! mon ami, je ne pourrais pas me figurer une seule de ces choses ; mais, aussi vrai que je verse ce vin, les voici, je les ai gagnées. J'ai traversé le Saint-Gothard en juillet dernier avec dix mulets à ma voiture et un lit dans lequel je me balançais. Mon sort est-il plus malheureux pour cela ? Nous voulons la même chose, Shakespeare et moi ; moi, ce que je veux, j'en ai. Lui, plus doué, pouvait, quand il voulait, se figurer les avoir, pas assez cependant pour ne pas désirer les posséder à mon sens à moi... Et si cette vie est tout ce qu'il y a à considérer, qui est-ce qui a gagné la partie <sup>1</sup> ?

S'il y a une autre vie, il est vrai que l'enthousiasme vaudrait mieux. Mais il ne peut valoir que du côté de la foi, non de celui de

1. Did Shakespeare live, he could but sit at home  
And get himself in dreams the Vatican,  
Greek busts, Venetian paintings, Roman walls,  
And English books, none equal to his own,  
Which I read, bound in gold (he never did).  
— Terni's fall, Naples' bay and Gothard's top —  
Eh, friend ? I could not fancy one of these ;  
But, as I pour this claret, there they are :  
I've gained them, — crossed St.-Gothard last July  
With ten mules to the carriage and a bed  
Slung inside ; is my hap the worse for that ?  
We want the same things, Shakespeare and myself,  
And what I want, I have : he, gifted more,  
Could fancy he too had it when he liked,  
But not so thoroughly that, if fate allowed,  
He would not have it also in my sense.

... If this life's all, who wins the game ?

(*Bishop Blougram's Apology.*)

la négation. Si le Christ est fils de Dieu, Luther aura pu gagner, mais quel sera le bénéfice de Strauss qui a nié sa divinité ? Ayons donc la foi. Et qu'on ne vienne pas dire : « Je ne peux pas croire » et s'accuser de doute. Les doutes sont autant de preuves de la foi ; le négation ne doute point. Vous désirez la foi, donc vous en avez assez. Ainsi nous entendons de nouveau, dans la bouche de Blougram, rapetissée et ravalée jusqu'à terre, la parole consolante de Pascal : « Console-toi, tu ne Me chercherais pas si tu ne M'avais pas trouvé. » La foi pure est impossible dans ce monde qui cache Dieu ; elle n'est qu'un combat perpétuel contre le doute et la négation, qui reviennent constamment à la charge. D'ailleurs, à quoi bon cette foi parfaite ? Supposons qu'on en soit revenu au moyen âge ; supprimons la cosmogonie, la géologie, l'ethnologie, toutes ces terminaisons grecques, dont chacune est un glas annonçant l'agonie d'une foi. Croyons en la Genèse de nouveau. Comment agirons-nous ? Comme nos ancêtres agissaient en ces temps, nous croirons dans notre âme vide, et cependant nous oserons mentir, tuer, voler, en plein visage de la foi. Mieux vaut en être où nous sommes, lutter toujours contre le doute, afin de maintenir la foi vivante.

Qu'est-ce donc que les lois de la nature, pour qu'elles ne cèdent pas si l'Église le leur dit ? demande Newman. Dressez l'Immaculée Conception ! Allez sur le chevalet de torture avec votre foi ! Tel est mon avis. Ceci ne nous mettra-t-il pas à genoux, nous frappant la poitrine : « Ces choses ne peuvent pas être, et pourtant il faut qu'elles soient... Qui suis-je moi, ver de terre, pour discuter contre mon pape <sup>1</sup> ? »

Mieux vaut cet acquiescement aveugle que d'appeler Dieu à la barre de la raison et de le juger : « L'accusation n'est pas prouvée ; la philosophie est indulgente pour lui ; laissons-le passer. »

Par conséquent, la foi étant meilleure que le doute, plus forte que lui, ayons-la complètement. Ne discutons même pas les plus petites choses. On commence par nier le miracle de la liquéfaction

1. What are the laws of nature, not to bend  
If the Church bid them ? — brother Newman asks.  
Up with the Immaculate Conception, then —  
On to the rack with faith ! — is my advice.  
Will not that hurry us upon our knees,  
Knocking our breasts : « It can't be — yet it shall !  
« Who am I, the worm, to argue with my Pope ? »  
(*Bishop Blougram's Apology.*)

du sang, et on finit par nier l'existence de Dieu. Gardons-nous d'ébranler cette foi qui nous sert si bien dans ce monde. Et ce monde n'est pas négligeable. Il ne faut pas, sous prétexte qu'il va vers le Sud, qu'un voyageur ôte ses fourrures en Russie parce qu'il n'en aura pas besoin en France, et qu'il se déshabille en Espagne parce qu'il aura chaud à Tombouctou. Agissons dans cette vie d'après les lois de cette vie, et attendons l'autre. C'est ce que fait Blougram.

Ainsi il complète l'argumentation pascalienne des paris. Il vaut mieux parier oui, parce qu'on a un infini à gagner et qu'on ne peut perdre qu'une seule vie. Mais c'était encore là ce qui pouvait retenir les incrédules : une vie réelle vaut mieux que des infinités de vies problématiques, par suite on hésite à la sacrifier. Or Blougram montre que, par la foi, la vie de cette terre est gagnée, elle aussi, pour lui du moins. Il est impossible de résister. Pourquoi donc, néanmoins, cette argumentation de Père de l'Église moderne ne nous attire-t-elle pas ? qu'y a-t-il en elle qui nous répugne ? C'est que la foi sincère et ses fondations sont autre chose qu'un petit calcul de profits et pertes ; c'est que rien, dans ces arguments, ne parle au cœur, qu'on n'y sent que le dilettantisme du logicien jouant avec les syllogismes, aujourd'hui prouvant ceci et capable de prouver le contraire demain. Ce n'était point ainsi que parlait le Christ, et pourtant, sans aucune argumentation, sa parole était une source de foi plus lumineuse que tous les sophismes et toutes les philosophies. Chercher des motifs de foi en l'Évangile et tomber dans Blougram, quelle chute ! Est-ce donc là l'Église actuelle ?

On serait bien tenté de le croire. Quelle religion ferme peut donner une foi fondée sur ces petits calculs, où l'intérêt de ce monde est au moins aussi important que celui du royaume de Dieu ? Browning le montre dans l'esquisse des prêtres, des moines et des religieuses de notre temps, et de l'éducation qu'ils donnent au riche bourgeois Miranda, le triste héros de *Turf and Towers (or Red Cotton-Night-Cap Country)*. Ils entourent de tous leurs soins l'âme délicate de ce jeune homme, riche, prodigue et à l'esprit faible. Mais tous ces gens à religion creuse semblent n'être qu'à l'affût de quelque gain pour leurs églises ou leurs couvents. Avoir la foi, c'est donner beaucoup pour leur chapelle, revêtir d'or une madone, lui dresser un autel de marbre orné de pierres précieuses, ou rendre éblouissante de richesse la châsse d'un saint. Le jeune Miranda le fait, et on lui persuade qu'il est le favori de Dieu. Il est vrai qu'il vit avec une

maîtresse. Cela est regrettable, mais la mansuétude divine est si grande, et la madone est si prête à pardonner à ceux qui sont généreux. Ainsi se forme une âme de jeune homme pleine de principes instables, vacillant d'un mysticisme fou à une pauvreté de conscience incompréhensible, se brûlant les mains pour se punir d'avoir écrit des lettres d'amour, mais quelques jours après reprenant son ancienne maîtresse, femme habile, sans religion ni moralité, et s'en allant avec elle dans son château de Normandie vivre d'une vie qu'il appelle pieuse et sainte, et qui n'est faite que d'indolence et de pratiques mesquines de religion. Le résultat final d'une telle éducation, demi-sentimentale, demi-superstitieuse, est un accès de folie qui le mène à la mort. Il se croit un être privilégié du Ciel, destiné à restaurer la toute-puissance du pape et de l'Église (on est en 1871) et à changer la face du monde. Il demande à la Vierge un miracle qu'elle ne peut lui refuser, puisqu'il lui a érigé une statue d'or. Puis il monte au sommet d'une tour de son château, regarde au loin sur la cathédrale la madone qu'il y a élevée, appelle les anges pour le soutenir, et s'élance vers elle dans le vide. Aussitôt qu'il est mort, moines et religieuses ne pensent qu'à s'emparer de son héritage et à en dépouiller la femme qui a été au moins pendant quelques années sa compagne dévouée. Elle n'est point son épouse légitime et ses richesses seront bien mieux employées par eux pour la plus grande gloire de Dieu. Ils sont bien les mêmes que ces religieuses qui (dans *the Ring and the Book*), après avoir reçu Pompilia dans leur couvent et proclamé bien haut sa sainteté, s'aperçoivent après sa mort qu'elles hériteront d'elle si elles peuvent prouver qu'elle a été une femme publique, et qui noircissent sa mémoire d'autant de calomnies qu'elles lui avaient auparavant accordé de louanges. Les princes et les prêtres de l'Église n'ont donc pas changé depuis des siècles ; ce n'est pas à eux qu'il faut aller pour que leur autorité raffermisse notre foi.

Nous devrions au moins voir la Vérité et la Justice sur le trône de saint Pierre. Il n'en est rien. Tels étaient les prêtres et les évêques, tels ont été les papes, et Browning voit dans l'occupation de Rome par Victor-Emmanuel et dans la perte du pouvoir temporel de la papauté un signe de la justice infaillible de Dieu (*Cenciaja*). Il y a dans son œuvre quelques esquisses légères de papes, et un portrait plus soigneusement étudié. Les esquisses disent peu. L'une (*Beanfeast*) nous montre le pape Sixte-Quint visitant les quartiers pauvres

de Rome et mangeant avec plaisir un plat de haricots. L'autre (*the Pope and the Net*) a été écrite pour le mot de la fin : un fils de pêcheur, devenu prêtre, puis évêque, a gardé dans son palais, au lieu d'armoiries, une peinture du filet de son père. Cette humilité le fait remarquer par d'autres prélats, et il est élu pape. Aussitôt il fait enlever le filet, et, comme on lui en demande la raison, sa réponse est concluante : « Mon fils, il a pris le poisson. »

Pour trouver l'autorité qui impose la foi, il faut s'arrêter devant Innocent XII, dont Browning nous a tracé le portrait, pape « simple, sagace, à la fois doux et résolu, plein de prudence et de probité, avec les impulsions qu'il sent parfois venir à lui de l'autre monde ». Ces impulsions lui viennent, non parce qu'il est pape, mais parce qu'il a atteint l'âge de quatre-vingt-six ans. C'est lui qui prononce sur Guido criminel la sentence de mort, en dépit des intrigues et des cabales qui s'agitent pour le sauver. (*The Ring and the Book : the Pope.*) Il n'y a peut-être pas, dans la foule multiple et variée des créations de Browning, de figure plus sainte et plus majestueuse. Dans le long monologue qui précède la sentence finale, alors que son esprit clairvoyant démêle l'écheveau embrouillé d'une affaire obscure, prononçant sur chacun des acteurs du drame la louange ou le blâme, comme si vraiment il parlait avec la voix impassible de Dieu, comprenant et jugeant tout, il est à peine un mot dans lequel on ne sente pas l'homme qui est au-dessus de la terre, ne craignant et n'espérant rien de ce monde, débarrassé de toutes les passions et de tous les désirs humains, ne gardant de sa vie terrestre qu'une immense pitié pour tout ce qui souffre, ayant le pouvoir clair de vision d'un mourant, l'autorité consciente d'un pontife suprême, et déjà la sérénité d'un dieu. Voilà enfin celui qu'on pourrait suivre les yeux fermés, sans crainte de marcher vers l'abîme, sûr que s'il est quelque part une source de lumière éternelle, il nous y conduira. A lui on peut dire : « Ta foi sera ma foi, et ton Dieu sera mon Dieu. » Mais quels sont ce Dieu et cette foi ? Innocent n'a rien de la papauté, si ce n'est le pouvoir temporel d'un juge suprême. Aucun des dogmes de l'Eglise ne paraît dans son discours ; le nom du Christ lui-même en est absent. On ne voit en lui qu'un vieillard auguste, seul, sentant s'approcher la grande lumière de la mort, et déjà face à face avec Dieu. L'histoire de ses prédécesseurs n'est pour lui qu'une mine de leçons morales. Chaque jour il se fait lire une page des annales de la papauté, et ce n'est sou-

vent qu'un récit confus de crimes et d'erreurs, de jugements iniques ou contradictoires commis ou prononcés par des papes anciens. Ce n'est donc pas la tiare qui est le signe de l'autorité ou le symbole à suivre. L'autorité réside dans l'homme même, dépouillé de tous ses insignes sacerdotaux, et n'ayant sur sa tête que ses cheveux blancs. Ici donc encore, comme avec le moine Lippi ou l'abbé Caponsacchi, nous sortons de l'enceinte de l'Église, et ce n'est pas elle qui nous donne la vérité. Prêtres, moines, évêques, papes, n'ont que leur simple valeur d'hommes, tout comme le grand rabbin philosophe Ben Ezra (*Rabbi Ben Ezra*) ou le sage persan Ferishtah (*Ferishtah's Fancies*) ou même le vieux pape russe qui absout le crime d'Ivan Ivanovitch (*Ivan Ivanovitch*). L'homme et sa conscience se trouvent seuls, au-dessus de toute autorité de dogmes ou de toute organisation ecclésiastique.

Accusera-t-on Browning de n'avoir vu que les côtés mauvais et mesquins de cette Église romaine dans laquelle il n'était point né et que tant d'âmes protestantes comprennent si difficilement ? Peut-être. Cependant il en a bien senti la grandeur, et il lui a marqué sa sympathie en vers inoubliables. Le dogme central du catholicisme, la présence réelle dans l'hostie au moment de la consécration, a été célébré par lui en un langage qu'aucun prêtre ne désavouerait. Il est à Rome, la nuit de Noël, et la grande basilique de Saint-Pierre fourmille de fidèles.

Des hommes dans le chœur, au centre, dans la nef, des hommes sur l'architrave des colonnes, des hommes sur les statues, des hommes sur les tombes dont les flancs de porphyre renferment des rois et des papes ! Et tous sont affamés, dans l'attente de la consommation du sacrifice sur le grand autel. Car voyez, voyez, le moment de l'extase approche ; les meilleurs dons de la terre se mêlent à ceux du ciel ; les flammes des cierges s'élancent, palpitantes ; les colonnes torses de bronze élèvent plus haut encore leurs baldaquins ; les soupirs haletants de l'encens, longtemps contenus, montent en nuages ; l'orgue retentissant retient son souffle et se prosterne silencieux, comme si le doigt de Dieu l'avait touché, de même qu'il effleura Behemoth chantant ses louanges, et le clair tintement de la clochette d'argent asperge de gouttes de terreur rapides et froides le pavé soudainement jonché des visages de la multitude. La terre se brise ; le temps s'affaisse et disparaît ; voilà le ciel qui s'avance, avec son jour nouveau de la Vie infinie, jour où Celui qui, véritablement Dieu et homme, foula de ses pieds notre terre dans la faiblesse, l'ignominie et la douleur, mourant de la mort dont les signes nous restent là-haut, sur l'arbre maudit, reviendra pour n'être plus l'esclave captif, mais le Dieu unique, le Tout de tout, le Roi des rois, le

Seigneur des seigneurs, ainsi qu'il l'a confié à Jean par ces paroles : « Je suis mort et je vis à tout jamais <sup>1</sup>. »

Et lui, Browning, resté dehors sur les degrés de l'église immense, seul, voit passer la grande forme lumineuse de l'Homme-Dieu, allant réconforter de sa présence ses adorateurs, et ne lui laissant à lui que l'extrême frange de son vêtement, qu'il étreint désespérément sur son cœur. Alors il comprend la foi catholique ; il voit la vérité luire à travers les erreurs de Rome. Il sent que le Christ a vu une grande flamme là où lui, aveugle, n'apercevait qu'une petite étincelle. Il reconnaît que tous ces fidèles ont sacrifié leur raison, leur science, leur art, leurs richesses, pour tout donner à l'amour de

1.       Men in the chancel, body and nave,  
Men on the pillars' architrave,  
Men on the statues, men on the tombs  
With popes and kings in their porphyry wombs,  
All famishing in expectation  
Of the main-altar's consummation.  
For see, for see, the rapturous moment  
Approaches, and earth's best endowment  
Blends with heaven's ; the taper-fires  
Pant up, the winding brazen spires  
Heave loftier yet the baldachin ;  
The incense-gaspings, long kept in,  
Suspire in clouds ; the organ blatant  
Holds his breath and grovels latent,  
As if God's hushing finger grazed him,  
(Like Behemoth when he praised him)  
At the silver bell's shrill tinkling,  
Quick cold drops of terror sprinkling  
On the sudden pavement strewed  
With faces of the multitude.  
Earth breaks up, time drops away,  
In flows heaven, with its new day  
Of endless life, when he who trod,  
Very man and very God,  
This earth in weakness, shame and pain,  
Dying the death whose signs remain  
Up yonder on the accursed tree,  
Shall come again, no more to be  
Of captivity the thrall,  
But the one God, All in all,  
King of kings, Lord of lords,  
As his servant John received the words :  
« I died, and live for evermore ! »

(*Christmas-Eve and Easter-Day.*)

Dieu. Devant cet amour tout s'en est allé, la Rome païenne, la Grèce avec ses dieux et sa poésie, tout l'art et toute la sagesse antique. Il ne se réjouit point de les voir disparaître, mais il sent que l'Amour, qui se suffit à lui-même, était la meilleure chose à quoi on pût les sacrifier, et il s'écrie comme un fervent disciple de l'Église :

J'élèverai ma voix, moi aussi, comme ils le font, pour chanter les louanges de Dieu. Je vois l'erreur ; mais bien au-dessus du champ de l'erreur, je vois l'Amour <sup>1</sup>.

Il n'a donc été ni systématiquement hostile ni même indifférent vis-à-vis de l'Église romaine. Mais des moments d'enthousiasme poétique comme celui que l'on vient de voir n'établissent point sa foi en l'autorité ecclésiastique. Ils ne font peut-être que mieux marquer l'indépendance de son esprit, demeuré en dehors de l'Église, en voyant le bien et le mal, ravi par l'un, mais indigné par l'autre, toujours clairvoyant, agenouillé peut-être devant elle, mais à l'extérieur, sur les degrés du temple.

### *Les Églises protestantes.*

Il eût été plus attiré par les Églises protestantes, surtout les sectes non conformistes. Pour lui, l'Église anglicane, cette création hybride semi-catholique, semi-protestante, semble ne pas exister, au moins en tant qu'Église distincte. D'ailleurs elle ne présente qu'un intérêt secondaire pour le penseur qui, comme Browning, s'occupe de dogmes et de principes plutôt que d'organisation religieuse. On peut juger de sa sympathie protestante par son admiration pour Luther, dont le nom paraît çà et là dans son œuvre toujours d'une façon rapide, mais toujours accompagné de quelque louange. Mais ce qu'il admire en lui, c'est la sincérité de ses convictions plutôt que les convictions elles-mêmes. Une seule de ses descriptions d'églises protestantes mérite qu'on s'y arrête. C'est celle qui forme le début de son poème religieux *Christmas-Eve and Easter-Day*. Nous assistons

1.

I will raise

My voice up to their point of praise !

I see error ; but above

The scope of error, see the love.

(*Christmas-Eve and Easter-Day.*)

à un office de la secte des méthodistes ou des Wesleyens, dans un faubourg sordide de grande ville, où les gens sont ignorants, fanatiques, et appartiennent aux plus basses classes du peuple. Le poète ne cache point son dégoût pour eux. Il s'est réfugié sous le porche de la chapelle pour échapper à la pluie, et il voit passer les fidèles déguenillés et repoussants : la femme grasse et fatiguée, haletante, qui ferme à grand bruit son parapluie ruisselant, un débris de baleines ; la jeune fille émaciée, aux traits vieillissés, portant dans ses bras son tout petit frère, s'avancant dans ses sabots cassés, tordant avant d'entrer son châle trempé de pluie, puis entrant avec un sabot dans chaque main ; la créature féminine aux lèvres trop blanches et aux joues trop rouges, vêtue de soie fanée, et pour qui la porte, prise de pitié, se ferme une fois sans grincer ; l'homme jaune et grand, à la tête enveloppée d'un foulard de coton et aux paupières fermées ; l'apprenti cordonnier au visage non savonné et au tablier enroulé autour de sa taille comme une corde. Il les suit, lui, étranger, supporte un moment le poids de plomb de cette atmosphère puante et son bourdonnement humain. Il écoute même le prédicateur qui dis-sèque et torture des textes bibliques, déchirant le Livre des livres pour n'en faire qu'un ramassis de morceaux disparates, sans signification et sans suite. Mais ce qui est plus insupportable que tout le reste, c'est la façon dont les auditeurs béats reniflent avec extase ce torrent de sottises, comme si c'était la rosée de l'Hermon :

Ma vieille femme grasse ronronnait de plaisir, et ses pouces tournaient de plus en plus vite, tandis qu'allant en mesure avec ses périodes, elle dévorait maternellement le pasteur ; l'homme dénoua son mouchoir, nous montrant au dedans un horrible goître, donna un autre tour de vis à ses paupières et se mit à se balancer comme la femme. Le jeune cordonnier retenait sa toux et, discrètement, s'étouffait. Tout cela était trop irritant ! Ma gorge se soulevait devant toutes ces sottises et cette absurdité. Aussi, comme disait Eve après qu'elle eut cueilli la pomme : « Je voulais y goûter, et maintenant j'en ai assez. » Je me précipitai hors de la petite chapelle <sup>1</sup>.

1. My old fat woman purred with pleasure,  
And thumb round thumb went twirling faster,  
While she, to his periods keeping measure,  
Maternally devoured the pastor.  
The man with the handkerchief, untied it,  
Showed us a horrible wen inside it,  
Gave his eyelids yet another screwing,  
And rocked himself as the woman was doing.  
The shoemaker's lad, discreetly choking,

De même qu'il quitte avec plaisir ce milieu de gens sordides, de même son esprit se débarrasse de leurs dogmes étroits : « Que les hommes suivent leurs voies et te cherchent dans des temples mesquins ; voici le mien ! » Son temple, c'est le ciel au-dessus de sa tête et l'univers devant lui. Mais il ne faudrait pas se hâter de conclure. Tandis qu'il rêve ainsi, le ciel s'illumine comme pour la venue de Dieu ; une gloire resplendissante sort du firmament et passe en serpentant sous ses yeux. C'était Lui, Lui-même, avec sa forme humaine. Lui aussi avait été dans la chapelle, au milieu de ceux-là, qui étaient réunis en son nom. Le poète se sent attiré dans les plis de sa robe ; il le suit, tenant serrée sur son cœur la frange extrême du vêtement. C'est alors que le Christ le fait passer partout où l'on s'occupe de Lui, au milieu des fidèles qui prient en son nom aussi bien que des philosophes qui discutent son œuvre, dans la basilique de Rome et dans la petite salle de conférences où le professeur allemand nie sa divinité et met en doute son existence. Partout Ils'arrête, leur donnant pour quelques minutes le ravissement de sa présence, tandis que lui, Browning, le penseur indépendant, est laissé seul, dehors. Il sent alors qu'il lui faut faire un choix entre les Églises au lieu de demeurer sans credo précis. Que choisir ? Il y a trop de comédie, trop d'apparat et de bouffonnerie dans les cérémonies catholiques. Il n'y a pas assez de consolation dans la science fausse de ceux qui nient le Christ, Dieu du salut, alors même que Jésus s'arrête au milieu d'eux, parce qu'ils ne sont pas des indifférents mais cherchent la vérité sur Lui. D'un bond le penseur revient dans sa petite chapelle où ces débris d'humanité, ces corps usés et en lambeaux, ces âmes harassées, trouvent cependant la consolation suprême. Lui aussi la cherchera là. Il aura pitié de leur pauvre intelligence, mais il admirera l'amour divin dans leur cœur. Il ne regardera point l'écume boueuse ; il ne considérera que le bouillonnement de l'âme par-dessous. La vérité percera les apparences viles et brillera sur lui. Finalement il arrête ses réflexions et joint sa voix au chant des fidèles qui entonnent « les cinq derniers versets de la troisième section du dix-septième hymne de Whitfield ».

Kept down his cough ! 'Twas too provoking !  
My gorge rose at the nonsense and stuff of it ;  
So, saying like Eve when she plucked the apple :  
« I wanted a taste, and now there's enough of it »,  
I flung out of the little chapel.

(*Christmas-Eve and Easter-Day.*)

Sa préférence semble donc s'affirmer d'une façon très nette. Il n'en est rien cependant. Il est dans cette assemblée parce qu'il faut être quelque part, mais son esprit et son intelligence n'y sont point. Quelque effort qu'il fasse, il ne sera jamais un membre de cette Église ignorante et grossière. Même s'il en suit assidûment le culte, il ne pourra jamais s'en assimiler les doctrines. Ce n'est pas là, moins encore peut-être que dans l'Église romaine, que se trouvera l'autorité nécessaire pour constituer une foi robuste.

### *L'Évangile.*

Ainsi dégagé des interprétations multiples, changeantes et contradictoires des Églises diverses, Browning ira-t-il au moins vers les textes sacrés du christianisme comme vers une source indiscutable d'autorité ? La chose est très douteuse. Les récits bibliques, lorsqu'il s'en est occupé, ont plutôt été pour lui des sujets de poèmes ou d'argumentations que des fondements de croyances. Il semble satisfait quand il s'est transporté par la pensée aux temps évangéliques et a essayé de refléter l'esprit avec lequel la bonne Nouvelle était reçue ou donnée. Il a fait parler et raisonner les personnages de ces temps, mais il s'en est tenu à l'écart.

Il a peint par exemple Cléon le philosophe, qui, après avoir constaté le vide des religions antiques et le néant des espérances qu'elles peuvent donner, rêve d'une vie future que Zeus pourrait révéler. Dans une telle vie les possibilités de joie seraient aussi illimitées que le sont ici-bas nos désirs. Mais Zeus est resté muet. Quant à la doctrine nouvelle qu'a apportée de Judée un certain Paulus, il ne s'en est pas occupé. Il ne sait même pas si Paulus et Christus ne sont pas la même personne, et — il le tient de quelqu'un qui l'a entendu — ces dogmes ne peuvent être acceptés par aucun homme raisonnable. (*Men and Women. — Cleon.*)

Plus enthousiaste est le médecin arabe Karshish qui, quelque temps après la mort du Christ, passant par Béthanie, a vu Lazare ressuscité et a entendu pour la première fois parler de la religion nouvelle. Il écrit ses impressions à son maître Abib. L'existence même de Lazare l'a frappé en dépit de lui. C'est en vain qu'il essaie de retenir sa lettre dans les limites de ses expériences médicales. L'histoire de son Syrien revient malgré lui, et il faut qu'illa raconte. Il voit la chose comme un médecin.

Ce n'est qu'un cas de manie implantée sur de l'épilepsie, né au point tournant d'un accès cataleptique qui s'était par extraordinaire prolongé trois jours. Alors, par l'effet de quelque drogue, ou charme, ou exorcisme, par un secret que j'ignore et qu'il serait bon de savoir, le mal, s'enfuyant tout d'un coup, laissa l'homme sain et sauf de corps. Mais il ouvrit pour ainsi dire trop grandes les portes de la vie, y faisant trop subitement maison nette, de sorte que la première conception qui y entra put inscrire n'importe quoi sur le mur, profitant de cet avantage (premier venu, premier servi), de façon que rien ne pût effacer ce griffonnage fantaisiste que l'âme nouvellement rétablie a maintenant si bien appris par cœur que désormais elle veut lire cela ou rien du tout <sup>1</sup>.

« Cela », c'est l'idée qu'il était mort, qu'un savant médecin nazaréen lui a dit : « Lève-toi », et qu'il s'est levé. Ce qui étonne le savant arabe, ce n'est pas cette fin de catalepsie, mais le changement d'âme qui en a été la conséquence chez le malade. Non seulement ce médecin l'a éveillé en parfaite santé, ce qui est étrange, mais l'homme ne pense et n'agit plus comme les gens sensés. Il a perdu le sens de l'importance des choses; il regarde avec indifférence les mouvements des armées romaines qui vont écraser son pays, mais il s'exaspère devant un geste ou un mot de son enfant au jeu.

Il se tient fermement à quelque fil de la vie (vie qu'il continue par force) qu'il voit traverser une sphère immense et affolante de splendeur, s'étendant de chaque côté. Il a conscience de cette sphère, mais ne peut y entrer encore : la vie spirituelle autour de la vie terrestre. La loi de l'une lui est connue comme celle de l'autre. Son cœur et son cerveau se meuvent là-bas,

1. 'Tis but a case of mania, subinduced  
By epilepsy, at the turning-point  
Of trance prolonged unduly some three days  
When, by the exhibition of some drug  
Or spell, exorcization, stroke of art  
Unknown to me and which 'twere well to know,  
The evil thing out-breaking all at once  
Left the man whole and sound of body indeed, —  
But flinging (so to speak) life's gates too wide,  
Making a clear house of it too suddenly,  
The first conceit that entered might inscribe  
Whatever it was minded on the wall  
So plainly at that vantage, as it were  
(First come, first served) that nothing subsequent  
Attaineth to erase those fancy-scrawls  
The just-returned and new-established soul  
Hath gotten now so thoroughly by heart  
That henceforth she will read or these or none.  
*(An Epistle.)*

ses pieds demeurent ici. Ainsi notre homme est poussé par des impulsions qui le dirigent en travers et non en avant. Il proclame ce qui est bon et mauvais, considéré de chaque côté et non le long de ce fil noir qui traverse le flamboiement : « Ceci devrait être » empêché par : « Ici, cela ne se peut pas<sup>1</sup>. »

Sa vie est humble, et la marque de son âme une soumission absolue à la volonté de Dieu, un grand amour pour toutes choses, excepté l'ignorance, l'insouciance ou le mal. Quant au Nazaréen, Karshish l'aurait cherché, mais il avait été tué dans une sédition, accusé, comme le sont toujours les savants, de sorcellerie et de doctrines monstrueuses. Ceci arriva lors du tremblement de terre qui présageait la mort de leur sage dans sa pyramide. La principale accusation, il ose à peine la dire :

Il me répugne de te la déclarer, par simple respect pour la mémoire de n'importe quel homme de bien. Et après tout Lazare, notre malade, est complètement fou ; devrions-nous tenir compte de ce qu'il dit? Peut-être que non. Tout de même, en écrivant à un médecin, on ne doit cacher aucun des faits de la maladie. Cet homme ainsi guéri prétend que son guérisseur était — Dieu me pardonne ! — qui? sinon Dieu lui-même, créateur et conservateur du monde, qui vint et pendant quelque temps demeura dans la chair. Il dit qu'un tel homme naquit et vécut, enseigna, guérit les malades, rompit le pain dans sa propre maison, puis mourut, Lazare présent, pour ce que j'en sais — et que pourtant il était ce que j'ai dit et ne veux point répéter — qu'il a dû le déclarer lui-même en présence de ce même Lazare, qui dit .. Mais pourquoi m'occuper de ce qu'il dit? Pourquoi parler de choses insignifiantes quand des choses de la plus haute importance demandent à tout moment notre attention? J'ai remarqué sur le bord d'un étang que la bourrache à fleurs bleues, de l'espèce d'Alep, chargée de nitre, est

1. He holds on firmly to some thread of life  
(It is the life to lead perforce)  
Which runs across some vast distracting orb  
Of glory on either side that meagre thread,  
Which, conscious of, he must not enter yet —  
The spiritual life around the earthly life :  
The law of that is known to him as this,  
His heart and brain move there, his feet stay here.  
So is the man perplexed with impulses  
Sudden to start off crosswise, not straight on,  
Proclaiming what is right and wrong across,  
And not along, this black thread through the blaze —  
« It should be » balked by « here it cannot be ».

(An Epistle)

très abondante. C'est étrange. Mes excuses pour cette histoire longue et ennuyeuse<sup>1</sup>.

Puis la lettre continue, parlant d'autres circonstances de son voyage, et elle se termine par de nouvelles excuses et un adieu. Mais l'impression a été trop forte, et, en post-scriptum, éclate le cri d'enthousiasme ébloui du médecin, qui est aussi celui du poète et jaillit du fond de son âme :

Dieu lui-même ? Pense, Abib ! Y penses-tu ? Ainsi la Grandeur suprême serait aussi le suprême Amour ! Ainsi du tonnerre sort une voix humaine disant : « O cœur que j'ai créé, un cœur palpite ici ! Visage que mes mains ont formé, vois ta forme en moi-même ! Tu n'as aucune puissance et tu ne peux concevoir la mienne. Mais je t'ai donné l'amour, avec moi à aimer, et tu dois m'aimer, moi qui suis mort pour toi ! » — Le fou a dit qu'il avait dit cela. C'est étrange<sup>2</sup> !

1. It loathe to give it thee,  
In mere respect for any good man's fame.  
(And after all, our patient Lazarus  
Is stark mad ; should we count on what he says ?  
Perhaps not : though in writing to a leech  
'Tis well to keep back nothing of a case.)  
This man so cured regards the curer, then,  
As God forgive me ! who but God himself,  
Creator and sustainer of the world,  
That came and dwelt in flesh on it awhile !  
— 'Sayeth that such an one was born and lived,  
Taught, healed the sick, broke bread at his own house,  
Then died, with Lazarus by, for aught I know,  
And yet was. . what I said nor choose repeat,  
And must have so avouched himself, in fact,  
In hearing of this very Lazarus  
Who saith, — but why all this of what he saith ?  
Why write of trivial matters, things of price  
Calling at every moment for remark ?  
I noticed on the margin of a pool  
Blue-flowering borage, the Aleppo sort,  
Aboundeth, very nitrous. It is strange !  
Thy pardon for this long and tedious case. (An Epistle.)
2. The very God ! think, Abib ; dost thou think ?  
So, the All-Great, were the All-Loving too —  
So, through the thunder comes a human voice  
Saying : « O heart I made, a heart beats here !  
« Face, my hands fashioned, see it in myself !  
« Thou hast no power nor may'st conceive of mine,  
« But love I gave thee, with myself to love,  
« And thou must love me who have died for thee ! »  
The madman saith he said so : it is strange. (An Epistle.)

Ce morceau, si souvent cité et capital dans l'étude de la religion de Browning, a été pris par certains comme une preuve de sa foi au récit évangélique. Il est impossible d'aller aussi loin. Nous trouvons là l'enthousiasme, le désir, l'amour, mais non l'acquiescement intellectuel. Le dernier mot donne l'impression finale. La chose est étrange. Or, tant qu'elle restera étrange pour l'esprit, la foi complète ne sera point venue.

Il faudra faire un pas de plus. La vérité de l'Évangile n'est point prouvée, mais elle n'est pas absolument impossible. C'est ce que Browning montre dans un assez long poème pseudo-dramatique qui n'est en réalité qu'une dissertation philosophique ou théologique intitulée *Une Mort au désert* (*A Death in the Desert*). Cette mort est celle de Jean, le disciple bien-aimé, le dernier de ceux qui avaient vu le Christ face à face. Comme tous les personnages de Browning, il pense et disserte. Il est si vieux que déjà l'histoire du Sauveur est devenue de la légende, et que l'on se demande s'il est bien vrai qu'il l'ait vu. Il va mourir et prévoit que, bientôt, une génération viendra, demandant : « Jean a-t-il existé du tout, et a-t-il dit qu'il avait vu ? » Il indique à ses disciples les réponses à faire à ces questionneurs, qui ressemblent si bien à ceux du *xix<sup>e</sup>* siècle. Il expose ainsi en réalité les théories de Browning lui-même, telles que nous les verrons plus loin. Mais en même temps il nous dit les raisons que nous pouvons avoir de croire à l'autorité de l'Évangile, ou plutôt de ne point la nier. « Il y a, lui dit-on, des récits de miracle, or le miracle est impossible. Si le miracle était possible, pourquoi n'y en aurait-il plus maintenant ? Nous en avons autant besoin qu' alors. Pourquoi Dieu ne parle-t-il pas ? C'est qu'il n'a jamais parlé, et que cette histoire de merveilles est une fiction. » Telle est la première objection. Elle a sa réponse. Le miracle était nécessaire alors pour ouvrir les yeux des hommes, qui ne pouvaient comprendre l'amour dans la divinité, et en faire le fondement de leur foi. C'était le gril-lage que l'on met autour de la jeune plante pour empêcher les animaux de la renverser. Mais maintenant la plante a poussé et ne risque rien. La foi peut entrer dans les âmes sans le secours des miracles, et les miracles ne se font plus. Déjà Jean avait cessé d'en accomplir pendant ses dernières années. Bien plus, le miracle actuel serait une faute. Il nous forcerait à croire, tout comme l'évidence des sens ou comme une démonstration mathématique. Ce n'est pas là ce que demande Dieu : ce qu'il veut, c'est la foi fondée sur l'amour.

Quelle est au juste la valeur de tels arguments ? Ils ne convertissent que ceux qui sont déjà convertis. Browning le sent bien, et n'insiste pas sur ce point. Il lui faut aller plus avant et répondre à une objection plus sérieuse, celle de la critique historique. Les textes sacrés fourmillent de faits qui ne sont pas prouvés ; d'autres sont des erreurs manifestes. Comment croire à toutes ces fables ? — Il y a la réponse des sages : « Ne vous inquiétez point des circonstances ; voyez le fait principal qu'elles entourent ; elles peuvent être fausses, mais le fait est vrai. C'est une fable que l'histoire de Prométhée arrachant à Zeus le feu du ciel. Est-ce une raison pour douter de la découverte du feu ? » Ainsi, avec tant d'autres esprits profondément religieux, Browning arrive à laisser de côté tous les menus faits, comme des excroissances que la fantaisie des hommes ou les besoins des temps sont venus greffer sur le grand fait fondamental : la divinité du Christ. Qu'importe alors leur valeur ? Fussent-ils tous faux, le fond de la doctrine n'en serait point changé. Matthew Arnold ne faisait pas autre chose lorsqu'il fondait l'autorité de la foi non sur des miracles évidemment faux, mais sur la valeur de la doctrine en elle-même. (*Literature and Dogma.*) Browning, qui n'est ni historien, ni exégète, ni critique littéraire, ne montre pas, comme Arnold, comment on est arrivé à fausser des textes ou à créer des légendes. Il se contente d'en expliquer la légitimité. Il faut, d'après lui, quel'homme marche toujours vers la Vérité, sans jamais pouvoir l'atteindre, car, s'il l'atteignait, ce serait la fin de tout progrès, l'arrêt et la mort éternelle. Il faut donc qu'il aille vers elle à travers les erreurs successives, ne faisant que concevoir le Vrai et étreignant toujours le Faux. Il est comme le statuaire modelant grossièrement son argile, cherchant à travers la masse informe l'idéal de beauté qu'il a rêvé, s'écriant à tout moment : « Le voilà ! » et cependant changeant toujours les formes qu'il vient de créer.

Que résulte-t-il de cette argumentation ? Aucune certitude ; rien qui puisse nous faire accepter l'Évangile comme une autorité. Il serait bien simple de répondre à Browning : « Nous ne croyons pas à Prométhée et nous croyons au feu, mais c'est parce que nous l'avons. Si le feu n'avait fait que paraître, si nous n'en avions que le souvenir légendaire, croirions-nous donc tant à son existence ? Comme à celle de la boîte de Pandore ou aux sirènes ou aux centaures. Que l'on nous montre donc la trace palpable et indiscutable du Christ Dieu. Belle légende, mais rien de plus. » Telle est, dans une très large

mesure, l'opinion de Browning lui-même. Les dogmes chrétiens ne se prouvent ni par des preuves historiques ni par des théorèmes. Il suffit de montrer que la destruction de ces légendes n'en détruit point nécessairement l'essence, et que même ces légendes sont légitimes. Mais l'autorité devant laquelle nous nous courberons ne devra pas être cherchée en elles. La preuve du feu, nous l'avons en le touchant, par notre expérience personnelle. Ce sera cette même expérience qui, dans l'ordre psychologique, devra servir de fondement à la foi nouvelle. Browning aussi aurait pu répéter à ce point de vue la parole fameuse : « Le royaume de Dieu est en vous, et c'est là qu'il faut le chercher. »

Ainsi, comme le pape Innocent, le moine Lippi, l'abbé Capon-sacchi, comme tant d'autres de ses héros, il écarte toute autorité des hommes et des livres ; il part seul, face à face avec sa conscience et Dieu, à la recherche de la vérité. Pour tout ce que les Églises ont cru ou enseigné, il ne garde au fond qu'une grande sympathie humaine, une admiration éclairée et respectueuse, et parfois un enthousiasme que l'on pourrait prendre pour celui d'un disciple fervent, mais qui n'est que celui d'un poète passionné pour tout ce qui est noble et beau dans le domaine de l'âme.

---

### III.

#### LES GRANDS PRINCIPES D'ÉDIFICATION. — LA SCIENCE.

#### — L'EXAMEN DE L'ÂME.

Dans sa marche à la recherche de la vérité religieuse, l'âme ne peut guère être aidée par les données de la science. Les sciences ne font point autorité dans le monde de l'esprit. Elles sont muettes sur tout ce qui touche à l'infini immatériel, et elles le seront probablement à tout jamais. Il importe d'abord de se débarrasser de toute illusion à ce sujet.

Une première illusion, très répandue vers le milieu du siècle dernier, et qui semble encore à de certains moments reprendre une nouvelle vie, est celle des sciences psychiques semi-occultes, toujours très à la mode en Angleterre, et que l'on résumait alors sous le nom général de spiritisme. L'attitude de Browning est très remarquable à ce sujet. On sait combien de grands esprits croyaient en son temps aux tables tournantes, aux esprits frappeurs et aux médiums. Mrs. Browning elle-même, avec sa nature impulsive, imaginative et nerveuse, en était enthousiasmée presque jusqu'à la manie. Browning, avec son bon sens calme et fort, échappa à la contagion générale. Sa confession de M. Sludge le médium est peut-être l'analyse la plus complète et la plus fine qui ait été écrite jusqu'ici de l'état d'âme des médiums professionnels et de leurs dupes. Sludge, qui transmettait les communications des esprits dans le salon d'un millionnaire américain, a été pris par celui-ci en flagrant délit de tricherie. Il se voit obligé de confesser sa faute, mais ses aveux ne sont qu'un long plaidoyer en sa faveur. Il faut le lire tout entier pour voir avec quel art sont devinés les mobiles qui l'ont poussé d'abord; comment lui est venue la première tentation de dire qu'il avait vu un fantôme; comment cela a fait de lui un personnage important et choyé; comment il n'a pu reculer ensuite et s'est vu obligé, pour satisfaire ses patrons, d'ajouter mensonge à mensonge;

comment on lui a suggéré inconsciemment ce qu'il fallait faire et dire ; comment les spectateurs de ses séances n'ont pas été assez maladroits pour douter de sa bonne foi chez un hôte qui y croyait, et comment ils étaient reçus s'ils se permettaient de douter ; comment l'hôte lui-même, par vanité satisfaite, a senti grandir en lui cette foi qui lui donne tant d'importance ; comment enfin le médium a appris les petits secrets qui lui donnaient de l'autorité, les petits stratagèmes et les tours d'escamotage qui rendaient palpable la présence des esprits. Voilà pour la part de la supercherie. Un savant d'aujourd'hui n'en dirait pas davantage, et les esprits les plus positifs reconnaissent ces explications comme les plus exactes qu'on ait écrites sur ce sujet. Mais Browning n'a pas négligé non plus la part de vérité, quelque petite et problématique qu'elle soit. Le premier cri : « J'ai vu un fantôme ! » pouvait n'être pas un mensonge absolu. Quand on ferme les yeux, on voit souvent des points brillants et des formes vagues. D'ailleurs Sludge est une nature spéciale. Il a des communications avec l'infini, ou au moins croit en avoir. Il est pétri de toutes les superstitions qu'on puisse rêver. Puisqu'il est enfant et héritier de Dieu, pourquoi Dieu ne le protégerait-il pas, même dans les petites choses ? et toutes choses sont grandes pour Sludge, qui est petit. Pourquoi admettre que Dieu envoie des pressentiments à Washington et refuser de croire qu'il fait démanger le coude de Sludge lorsqu'il faut jouer atout au whist ? Par suite, notre médium voit partout des faits spirituels, dans un oiseau qui s'envole, dans le nombre pair ou impair des lettres d'un nom, dans une idée qui lui vient soudainement. Tout phénomène est pour lui un avertissement du ciel. C'est en cela que réside la communication réelle des esprits. S'il y ajoute quelques mensonges pour mieux faire croire à la vérité, il ne faut pas l'en blâmer. Blâme-t-on les fictions des poètes ou les hypothèses des historiens ? et combien ne faut-il pas de mensonges pour constituer une vérité ? Les coups des esprits frappeurs, voilà la poésie de Sludge, mais il y a de la réalité par-dessous. C'est là au moins ce que diraient les médiums eux-mêmes. Mais Browning fait pousser à Sludge resté seul une dernière exclamation, où il dévoile sa fourberie, et il le montre à la recherche de quelque autre imbécile à duper. Cela indique nettement son opinion sur le sujet.

Si on laisse là cette fausse science pour s'adresser à la science réelle de la nature, on n'aura point de supercherie, mais on n'aura guère plus de vérité. Comme beaucoup de philosophes qui se con-

finent dans le domaine de la pensée pure, Browning a été très peu pénétré par l'esprit scientifique. On peut même se demander s'il a eu pleine conscience de la valeur de la science moderne. Il n'apporte pour ou contre elle aucun argument nouveau. Il la laisse plutôt de côté, comme n'étant pas de son domaine. Son Paracelse n'est pas un chimiste, mais un philosophe, beaucoup plus occupé de ses rêves sur la nature et les destinées de l'âme que de ses études sur les propriétés des substances. Quant aux savants actuels, ils ne paraissent point dans l'œuvre de Browning, et leur influence ne s'y fait guère sentir. Lui, qui fait preuve de tant de connaissances techniques, parfois très minutieuses, dans des arts comme la peinture ou la musique, semble complètement ignorant des sciences physiques ou naturelles. Un tout petit poème d'une dizaine de vers parle des contradictions de la médecine, qui est si ignorante du corps vivants et qui voudrait dissenter sur l'âme. (*Dramatic Idyls, Second series, n° 1.*) Deux autres tout petits également sont une condamnation sommaire de la vivisection (*Tray* dans *Dramatic Idyls* et *Arcades Ambo* dans *Asolando*), et c'est tout. La grande théorie de l'évolution, qui renversait tant d'erreurs, édifiait une conception nouvelle du monde, et s'emparait de tant d'esprits autour de lui, ne l'a point conquis. Tennyson, encore plus ignorant de la science que Browning, avait répondu au darwinisme par une exclamation indignée tenant lieu de tout argument et n'avait rien voulu entendre. Browning est moins dédaigneux. Son esprit, plus large et plus curieux de toutes choses, examine cette théorie comme il avait examiné celles de Paracelse ou de Bernard de Mandeville, lu les traités de peinture oubliés de Bartoli ou joué la musique archaïque et inconnue d'Avison. (*Parleyings With certain people of importance in their day.*) Pour lui, de même que ces choses du passé ont disparu, échelons de la vérité rejetés après qu'on s'en est servi pour monter plus haut, de même la théorie de l'évolution disparaîtra, remplacée à son tour par des conceptions nouvelles et également passagères.

On peut à peine le blâmer de cette attitude. Ce n'est ni aux découvertes ni aux inventions pratiques qu'il s'attache ; son esprit est trop bien pondéré pour en discuter la vérité ou l'importance. Mais, au delà des sciences, il regarde la science et lui demande l'explication de la vie. La théorie évolutionniste ne lui répond pas d'une façon plus satisfaisante qu'aucune autre doctrine scientifique. Lorsqu'il la discute, en un morceau assez diffus, il ne trouve contre

elle aucun argument bien concluant que nous ne connaissions pas :

Evolutionnistes ! Je regarde la vérité du fond de l'abîme ; vous, vous vous mettez sur les hauteurs ; nos points d'observation étant si opposés, comment pourrions-nous nous entendre ? Je m'explique : C'est le sommet du sommet des choses vers lequel vous dirigez votre vision, jusqu'à ce que vous soyez arrêtés net par les atomes, le protoplasme, et par cette première convulsion qui a mis tout en mouvement, ce qu'elle est, d'où et comment. Maintenant, il faut que votre observation prenne un cours descendant, puisque vous ne pouvez plus monter. De chaînon en chaînon vous tombez jusqu'au point où, de quelque façon, les atomes pensent, sentent, savent qu'ils existent. Le monde a commencé tel que nous le reconnaissons. Avez-vous fini de descendre ? Voici notre personnalité, l'Homme, connu aujourd'hui, résultat final d'une évolution dûment faite, et, dans cette mesure, dites-vous, somme et sceau final des progrès de l'être. Bien <sup>1</sup> !

D'après ceci, la doctrine évolutionniste ne nous apprend rien sur la cause première. Nous le savions, et elle n'a jamais eu cette prétention. Mais on voit moins bien quel est ce mouvement descendant de l'observation, qui revient jusqu'à l'atome conscient. Sans doute Browning a voulu dire qu'à la source inexpiquée de la vie on ne peut trouver autre chose que l'atome ayant conscience de soi. C'est là le fait primordial que n'explique pas la théorie de l'évolution. En quoi consiste la conscience de l'existence ? Et nous voici immédiatement à l'autre question : « Qu'est-ce que l'âme ? » que Huxley lui-même a définie « une série ininterrompue d'états conscients ».

1.

Evolutionists !

At truth I glimpse from depths, you glance from heights,  
Our stations for discovery opposites, —  
How should ensue agreement? I explain :  
'Tis the tip-top of things to which you strain  
Your vision, until atoms, protoplasm,  
And what and whence and how be the spasm  
Which sets all going, stop you : down perforce  
Needs must your observation take its course,  
Since there's no moving upwards : link by link  
You drop to where the atoms somehow think,  
Feel, know themselves to be : the world's begun,  
Such as we recognize it. Have you done  
Descending ? Here's ourself, — Man, known to-day,  
Duly evolved at last, — so far, you say,  
The sum and seal of being's progress. Good !  
(Francis Furini. — *Parleyings.*)

L'esprit de Browning, passant confusément par toutes ces questions, arrive à la conclusion suivante : l'étude de l'âme devient le dernier objet de la science évolutionniste si elle veut expliquer la vie. Autant vaut commencer par là.

Moi, je conseille plutôt de commencer par le bas, au fond. Je professe ne connaître qu'un seul fait : la conscience de moi-même, connaissance placée comme une île entre une ignorance et une autre. Avant moi était ma cause, ce qu'on appelle Dieu ; après moi, en son temps, viendra le reste. Cela, mon intelligence, à ses meilleurs moments, le comprend ; aux pires, elle le conçoit dans un mélancolique désespoir <sup>1</sup>.

Ce ne sera donc pas en examinant le monde extérieur de la matière, mais en examinant son âme propre qu'il arrivera à édifier une doctrine en laquelle il pourra avoir confiance, et qui sera indépendante à la fois de l'autorité des Églises croulantes, d'un passé historique et de textes controversés, ou de sciences incomplètes et éphémères. Descartes ne posait pas d'autre principe lorsqu'il bâtissait toute sa philosophie sur la notion indiscutable de sa propre existence. Mais le fait abstrait de l'existence ne suffit point à constituer un système. Il faut encore examiner les caractères de cette existence, ses rapports avec les autres, afin d'avoir des éléments suffisants pour en former une doctrine complète et utile. Descartes est obligé, pour ainsi dire, de disséquer son esprit, et, des idées qu'il y trouve et qui en font partie intégrante, il déduit tout son credo philosophique. Il n'y a point d'autre méthode de découverte que cette marche du connu à l'inconnu. Ainsi le paléontologiste, voyant un os d'un animal disparu, en examine les moindres particularités, et, d'après elles, détermine le squelette entier. Il y a cependant une grande différence entre le raisonnement de Descartes et celui de Browning. Le premier, mathématicien, philosophe plein de logique et habitué aux raisonnements scolastiques, ne s'intéressant qu'aux faits généraux de l'âme humaine et voyant plutôt l'homme

1. I at the bottom. Evolutionists,  
Advise beginning, rather. I profess  
To know just one fact — my self consciousness, —  
'Twixt ignorance and ignorance enisled,  
Knowledge : before me was my Cause — that's styled  
God : after, in due course succeeds the rest, —  
All that my knowledge comprehends — at best —  
At worst, conceives about in mild despair.

(Francis Furini. — *Parleyings.*)

que les hommes, n'a pris dans son âme, pour fonder sa philosophie, que les faits d'ordre intellectuel les plus vastes, les plus indiscutables de la pensée. Il n'a fait paraître ni ses sentiments, ni ses rêves, ni ses conceptions individuelles de la vie. Nous n'avons que le sommet de son intelligence, l'essence même de sa raison. Nous ne voyons rien intervenir de toute la vie profonde de l'âme, des passions et des désirs qui constituent un homme, en font un être vivant, au lieu d'une machine dont tous les mouvements seraient déterminés par des calculs exacts. Il y a à cela un grand avantage. Tout ce que Descartes voit en lui, nous pouvons le trouver en nous. Sa raison est celle de l'humanité pensante tout entière, non celle de tel ou tel individu, et par suite son système s'impose en dehors de toute personnalité, comme une science. La philosophie et la religion ainsi entendues deviennent quelque chose d'impersonnel et d'indiscutable, comme les mathématiques. Mais, pas plus que les mathématiques, elles ne parlent au cœur ou ne déterminent la volonté. Elles s'imposent à la contemplation intellectuelle, calmes et lumineuses comme les cimes éloignées couvertes de neige, vers lesquelles nous n'allons point. De telles démonstrations ou de tels systèmes n'ont guère de puissance sur les âmes. Encore moins convertiraient-ils les âmes modernes, si complexes, sur lesquelles les sentiments et les émotions ont une telle force, et pour qui les vérités intellectuelles ne sont souvent qu'un amusement de l'esprit, sans action sur la vie intérieure. Le dogme de l'existence de Dieu, prouvé géométriquement, n'aura guère plus d'influence sur nous que le théorème des trois perpendiculaires. Est-ce parce que nous avons vu s'effondrer peu à peu tous les dogmes intellectuels, parce que tout ce que nous prenions pour des vérités s'est trouvé faux, parce que le scepticisme s'est glissé dans nos esprits, et que nous nous défions de tout argument qui pourrait n'être qu'un-sophisme ? Quoi qu'il en soit, nous ne sommes plus des hommes capables de nous créer par un raisonnement abstrait une règle de conduite et de la suivre jusqu'au bout. La passion ou l'intérêt viennent-ils en travers ? Voilà que nous trouvons des arguments nouveaux pour détruire les anciens, que nos vieux raisonnements chancellent sur leurs bases, que l'édifice si solidement bâti par notre intelligence nous paraît plein de fissures et de lézardes, et que la moindre tempête de l'âme n'en laisse plus rien debout. Aussi ce ne sera plus une religion purement intellectuelle qu'il nous faudra, même si elle

pouvait nous donner la certitude géométrique. L'homme tout entier devra être pris par elle. Ses fondements ne seront point les idées abstraites de l'esprit, mais tous les faits profonds et puissants de la vie de l'âme.

Où sera donc alors la religion faite pour tous, acceptable à tous, dans sa vérité immuable et universelle ? Quelle est l'âme qui ressemble à une autre âme, avec les mêmes besoins, les mêmes amours, et les mêmes idéals à poursuivre ? Quel est donc celui qui pourra dire à son voisin : « Ton âme sera mon âme et ton Dieu sera mon Dieu ? » De quelque côté que nous examinions les choses, nous nous trouvons de plus en plus nettement face à face avec le grand précepte de saint Paul, déjà cité plus haut : « Que chacun fasse son propre salut. »

Browning a fait le sien d'après l'examen de son âme à lui. A âme différente religion différente. C'est pour cela que personne ne peut, en exposant ses doctrines, les donner comme un modèle à suivre ou un credo acceptable à tous. Il n'y en a plus de tels. Tout ce qu'il nous est permis de faire, c'est de montrer ce credo, de suivre la marche d'une belle âme vers les hauteurs où elle a trouvé la paix. Sa route ne sera peut-être point la nôtre, mais si les sommets nous attirent, son exemple ne peut que nous fortifier ; il nous suffit de ceindre nos reins et de marcher après lui.

Comme s'il avait prévu de telles objections, il a montré lui-même combien mesquines sont les conceptions d'un esprit faible qui s'examine et crée Dieu à son image, fondant sa philosophie sur l'état de son âme rudimentaire. C'est la religion naturelle de Caliban sur son île, où il n'a vu que Sycorax, Ariel, Prospero et Miranda. (*Caliban upon Setebos.*) Un jour d'été, pendant que Prospero dort et qu'Ariel est loin, Caliban, vautre dans la fange rafraîchissante, couché sur le ventre, les deux pieds en l'air, rêve sur Sètebos, le dieu de son île. Ce Sètebos, qui demeure dans le froid de la lune, a fait un jour le monde par dépit, parce qu'il se sentait mal à l'aise et voulait du changement. Il aurait désiré le faire tel que lui, Sètebos, voudrait être ; mais il n'a pas pu. Aussi bien se faire lui-même. Il en a donc fait une espèce de jouet, bon par ici, mauvais par là, qu'il caresse ou brise à volonté, selon son caprice. Lui-même, Caliban, ne rêve-t-il pas quelquefois, quand il a bu des choses fermentées, de faire un Caliban qui ait des ailes ? Si en volant son Caliban se cassait une jambe et le suppliait de la réparer, qui sait ce qu'il

ferait ? Peut-être lui en donnerait-il trois pour une, peut-être lui briserait-il l'autre : « *lui* aussi ». Tel serait Caliban, tel est Sètebos. En ceci, Sètebos n'est bon ni mauvais, tendre ni cruel : « Il est fort et il est le maître. » Il écrase qui il lui plaît, sans raison, de même que Caliban laisse passer vingt crabes et arrache les pattes au vingt et unième. Tout doit se soumettre. D'ailleurs Sètebos lui-même a quelqu'un au-dessus de lui, le Quelquechose qui l'a créé ou qui l'a vaincu, qui est bien haut, hors de son atteinte, sans joie ni chagrin, puisque l'un ou l'autre viennent de quelque faiblesse. Sètebos joue aussi au Dieu suprême, mais sans succès. De même Caliban joue quelquefois à être un Prospero ; il a une baguette, une peau d'animal comme robe d'enchanteur ; il a un serpent qu'il appelle Miranda, une grue qui est un Ariel et une bête marine qu'il maltraite et qui est son Caliban. Sètebos agit de la même façon. Peu lui importe que son monde soit heureux : il ne l'a créé que pour passer le temps. Caliban aussi s'est amusé à faire un petit monde avec du gazon.

Il a équarri des blocs de chaux blanche, il a gravé une lune dessus avec une dent de poisson ; il a planté dedans des branches d'arbre pointues ; il a couronné tout cela du crâne d'un paresseux, qu'il a trouvé mort dans les bois et qui aurait été trop dur à tuer. Aucune utilité dans ce travail, fait uniquement pour le plaisir de le faire. Quelque jour il le démolira. Sètebos aussi <sup>1</sup>.

Comme Prospero, Sètebos est terrible. Il déchaîne des tempêtes et dévaste tout. Comment arriver à lui faire plaisir, pour empêcher cela ? Si encore il voulait le dire, mais pas du tout. « Voilà le jeu : deviner ou mourir. » Il ne faut pas avoir l'air de le comprendre ni se croire sûr d'être épargné. Mieux vaut essayer de le tromper, de lui faire croire qu'on est malheureux. Peut-être alors il vous laissera tranquille, comme ferait Caliban dans ce cas. En attendant on lui chantera bien fort de fausses louanges, pour l'apaiser, et peut-être à la fin, « quelque jour étrange, le Grand Tranquille » saisira et conquerra Sètebos, ou plus probablement Sètebos

1.      And squared and stuck there squares of soft white chalk  
         And, with a fish-tooth, scratched a moon on each,  
         And set up endwise certain spikes of tree,  
         And crowned the whole with a sloth's skull a-top,  
         Found dead i' the woods, too hard for one to kill.  
         No use at all i' the work, for work's sole sake ;  
         'Shall some day knock it down again : so He.

(*Caliban upon Setebos.*)

« tombera dans la décrépitude, et se mettra à somnoler, somnoler, comme s'il était mort. »

Telles sont les conceptions de l'âme d'un Caliban lorsque Caliban ose se parler franchement. Telles sont aussi les conceptions religieuses des âmes mesquines et viles : un dieu que l'on essaie de tricher par un culte extérieur et faux, pour en obtenir au moins la paix, que l'on s'est figuré à son image, capricieux, vindicatif et jaloux, que l'on adore en paroles, mais que l'on hait et dont on se moque en secret. Vienne la tempête, et ces âmes aussi, comme celle de Caliban, s'aplatiront :

Quoi ! quoi ! un rideau obscurcit soudainement le monde ! Les grillons cessent de crier. Plus un oiseau ! Si. Voilà son corbeau, qui Lui a tout dit. Quelle folie que ce bavardage ! Ah ! le vent soulève des colonnes de poussière ; la maison de la mort s'ébranle ; voici venir les feux envahisseurs. Une flamme blanche ! Le sommet d'un arbre qui craque. Là ! là ! là ! là ! là ! Son tonnerre qui suit ! Insensé de le railler ! Voyez : il se met à plat ventre ; il aime Sètebos. Il mord de part en part sa lèvre supérieure. Il laissera ses cailles s'envoler ; il ne mangera point de clovisses pendant un mois, pourvu qu'il échappe à la mort <sup>1</sup>.

Telle n'est point l'âme de Browning, et tel ne sera point son Dieu. Sa religion est faite d'espérances et d'idéals qui lui sont propres, et sur lesquels il édifie ses doctrines. Il lui importe peu que ce fonds diffère de celui des autres ; il ne s'agit que de sa vérité à lui et de son salut à lui. S'il doit être jugé par Dieu, ce sera d'après ses principes seuls et non d'après les nôtres. Aussi son point de départ ou sa voie peuvent n'être pas les mêmes que pour nous ; il lui suffit d'arriver à son but. Ceci fait un des grands caractères de sa religion : la personnalité. Nous ne sentons point dans son enseignement le

1. What, what ? A curtain o'er the world at once !  
Crickets stop hissing ; not a bird — or, yes,  
There scuds His raven that hath told Him all !  
It was fool's play, this prattling ! Ha ! the wind  
Shoulders the pillared dust ; death's house o' the move,  
And fast invading fires begin ! White blaze —  
A tree's head snaps — and there, there, there, there, there,  
His thunder follows ! Fool to gibe at Him !  
Lo ! Lieth flat and loveth Setebos !  
Maketh his teeth meet through his upper lip,  
Will let those quails fly, will not eat this month  
One little mess of whelks, so he may' scape !

(*Caliban upon Setebos.*)

prophète ou le prédicateur parlant pour les autres, mais l'homme se parlant à lui-même et faisant son propre salut.

Que sa personnalité existe, bien séparée des autres, il n'en a jamais douté. Les discussions subtiles sur la nature et l'unité du Moi ne le touchent point. Le témoignage de sa conscience est aussi indiscutable pour lui sur cette question que l'évidence de ses sens pour l'existence de son corps. De même, ce témoignage lui confirme comme un axiome l'existence de Dieu, tout aussi bien que ses sens lui confirment celle du monde extérieur.

J'ai questionné et j'ai obtenu une réponse. Question et réponse présupposent deux points : que la chose elle-même qui questionne et répond existe (et cela elle le sait) ; de plus (et elle le sait aussi) que la chose perçue en dehors d'elle-même doit nécessairement exister, qu'elle existait avant son commencement à elle, qu'elle a continué d'agir pendant sa durée et que sa fin ne la détruira pas. Appelez la seconde chose Dieu la première l'âme. Ce sont là deux faits pour moi. Prouver que ce sont des faits ? Ils dépassent mon pouvoir de prouver, et cela seul prouve qu'ils existent<sup>1</sup>.

Voilà donc la base ferme sur laquelle toute sa religion et toute sa philosophie vont se fonder. Elle est inattaquable par toute argumentation, parce qu'elle n'est point la conséquence d'un raisonnement. C'est l'axiome gravé profondément dans la conscience, faisant partie intégrante de l'homme lui-même, une nécessité absolue de sa vie intérieure, une vision permanente, une perception indestructible, placée en dehors de toute discussion, comme l'existence de la lumière devant des yeux grands ouverts. C'est le mot qu'il crie au monde, qu'il fait dire bien haut par les générations passées aux générations futures, le principe de foi qu'il veut enfoncer profondément dans tous les cœurs :

Lui au moins croyait en l'âme ; il était très sûr de Dieu<sup>2</sup>.

1. I have questioned and am answered. Question, answer presuppose  
Two points : that the thing itself which questions, answers, — *is*, it knows ;  
As it also knows the thing perceived outside itself, — a force  
Actual ere its own beginning, operative through its course,  
Unaffected by its end, — that this thing likewise needs must be ;  
Call this — God, then, call that — soul, and both — the only facts for me.  
Prove them facts ? that they o'erpass my power of proving, proves them  
[such for me.

(*La Saisiaz.*)

2. He at least believed in Soul, was very sure of God !

(*Id.*)

Le doute ou l'incertitude ne peuvent venir que lorsqu'on discutera sur la nature de Dieu ou de l'âme, jamais sur leur existence :

Qu'est-ce qui causa à l'origine toutes les causes ? quel est l'effet de tous les effets ? Ce sont là des conjectures. Demandez au roseau s'il soupçonne où et comment a pris sa source le fleuve sur lequel il flotte, où et comment il se terminera ou continuera à couler. Quelle sera la réponse du roseau ? Que certainement il existe et flotte ; qu'aussi certainement le fleuve existe, tout à fait extérieur à lui ; qu'il le transporte en avant pour le rejeter à la fin comme une épave, ou pour le déposer sur une rive où il s'enracinera de nouveau, afin d'y pousser et d'y fleurir, fixé maintenant à tout jamais<sup>1</sup>.

Toutes les questions qui peuvent se poser au roseau se posent à l'homme. Après les réponses nettes sur l'existence de l'âme et de Dieu, du roseau et du fleuve, viennent les conjectures sur l'immortalité, sur l'existence à venir, sur la puissance et sur la bonté divines. Les générations passées ont préparé pour nous des réponses que nous pourrions recevoir comme une coupe réconfortante. Mais Browning n'en veut point ; c'est sur sa propre expérience qu'il doit bâtir sa foi. A chacun de faire de même :

De la façon dont tu comprends le système des choses, tire ton blâme ou tes louanges pour le Créateur... L'apparence des choses a été déployée pour ton appréciation complète et finale ; ton monde à toi, et non celui d'un autre mortel<sup>2</sup>.

Mais puisque ce seront des intuitions personnelles et non la raison universelle, qui formeront le fondement de sa foi, cette foi n'aura qu'une valeur absolument personnelle et ne sera point la certitude scientifique. Browning n'hésite pas à le reconnaître. Mais ce caractère est une force de plus ; le poète ne voudrait pas d'une foi

1. What before caused all the causes, what effect of all effects  
Haply follows, — these are fancy. Ask the rush if it suspects  
Whence and how the stream which floats had a rise, and where and how  
Falls or flows on still ! What answer makes the rush except that now  
Certainly it floats and is, and, no less certain than itself,  
Is the everyway external stream that now through shoal and shelf  
Floats it onward, leaves it — may be — wrecked at last, or lands on shore  
There to root again and grow and flourish stable evermore,  
*(La Saisiaz.)*
2. From thine apprehended scheme of things, deduce  
Praise or blame of its contriver. . . . .  
. . . . . the show of things unfurled  
For thy summing-up and judgment, — thine, no other mortal's world.  
*(Id.)*

qui serait une certitude. Dans le poème cité plus haut (*la Saisiaz*), et qui est l'un des rares où il ait essayé en son propre nom de discuter les fondements d'une philosophie religieuse, il suppose la raison, ayant accepté l'un après l'autre tous les articles de la foi spiritualiste (sinon chrétienne) et les considérant comme inattaquables. Il examine alors les conséquences logiques de cette conviction sûre. Après la certitude de l'existence de Dieu et de l'âme, que l'on arrive à prouver d'une façon absolue l'immortalité. Quel en sera le résultat immédiat ? Le suicide : aussitôt que la vie présente nous sera à charge, nous y mettrons fin sans hésiter. — Que cela nous soit défendu et qu'il nous faille attendre ? Admettons comme sûre cette nouvelle supposition. Il restera comme conséquence le peu d'importance de ce que nous ferons de la vie : passivité insouciant ou activité indifférente pour le bien ou le mal. Ainsi notre credo solide ne nous avancera pas plus que la négation de tout. Nous sommes obligés de faire un pas de plus, d'accepter une proposition nouvelle : la valeur de cette vie comme préparation à l'autre, la certitude du jugement, du ciel et de l'enfer. Voilà maintenant la doctrine complète toujours supposée prouvée. Le cercle est terminé, mais qu'y avons-nous gagné ? Si nous avons la certitude absolue de ces choses, nous obéirons aux lois morales comme aux lois physiques, et nous n'aurons pas plus de mérite à être vertueux que nous n'en avons à manger pour vivre. De quel droit serions-nous donc récompensés ? Il faut, pour qu'il y ait mérite moral, qu'il y ait en même temps incertitude. Tous les raisonnements par lesquels on me prouverait le ciel et l'enfer sont choses vaines. Ou bien ils ne sont pas absolus, et alors ils ne prouvent rien ; ou bien ils prouvent absolument, et alors ils détruisent tout mon mérite personnel. Or, si je n'ai pas de mérite, à quoi bon le ciel et l'enfer ? C'est pour cela que la certitude religieuse ne nous est pas permise et qu'elle n'est pas désirable. Le problème à résoudre doit être ce qu'il est, légitimement et uniquement une question de probabilité. Étant données trois choses, l'âme, Dieu et le monde où nous vivons, ce monde donne-t-il à notre âme assez de faits pour justifier les espérances futures qu'elle a en Dieu ?

La certitude scientifique ayant été écartée non seulement comme impossible, mais comme néfaste, il ne s'agit plus que de chercher en nous et hors de nous, non des preuves, mais des motifs de foi. Que ces motifs se trouvent, et il nous restera éternellement le droit de croire et d'espérer.

## IV

### L'OPTIMISME. — L'HOMME-DIEU. — LA DOULEUR.

Nous allons maintenant avancer, non par des syllogismes successifs, partant de prémisses indiscutables et dont les conclusions s'imposeraient à l'esprit, mais par une suite d'affirmations, de conceptions sensibles à la conscience intérieure, dont l'évidence est tout intuitive, qui nous font partir de l'âme de Browning et des visions du monde pour arriver jusqu'à Dieu.

Ce n'est point que la logique soit absente de la marche de sa pensée. Au milieu de ses affirmations et de ses élans poétiques, nous pouvons discerner une série de raisonnements qui ne manquent point de cohésion. Mais leur rigueur est plutôt dans l'enchaînement des affirmations que dans leur valeur propre, lorsqu'on les examine une à une. Les premiers faits sur lesquels il fonde son système peuvent se discuter, et, vu par l'œil seul de la logique, son édifice paraît bien fragile. Mais il est renforcé, étayé, rendu presque inébranlable par l'évocation de toutes les espérances, de toutes les nobles pensées, de tous les rêves sublimes d'une grande âme, choses aussi éternelles et plus puissantes que la raison sévère et froide.

La série de raisonnements qui forme la charpente de son système peut se résumer en quelques lignes.

J'existe ; le monde extérieur existe, et la cause première existe ; ces trois faits : l'âme, le monde et Dieu, sont indiscutables. Dieu est tout-puissant, puisqu'il a pu créer le monde et le maintenir vivant. Or le monde est bon dans son ensemble, et mon âme a lieu d'en être satisfaite. Par suite je sens en moi un besoin de reconnaissance envers mon Créateur. Mais ma reconnaissance serait une chose vaine si ce Dieu était incapable de sentir. Or c'est lui qui l'a mise en moi. Donc, pour expliquer la présence de ce sentiment instinctif, je dois admettre un Dieu sentant et non impassible. Mais un Dieu sentant et ayant créé un monde qui, pour moi, est bon, ne peut être qu'un

Dieu aimant et semblable à moi, au moins en cela. Il y aura donc en lui ces deux éléments : l'infinie puissance et l'amour infini, c'est-à-dire l'infinie bonté.

Cette infinie bonté, qui a créé un monde bon, ne l'a pas créé assez bon pour me satisfaire pleinement ; elle y a laissé assez de souffrance et de mal pour que mon bonheur ne soit point parfait et qu'il me reste bien des désirs inassouvis. Dieu serait-il incapable de satisfaire les espérances qu'il m'a données ? Impossible, puisqu'il est la puissance infinie. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait, puisqu'il est l'infinie bonté ? Il n'y a à cela qu'une réponse capable de concilier les conceptions de puissance et de bonté avec l'existence du mal : le mal existe, afin que je n'aie point du premier coup la perfection, qui serait l'immobilité et la mort. Mais il n'existe que transitoirement, afin que je puisse en triompher peu à peu, et aller toujours me rapprochant de l'infini divin. Cette vie n'est qu'une étape dans ma marche. Elle doit se continuer nécessairement dans une autre existence, afin de ne pas être un échec final pour moi, et par suite un échec final pour mon Créateur. De là vient la croyance à l'immortalité de l'âme et aux vies futures, nécessaires à mon bonheur, à mon perfectionnement et la perfection même de Dieu.

Ce raisonnement n'est sans doute pas très original ; on en retrouve les grandes lignes dans toutes les religions ou les philosophies spiritualistes. Mais ce qui le rend personnel dans Browning, c'est la façon dont il en a fait un élément essentiel de sa vie morale, l'énergie avec laquelle il s'y est attaché, groupant tout autour ses aspirations poétiques, y trouvant l'explication de tous les problèmes de l'âme, et établissant ainsi une foi ferme, qui a triomphé du doute et de la crainte. Nul plus que lui n'a affirmé les traits principaux de cette doctrine vivifiante : l'optimisme du monde ; l'amour infini divin, semblable à un amour humain qui serait parfait ; l'utilité et en même temps le caractère transitoire des douleurs et des maux ; la survivance et le perfectionnement éternel de la personnalité humaine ; l'inexistence de la mort. Ce sont là les traits dominants de ses doctrines, les grandes impressions qui persistent après la lecture de son œuvre, et que nous allons examiner successivement.

L'optimisme de Browning est une impression purement personnelle mais extrêmement forte en lui. On a cherché à l'expliquer par sa santé robuste, par sa vie exempte de déboires ou de grandes douleurs. Cela sans doute y a contribué, mais sans en être la source

exclusive. La maladie et la souffrance personnelles ne sont pas nécessairement des causes de pessimisme. Il semble bien qu'un Browning qui eût été malheureux — comme l'était par exemple Elizabeth Barrett avant de devenir Mrs. Browning — aurait, comme elle, vu assez de lumière au dedans de son âme pour affirmer que la vie est bonne.

La vue du monde et du torrent de la vie joyeuse des êtres lui arrache des cris d'enthousiasme. Dans le renouvellement des choses, dans la vie de la nature, il voit, comme son Paracelse, une marque de la présence et de la joie éternelle de Dieu.

Le feu intérieur se soulève au-dessous de la terre, et la terre change comme une face humaine ; les minéraux fondus éclatent au milieu des roches, se glissent dans le cœur des pierres, se ramifient en mines cachées, vont tacher les lits stériles des rivières ou s'émietter en sable fin qui reflète les rayons du soleil : en tout cela Dieu se réjouit. Les vagues irritées de la mer se frangent d'écume blanche, comme la lèvres mordue de la haine, tandis que, dans le désert morne, des groupes étranges de jeunes volcans se soulèvent comme des cyclopes, se regardant de leurs yeux enflammés. Dieu se réjouit dans leur orgueil étrange. Puis tout devient immobile. La terre est une motte d'argile gelée. Mais le vent du printemps, comme un joueur de harpe, passe en dansant sur son sein pour l'éveiller ; une verdure splendide bourgeonne tendrement sur des rives rugueuses, entre les racines desséchées des arbres et les fissures de la gelée. De même qu'un sourire qui s'efforcerait de paraître sur un visage ridé. L'herbe brille ; les rameaux sentent leurs fleurs se gonfler comme des chrysalides impatientes de l'air ; les hannetons luisants sont affairés ; les scarabées courent le long des sillons ; les fourmis s'agitent ; au-dessus, les oiseaux volent en troupes joyeuses ; l'alouette s'élève de plus en plus haut, palpitante de joie. Bien loin l'océan dort ; les mouettes blanches voltigent là où le sable s'empourpre de tribus de mollusques qui y font leur demeure ; les créatures sauvages cherchent leur amour dans les bois et les plaines, et Dieu renouvelle ses ravissements d'autrefois <sup>1</sup>.

1.     The centre-fire heaves underneath the earth,  
And the earth changes like a human face ;  
The molten ore bursts up among the rocks,  
Winds into the stone's heart, outbranches bright  
In hidden mines, spots barren river-beds,  
Crumbles into fine sand where sunbeams bask —  
God joys therein   The wroth sea's waves are edged  
With foam, white as the bitten lip of hate,  
When, in the solitary waste, strange groups  
Of young volcanos come up, cyclops-like,  
Staring together with their eyes on flame —  
God tastes a pleasure in their uncouth pride.

Ce tableau de la création recommence tous les jours. Il a fait la joie de Dieu et du monde ; il a fait celle de Paracelse, qui le voyait se dérouler à travers la majesté des périodes géologiques ; mais il fait aussi celle de l'âme simple et naïve qui se contente de le regarder et d'en jouir. Le chant de Pippa, la jeune fille qui passe en répandant sur le monde ses notes joyeuses, qui verse dans les âmes des rayons d'idéal qu'elle ne connaît pas elle-même, c'est le chant du monde entier dans sa joie, parlant à l'humanité de lumière et de bonheur.

L'année est au printemps ; le jour est au matin ; le matin est à ses sept heures ; le flanc de la colline est perlé de rosée ; l'alouette prend son essor ; l'escargot s'avance sur l'épine ; Dieu est dans son ciel ; tout est bon dans le monde <sup>1</sup>.

Mais c'est là la joie de l'enfant, celle du printemps et du matin, de la jeunesse de Pippa, de la jeunesse de la création, telle que la voit Paracelse vieilli. Ce sont aussi les premiers hymnes du poète. Persisteront-ils lorsque les années auront fait leur œuvre, et que la vie aura passé sur lui, avec son cortège inévitable de souffrances, de

Then all is still ; earth is a wintry clod :  
But spring-wind, like a dancing psaltress, passes  
O'er its breast to waken it, rare verdure  
Buds tenderly upon rough banks, between  
The withered tree-roots and the cracks of frost,  
Like a smile striving with a wrinkled face ;  
The grass grows bright, the boughs are swoln with blooms  
Like chrysalids impatient for the air ;  
The shining dorrs are busy, beetles run  
Along the furrows, ants make their ado ;  
Above, birds fly in merry flocks, the lark  
Soars up and up, shivering for very joy ;  
Afar the ocean sleeps ; white fishing-gulls  
Flit where the strand is purple with its tribe  
Of nested limpets ; savage creatures seek  
Their loves in wood and plain — and God renews  
His ancient rapture.

(*Paracelsus*, v.)

1.           The year's at the spring  
              And day's at the morn ;  
              Morning's at seven ;  
              The hill-side's dew-pearled ;  
              The lark's on the wing ;  
              The snail's on the thorn :  
              God's in his heaven —  
              All's right with the world !

(*Pippa passes*.)

séparations et de déceptions ? Il faut le demander aux œuvres de sa maturité.

L'impression reste la même. Peut-être n'y a-t-il plus l'exubérance joyeuse du jeune homme qui sent la force bouillonner en lui et la vie s'étendre sous ses pas, pleine d'espérances et d'illusions. Mais il y a toujours le même jugement général sur la vie, exposé d'une façon calme et précise, comme le résultat d'une longue expérience et d'une réflexion mûre. Il le fait dire par Apollon aux Parques :

L'homme est-il heureux ? — S'il en est autrement, dissipez ce doute qui m'assiège. Quel est donc l'ami qui salue jamais un homme autrement qu'en lui disant : « Vis aussi longtemps que se succéderont les saisons », au lieu de : « A toi la mort immédiate<sup>1</sup> ! »

Et il chante avec elles les joies de la vie dans une danse folle :

L'enfance ? Qu'importe que la rose du matin pâlisse et s'en aille en une effusion de larmes ? Avoir espéré une fois n'est point chose à mépriser ! Aimer une fois ! La douleur même de l'amour le rend plus cher. Le succès d'une minute compense des années de déceptions. L'âge mûr ? Le réel ? Non ! Louez le possible. Ce qui est ? Non ! Chantez ce qui peut être ; c'est là l'essentiel de l'homme. La vieillesse ? Là se termine la crainte ; la lutte est finie ; l'homme a vécu sa vie ; il a échappé à la mêlée, non sans égratignures, mais sans blessure. Il a en quelque sorte éludé les coups de la fortune ; il conquiert aujourd'hui. Demain, nouvelles occasions et forces nouvelles ! Louez donc la vie de l'homme, qui n'est pas une défaite, mais un triomphe <sup>2</sup> !

1. Man happy ? — If otherwise, solve  
This doubt which besets me ! What friend ever greets him  
Except with « Live long as the seasons revolve »,  
Not « Death to thee straightway » ?  
(*Apollo and the Fates.*)
2. Infancy ? What if the rose-streak of morning  
Pale and depart in a passion of tears ?  
Once to have hoped is no matter for scorning !  
Love once — e'en love's disappointment endears !  
A minute's success pays the failure of years.  
Manhood — the actual ? Nay, praise the potential !...  
What is ? No, what *may* be — sing ! that's Man's essential !...  
Age ? Why, fear ends there : the contest concluded,  
Man *did* live his life, *did* escape from the fray :  
Not scratchless but unscathed, he somehow eluded  
Each blow fortune dealt him, and conquers to-day :  
To-morrow — new chance and fresh strength..  
Laud then Man's life — no defeat but a triumph !  
(*Apollo and the Fates.*)

Ici ce n'est que la vie rendue brillante par les rêves et les espérances, par la vision du possible et non celle du réel. Mais ailleurs nous voyons le sage Ferishtah, un Browning vieilli, communiquant à ses disciples les résultats calmes de sa longue expérience. Un de ceux-ci lui demande : « Qu'est-ce que la vie, une bonne ou une mauvaise chose ? » En réponse, Ferishtah prend des haricots et les répand sur le sol ; les uns sont noirs, les autres blancs, les autres bariolés. C'est là l'image de la vie et de chacune des journées qui la composent. Il faut regarder la ligne entière ; alors les haricots blancs seront assombris par le voisinage des noirs, les noirs éclaircis par celui des blancs. Le résultat sera une impression ni noire ni blanche mais grise. Bien plus, ce gris dans son ensemble sera plutôt blanc que noir.

Le passage terminé, les joies et les douleurs passées, présentes et futures mêlées, de sorte qu'on puisse d'un coup d'œil réunir en une vie les blancs et les noirs, comme ma rangée de haricots : eh bien ! tout cela se fond pour moi en blanc et non en noir <sup>1</sup>.

Il se peut que les autres voient autrement ; lui considère le monde et la vie dans leurs rapports avec lui seul, tels qu'il les a trouvés. De même que Browning, Ferishtah ne saurait trop insister sur ce point : chacun doit se faire une conviction d'après soi-même :

Comment puis-je passer dans le champ libre de mon voisin, éprouver ses sensations de noir et de blanc ?... La Vie qu'il a vécue, la pénétrerai-je ? Y vivrai-je moi-même ? Non ; pas plus que, de la Perse, où depuis ma naissance je jouis tous les jours du soleil, je ne puis passer dans cette terre triste et éloignée dont nous parlent les voyageurs, où la puissance de la neige étouffe la lumière du jour, où les fluides se perdent, gelés et transformés en marbre. Comment je puis supporter le soleil, quelle que soit son intensité extraordinaire, cela, je le sais. Mais comment le sang, une fois gelé, peut couler de nouveau, cela dépasse mes conjectures. Cependant, puisque, de quelque façon, des peuples vivent, résistent à un élément qui me tuerait, il faut qu'ils aient quelque ressource en compensation. — « Pas de soleil, pas de raisins, par suite pas de nourriture ! » Serait-il sage de parler ainsi ? Ou encore, le raisonnement suivant serait-il juste : « Est-ce que j'ose profiter de

1. Passage at an end, —

Past, present, future pains and pleasures fused,  
So that one glance may gather blacks and whites  
Into a life-time, — like my bean-streak there,  
Why, white they whirl into, not black for me

(*A Bean-Stripe. — Ferishtah's Fancies.*)

la chaleur, ou réjouir mon palais par le goût du vin de Perse, alors qu'au delà des montagnes, à en croire les voyageurs, la neige tombe comme de la plume tandis que je festoie ? Et si l'hiver cruel allait se frayer un chemin jusqu'ici ! » — Mon fils, la réponse sage serait celle-ci : « Lorsque le froid, ayant franchi les montagnes, percera le sang, les os et la moelle de Ferishtah, alors il sera temps de chercher un abri ou de se tordre les mains en criant : « Aucun abri ne peut servir <sup>1</sup>. »

Cela a l'air, au premier abord, d'une conception égoïste de la vie : « J'ai été heureux, par conséquent la vie est bonne. Que m'importent les malheurs des autres, que je ne puis éprouver, et auxquels ils résistent ? » Ce serait une conception dont l'esprit de Browning était bien incapable. Sans doute il a trouvé la vie bonne ; même dans les choses mauvaises et folles il a vu des éléments de douceur, et, pas plus que son malade de *Confessions (Dramatis Personæ)*, il ne considère ce monde comme une vallée de larmes. Mais cela ne lui a point fait nier la douleur des autres. Il a seulement, avec sa rude franchise,

1. How... pass at will  
 Into my fellow's liberty of range,  
 Enter into his sense of black and white ?  
 . . . . . Life  
 Lived by my fellow, shall I pass into  
 And myself live there ? No — no more than pass  
 From Persia, where in sun since birth I bask  
 Daily, to some ungracious land afar,  
 Told of the travellers, where the might of snow  
 Smothers up day, and fluids lose themselves  
 Frozen to marble. How I bear the sun,  
 Beat though he may unduly, that I know :  
 How blood once curdled ever creeps again,  
 Baffles conjecture : yet since people live  
 Somehow, resist a clime would conquer me,  
 Somehow provided for their sake must dawn  
 Compensative resource. No sun, no grapes, —  
 Then, no subsistence ! — were it wisely said ?  
 Or this well reasoned — Do I dare feel warmth  
 And please my palate here with Persia's vine,  
 Though, over-mounts, — to trust the traveller, —  
 Snow, feather thick, is falling while I feast ?  
 What if the cruel winter force his way  
 Here also ? Son, the wise reply was this :  
 When cold from over-mounts spikes through and through  
 Blood, bone and marrow of Ferishtah, — then,  
 Time to look out for shelter — time, at least,  
 To wring the hands and cry : « No shelter serves ! »  
 (*A Bean-Stripe. — Ferishtah's Fancies.*)

déchiré le voile des philosophies pessimistes ; il a déclaré ne pouvoir les comprendre. Il a vu dans l'attachement instinctif des hommes à la vie un signe indiscutable que, pour tous, elle est bonne. Les philosophes pessimistes eux-mêmes, qui proclament si haut que la vie est le plus grand des maux, qu'en croient-ils dans leur for intérieur ? et comment le prouvent-ils par leurs actes ? Qu'est-ce que ce Sage indien, que le disciple de Ferishtah lui oppose, et qui n'a vu que du noir dans le monde, « de sorte que le meilleur de la vie, c'est qu'elle conduit à la mort » ? Franche et rude est la réponse :

Fils, suppose que mon chameau vienne me dire : « Pendant soixante-dix jours j'ai traversé monts et vallées, et jamais je n'ai trouvé de nourriture pour apaiser ma faim, jamais d'eau pour étancher ma soif, et pourtant me voici vivant, comme preuve que j'ai trouvé la vie impossible. » — « Prends donc cela, bête qui n'as pu survivre, répondrai-je promptement ; mes coups de bâton sur tes flancs ne peuvent faire aucune impression sur ta chair morte et sèche. Tu recules ? Reçois ma correction deux fois, et maintenant, corrige ta façon de parler. Appelle blanc ce qui est blanc. » — Ce Sage morose, pour qui le meilleur de la vie était la mort, a vécu ses soixante-dix ans d'un air robuste et avec un bon rire, aimant par-dessus tout son dîner ; en un mot, il a menti<sup>2</sup>.

Le Sage morose (l'appellerons-nous Bouddha ou Schopenhauer ?) aurait sans doute bien des choses à répondre à cela, et l'argumentation de Browning est loin d'être parfaite. Mais on ne peut lui refuser au moins une grande force de bon sens et, sous sa rudesse apparente, plus peut-être de profondeur qu'elle n'en montre d'abord. Ce n'est pas d'après les discours des hommes, mais d'après leurs

1.

Son, suppose

My camel told me : « Threescore days and ten  
I traversed hill and dale, yet never found  
Food to stop hunger, drink to stay my drouth ;  
Yet, here I stand alive, which take in proof  
That to survive was found impossible ! »  
« Nay, rather take thou, non-surviving beast  
(Reply were prompt), on flank this thwack of staff  
Nowise affecting flesh that's dead and dry !  
Thou wincest ? Take correction twice, amend  
Next time thy nomenclature ! Call white — white ! »  
The sourly-Sage, for whom life's best was death,  
Lived out his seventy years. looked hale, laughed loud,  
Liked — above all — his dinner, — lied, in short. »  
(*A Bean-Stripe. — Ferishtah's Fancies.*)

actes, qu'il faut juger de leurs convictions les plus profondes. Ce ne sont pas leurs livres qui montrent leur foi, c'est leur vie.

Comment, d'ailleurs, pourrait-on être sincèrement pessimiste ? Le monde ne paraît-il pas adapté à la vie humaine comme un palais préparé pour elle ? L'homme s'y trouve comme serait le Persan qui, allant rendre visite à la cour du Schah, y trouverait tout prêts des appartements destinés à lui seul, contenant tout ce qu'il lui faut, meublés d'après ses besoins et ses goûts, avec même des pantoufles faites pour son pied et brodées à son initiale. Que ce Persan ne dise pas qu'il doit en remercier le hasard ou les esclaves du Schah ; que sa gratitude aille plus haut. De même l'homme ne doit pas remercier les forces aveugles de la nature ; celles-ci n'ont fait qu'obéir à un ordre supérieur, arrangeant les choses pour le bien de l'homme. Il ne faudrait pourtant pas voir là une de ces vieilles théories exclusivement anthropocentriques contre lesquelles la pensée moderne s'élève si fortement. Qui suis-je, en effet, pour que le monde entier ait été créé pour moi ? — Non, dira Browning, il n'est pas créé pour moi ; il l'est pour chacune de ses créatures. Je puis considérer l'étoile comme un flambeau qui rendra mes nuits divines, mais je n'affirme point que ce soit là son seul rôle dans l'univers. L'insecte sur la feuille de palmier considère cette feuille comme préparée pour lui fournir nourriture et demeure, mais il ne préjuge rien de tous ses autres usages. Ainsi chaque créature trouve l'univers entier adapté à ses propres besoins, comme si elle était la seule existante, et si l'infini gravitait autour d'elle. La conception qui faisait de l'homme le centre du monde pouvait nous sembler trop écrasante pour être vraie. Cette nouvelle conception n'est-elle pas plus merveilleuse encore ? L'univers, qui semble marcher vers ses fins inconnues, sans se préoccuper des individus innombrables qui le composent, est, au contraire, une demeure préparée pour chacun d'entre eux ; il en favorise l'existence et le développement ; il le sert de la façon la plus profitable, comme si chacun était une créature unique, le fils bien-aimé de Dieu. Que l'on ne vienne pas dire, en objection, que c'est chaque espèce, chaque individu, qui, à force de modifications successives, s'est adapté lui-même à cet univers afin de pouvoir y vivre ; que nous jouissons à présent de l'œuvre lente, obscure et pénible des générations passées. Personne ne songe à le nier. Mais ce don de transformation, même au prix de douleurs passagères, cette faculté d'adaptation de soi-même à l'univers, n'est-ce donc rien ? Considé-

rons-la plutôt comme une autre de ces lois merveilleuses qu'il faut admirer avec amour, et qui donnent à chaque être la plus grande somme possible de bonheur

Telle est, pour Browning, la vue d'ensemble de la création. Sans doute, l'adaptation de chacun au monde et du monde à chacun n'est point parfaite. Il y a le mal et la douleur. Mais ceux-ci ont, comme nous le verrons bientôt, leur rôle nécessaire, et leur suppression serait un mal plus grand encore que leur existence. Ils ne dominent d'ailleurs pas assez pour détruire l'optimisme des âmes fortes et des esprits sensés, de sorte qu'en réalité chacun des êtres de la création peut pousser le cri enthousiaste de Pippa :

Dieu est dans son ciel ; tout est bon dans le monde !

*La bonté divine. — L'Homme-Dieu.*

Une telle conception optimiste amène la conscience d'une dette due par chaque créature à son créateur. Pour l'homme, c'est la reconnaissance envers Dieu. Sur ce fait d'expérience intérieure, Browning était toute une conception de la divinité, et il arrive jusqu'à répondre à la question fondamentale de l'apôtre, question qui, aujourd'hui comme il y a deux mille ans, se trouve à la base de toutes les doctrines chrétiennes : « Que pensez-vous du Christ ? » Les arguments par lesquels il nous fait passer ne sont pas toujours indiscutables. Il peut y avoir sur le chemin des degrés branlants où nous n'oserions peut-être pas poser les pieds. Mais n'est-ce pas au milieu des rochers croulants, par des pentes escarpées et glissantes, à côté de précipices vertigineux, et au prix de grands efforts, que l'on monte vers les cimes ? Ce qui importe, c'est qu'on y arrive et qu'on s'y tienne ferme. Browning y est arrivé, et c'est dans cette ascension ardue qu'il nous faut le suivre. Là peut-être est l'aspect le moins rigoureux, mais le plus personnel et le plus intéressant de sa philosophie et de sa religion.

Ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, dans l'argumentation de Browning, le sentiment de reconnaissance et d'amour que nous avons pour le Créateur présuppose un Dieu capable de recevoir cet amour et d'en être touché. Ainsi disparaît la conception d'un Dieu impassible, qui ne serait que la personnification d'une loi physique inéluctable et suprême, aveugle et sourd comme le destin, indifférent au

monde qu'il aurait créé. Ce n'est en effet qu'à une personne que peut aller la gratitude, non à une chose sans âme ou à une loi. Ferishtah, qui regarde l'heure au cadran solaire élevé sur la colonne de Sebzevar, ne songe à en remercier ni le cadran ni la loi inconnue d'après laquelle il fonctionne (*A Pillar at Sebzevar. — Ferishtah's Fancies*). C'est à l'ouvrier, quel qu'il soit, que s'adressent ses remerciements ; de même c'est à Dieu, créateur et préservateur du monde, que va son amour. Il ne faudra pas venir lui dire que Dieu n'en a nul besoin. Cela lui importe peu. Si un maître est bon pour son esclave, l'esclave se dispensera-t-il de reconnaissance sous prétexte que son maître peut s'en passer ? Donc notre amour pour le Créateur est à la fois une chose due et naturelle, quels que soient la nature ou les besoins de ce Créateur mystérieux. Mais puisque cet amour est naturel, il faut que Dieu, non seulement soit capable de le recevoir, mais encore qu'il le reçoive avec plaisir. A quoi servirait à une fleur d'offrir son parfum s'il n'y avait pas d'odorat pour en jouir ? A quoi bon notre amour si Dieu y est insensible ? Mais Dieu nous a comblés de tous les biens qui excitent notre reconnaissance ; il nous a fait une âme d'où l'amour jaillit spontanément. Tout cela serait donc pour rien ? Il y aurait place dans la création pour cette chose inutile et absurde — l'amour de Dieu — dont nous sentons cependant si profondément la légitimité et la force ! Le sens de l'adaptation de toutes choses dans l'univers nous empêche de penser cela. Il est bien plus logique et plus naturel de dire : « Puisque j'aime Dieu, c'est que Dieu est sensible à mon amour. » Ainsi Browning franchit la première brèche, et, d'après sa conscience à lui, détermine le premier caractère de la divinité. Par l'intelligence il n'aurait pu arriver à concevoir rien d'elle ; par l'amour il y arrive d'un coup.

Si le savoir était ton unique faculté, Dieu devrait à tout jamais être ignoré. L'amour le gagne du premier bond<sup>1</sup>.

Est-il nécessaire de s'arrêter ici et de montrer pourquoi bien des esprits ne pourraient suivre Browning dans ce bond audacieux ? On peut discuter sa théorie optimiste du monde, même sans aller jusqu'au pessimisme, et voir dans la vie une chose indifférente, ni

1.     Were knowledge all thy faculty, then God  
       Must be ignored : love gains him by first leap.  
       (*A Pillar at Sebzevar. — Ferishtah's Fancies.*)

bonne ni mauvaise, ou tellement mêlée qu'on ne saurait l'apprécier ainsi nettement. Même si on la considère comme bonne, la reconnaissance envers Dieu n'en découle pas nécessairement : la vie a pu être bonne pour moi par suite de circonstances spéciales, comme conséquence de lois inéluctables, instituées bien avant mon existence, et sans qu'on ait jamais pensé à leurs effets sur ma personne. Enfin même la reconnaissance ne présuppose pas nécessairement un Dieu qui y soit sensible : le sauvage est reconnaissant envers son fétiche de pierre ou de bois. Sans doute on pourrait répondre à ces objections, et allonger ainsi la discussion indéfiniment. Browning ne l'a point fait. Il a exposé ce qu'il sentait fortement, et déterminé ses convictions d'après sa conscience. Que lui importent des arguments contraires qui pourraient eux-mêmes être rétorqués par d'autres ? Mais pour le suivre, il faut que nous ayons une âme semblable à la sienne, et que nous éprouvions nettement ce qu'il éprouvait lui-même. A cette condition seulement, ses syllogismes nous convaincront, et nous pourrons le suivre plus loin, autrement que du regard. Si, par l'intuition du cœur, nous voyons la vérité luire devant nous, notre intelligence n'hésitera pas à suivre les voies qui nous y mèneront. C'est ce qui s'est produit pour Browning, comme cela se produit pour tous les grands esprits, lorsqu'ils sont en même temps des hommes de foi.

Voici donc que nous avons fait un pas de plus, et l'un des plus difficiles, dans la connaissance de Dieu. Il est sensible à l'amour de ses créatures. Ceci explique et justifie toutes les adorations et toutes les louanges, même celles des êtres les plus humbles. Dans le chœur des voix aimantes qui montent vers Dieu, nulle n'est négligeable, car l'amour de la plus petite chose qu'il a créée ne peut être insignifiant pour lui. En face de lui, il n'y a ni premier ni dernier. Longtemps avant d'exposer cette doctrine sous forme de dissertation philosophique, Browning en avait fait le sujet d'une de ses plus jolies légendes, « l'Enfant et l'Ange » (*the Boy and the Angel. — Dramatic Romances*). Théocrète, l'enfant, était un pauvre ouvrier qui, le matin, à midi et le soir disait : « Louange à Dieu ! » et, toute la journée, travaillait à son dur métier. Or un jour il pensa combien ses louanges seraient plus belles, s'il pouvait les chanter d'une façon splendide, comme le pape à Rome. « Oh ! plutôt à Dieu que je pusse le louer de cette façon suprême, puis mourir. » Un jour se passa, et Théocrète avait disparu. « Pour Dieu un jour dure à tout jamais, et



Et les choses s'accomplirent ainsi. Gabriel remplit les fonctions de pape et Théocrite vieillit dans son ancienne maison. « L'un disparut  
« au moment où l'autre mourait, et, côte à côte, ils s'en allèrent vers  
« Dieu. »

Dieu a besoin de ce pauvre amour de ses créatures, uniquement parce qu'il les aime, et que l'amour appelle l'amour. Son amour pour nous explique le sentiment d'amour que nous éprouvons pour lui. Uni à sa puissance, il explique tout le bien de l'univers. Il a aimé ce qu'il créait et il l'a créé très bon.

Mais ici encore l'examen de notre conscience va nous mener plus loin. Ces deux caractères de la divinité, puissance et amour, nous les sentons en nous-mêmes. La puissance est bien limitée, quoique nous la voyions grandir en nous-mêmes et à travers l'histoire de l'humanité. L'amour au contraire est presque infini, presque semblable à celui que nous pouvons concevoir en Dieu, et il produit en nous le désir de la perfection dans le bonheur universel, le rêve du bien absolu pour tous. Que le monde serait beau si notre puissance était égale à notre amour ! Mais la puissance de Dieu l'est, et par là seulement il dépasse — en des proportions inconcevables — toute l'humanité. Ce que nous ne pouvons que souhaiter et rêver, Lui non seulement le rêve, mais il l'accomplit.

Avant d'examiner comment, nous avons à nous arrêter sur ce point très important, la ressemblance de l'homme et de Dieu par l'amour et la puissance, autant du moins que le fini peut ressembler à l'infini. Et, puisque l'amour s'étend et grandit jusqu'à l'infini, même dans une âme humaine, par ce caractère au moins il y a communauté et presque identité entre l'homme et Dieu, quelque chose de divin étant dans l'humanité, quelque chose d'humain dans la divinité. Voilà, dira-t-on, que Browning, comme tant d'autres, a fait Dieu à sa propre image. Ainsi faisait Caliban. Peut-être, et Browning pourrait ne pas le nier. Mais au fond cette accusation n'est qu'une phrase à tournure ingénieuse. Si la statue façonnée par l'homme

« Go back and praise again

« The early way, while I remain.

« With that weak voice of our disdain

« Take up creation's pausing strain.

« Back to the cell and poor employ :

« Resume the craftsman and the boy ! »

(*The Boy and the Angel.*)

concevait son sculpteur avec quelques traits semblables aux siens, quoique infiniment plus parfaits, et mêlés à d'autres qu'elle est impuissante à imaginer, serait-ce un reproche sans réplique que de lui dire : « Tu as conçu l'homme à ton image » ? Ne pourrait-elle pas répondre : « J'ai conçu ainsi mon Créateur, parce que je ne puis le concevoir autrement, et que, dans cette impossibilité même, je vois une preuve de ce qu'il m'a créée à son image à lui » ?

Ce point étant admis, il reste peu à parcourir pour aller jusqu'au bout. Il y a dans l'homme un élément de Dieu, et dans Dieu, avec bien d'autres choses, tout ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité. Par conséquent, de même que je sens en moi une parcelle de la divinité, de même Dieu doit sentir en lui, comme un de ses éléments, l'essence même de l'humanité. N'est-ce pas là le fond de la théorie de l'Homme-Dieu et de l'Incarnation ? La divinité d'un homme ! qu'y a-t-il donc de si étonnant, puisque nous en sentons tous un peu en nous ? L'humanité de Dieu ! Pourquoi nous révolterions-nous contre une telle pensée ? N'en avons-nous pas le besoin pour justifier nos sentiments les plus naturels et les plus nobles ? N'en avons-nous pas la quasi-certitude, quoique nous ne puissions pas la comprendre ? La conception anthropomorphique de Dieu est non seulement justifiable, mais elle est la seule plausible aussitôt qu'on veut essayer de se faire une idée de la Divinité. Elle n'est absurde et pernicieuse que si nous prêtons à Dieu nos imperfections et nos petitesse, toutes les choses que nous voudrions voir disparaître de notre nature et que nous détruirions d'un coup si notre puissance égalait notre conception de l'idéal parfait. Mais elle devient sublime — presque trop belle pour n'être pas l'expression d'une vérité mystérieuse et suprême — lorsqu'elle ne donne à Dieu que les éléments les plus purs de l'humanité, élevés jusqu'à l'infini et débarrassés de toute imperfection. Si, comme on l'a dit, l'âme du juste est l'œuvre la plus noble de Dieu, quelle conception plus noble et plus divine peut-on se faire du Créateur lui-même que celle de cette même âme dans laquelle la bonté serait devenue infinie, et dont la puissance égalerait l'amour ?

Dès lors la pensée de l'Homme-Dieu cesse de paraître une fantaisie étrange. Elle devient presque une nécessité de la pensée :

Il faut que je mêle la qualité d'homme à la qualité de Dieu pour aider ma simple vue humaine à comprendre ma vie, à voir ce qui est et ce qui devrait être, à savoir pourquoi je hais le premier et j'aime le second, à comprendre pourquoi les choses se présentent ainsi devant moi, qui suis ici pour

prouver que je comprends. Ainsi, depuis le commencement, la chaîne s'allonge jusqu'au bout, et clairement elle me lie <sup>1</sup>.

Si maintenant, par hasard, on prétendait qu'il en a été ainsi en fait et au suprême degré ; qu'un homme a eu tant de divinité en lui qu'il était réellement Dieu ; qu'un Dieu a eu tellement d'humanité qu'il est devenu homme, irions-nous donc crier au faux prophète et lapider le porteur de cette bonne nouvelle ? Dirions-nous :

Comment ! il se targue d'avoir cette conviction, dont moi, je ne puis sentir, hélas ! si clairement que le besoin ! Vite, insultons-le, chassons-le à coups de poings et à coups de pieds <sup>2</sup> !

Ne vaudrait-il pas mieux dire :

Je demeure frappé de stupeur devant une telle conception, à laquelle je ne puis atteindre, moi qui en ai le plus besoin <sup>3</sup> !

Cette conception, c'est l'histoire étrange du Christ. Nous voici donc à présent devant le principe même de la religion chrétienne : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Avec lui sont venues toutes les espérances et toutes les promesses évangéliques. Quelle est l'attitude de Browning devant ce dogme fondamental ?

Son philosophe Cléon, représentant de la sagesse antique, après

1. I needs must blend the quality of man  
With quality of God, and so assist  
Mere human sight to understand my Life,  
What is, what should be, — understand thereby  
Wherefore I hate the first and love the last, —  
Understand why things so present themselves  
To me, placed here to prove I understand.  
Thus, from beginning runs the chain to end,  
And binds me plain enough.  
(*A Bean-Stripe. — Ferishtah's Fancies.*)
2. What ? boast he holds  
Conviction where I see conviction's need,  
Alas, — and nothing else ? then what remains  
But that I straightway curse, cuff, kick the fool !  
(*The Sun. — Ferishtah's Fancies.*)
3. I stand appalled before  
Conception unattainable by me  
Who need it most.  
(*Id.*)

s'être lamenté de ce que Zeus n'ait pas enseigné aux hommes de telles doctrines, refuse de les entendre lorsqu'elles sont prêchées par Paul de Tarse. (*Cleon. — Men and Women.*) Les disciples de son Ferishtah, représentants de l'incrédulité irréfléchie et moqueuse, renvoient l'apôtre avec des insultes et des railleries indignées. (*The Sun. — Ferishtah's Fancies.*) Son Karshish, le médecin arabe, représentant de la science réfléchie et de la philosophie grave, s'arrête et hésite devant l'étrangeté de la chose, mais il ne peut s'empêcher de l'admirer, presque de l'adorer. (*An Epistle. — Men and Women.*)

Browning ne va guère plus loin dans ses affirmations. Pour lui, le fait n'est ni impossible ni absurde : il est infiniment désirable, et, s'il s'est réellement produit, il n'a été que l'expression la plus complète de l'amour divin et de sa logique suprême. Nulle part, dans son œuvre, Browning n'a formulé nettement, en son nom personnel, un acquiescement absolu au dogme de l'Incarnation. Mais nulle part il ne l'a nié. Souvent même ses personnages l'ont affirmé avec une telle force que leurs paroles semblent être le cri même du poète. Sans doute il a eu ses heures nombreuses de doute ; il s'est demandé parfois si Dieu ne jouait pas avec lui une sorte de jeu de cache-cache pour le tromper à la fin. (*Fears and Scruples.*) Mais quand on a lu toute son œuvre et vécu quelque temps de ses paroles, on ne doute point qu'il soit dans tous ceux de ses personnages qui saluent de toute leur âme le nom du Christ. C'est lui qui parle par la bouche de David, essayant d'adoucir par sa musique l'agonie de Saül, et voyant s'ouvrir devant lui la vision divine.

Voudrais-je souffrir pour celui que j'aime ? Toi aussi, mon Dieu, tu le voudrais. Tu le veux ! Ainsi tu seras couronné de la couronne suprême, ineffable, la plus sublime, et ton amour remplira complètement l'infini... Que Celui qui a accompli le plus supporte le plus ! Que le Très-Fort devienne le Très-Faible. C'est la faiblesse que je cherche dans la Force, c'est ma chair que je cherche dans la Divinité. Je la cherche et je la trouve. O Saül, ce sera un Visage semblable au mien qui te recevra ; un Homme semblable à moi que tu aimeras et dont tu seras aimé à jamais ; une Main semblable à la mienne va t'ouvrir toutes grandes les portes de la Vie nouvelle : Voici le Christ debout devant toi !

1. « Would I suffer for him that I love ! So wouldst thou — so wilt thou !  
« So shall crown thee the topmost, ineffablest, uttermost crown !  
« And thy love fill infinitude wholly...  
« He who did most, shall bear most ; the strongest shall stand the most  
[weak.

Ailleurs, dans les moments où l'enthousiasme lyrique s'est calmé, où l'âme a cessé de crier vers Dieu, où l'esprit considère froidement les dogmes, c'est Browning encore dont on entend la voix grave derrière celle de Jean l'Évangéliste :

Comment aiderez-vous cet homme ? Il sait qu'il doit aimer ; il voudrait être aimé en retour. Cependant, tout en reconnaissant son amour, qui prouve le Christ, il rejette le Christ, à cause même du besoin qu'il en a<sup>1</sup>.

Plus loin viennent des paroles plus fermes encore :

L'affirmation de la divinité du Christ, acceptée par ta raison, résout pour toi toutes les questions sur la terre ou en dehors<sup>2</sup>.

Cette phrase a été saisie avidement par les représentants de toutes les Églises chrétiennes pour prouver que Browning était un des leurs. Cette affirmation nous semble trop hardie et insuffisamment justifiée. La raison de Browning a admiré le dogme chrétien fondamental comme une hypothèse plausible, qui explique bien des énigmes ; son cœur s'y est attaché comme à une conviction intuitive que l'on est heureux de posséder. Mais les Églises demandent plus que de la sympathie ou de l'enthousiasme. Il leur faut l'immolation du raisonnement à la foi ; une soumission intellectuelle complète, un « Je crois » net et ferme, que Browning n'a jamais prononcé.

Pour lui, d'ailleurs, l'acquiescement intellectuel n'avait qu'une importance médiocre. Ce n'était pas en cela que consistait la foi. Il ne suffit pas de croire au Christ pour être sauvé. Il n'est même pas nécessaire d'y croire. Ce qui importe, c'est qu'on l'aime. Une para-

« 'Tis the weakness in strength, that I cry for ! my flesh that I seek  
« In the Godhead ! I seek and I find it. O Saul, it shall be  
A Face like my face that receives thee ; a Man like to me,<sup>1</sup>  
Thou shalt love and be loved by, for ever : a Hand like this band  
« Shall throw open the gates of new life to thee ! See the Christ stand ! »  
(*Saul. — Dramatic Lyrics.*)

1. « How shall ye help this man who knows himself,  
« That he must love and would be loved again,  
« Yet owning his love that proveth Christ,  
« Rejecteth Christ through very need of Him ? »  
(*A Death in the Desert.*)
2. The acknowledgment of God in Christ  
Accepted by the reason, solves for thee  
All questions in the earth and out of it.  
(*Id.*)

bole saisissante marque bien sa pensée sur cette question (1). Le père de deux enfants partit pour une guerre lointaine et n'en revint pas. Ceux qui retournèrent dans son village dirent qu'ils l'avaient vu tomber mort. Seul, un tout jeune homme déclara l'avoir vu quelque part, guéri de ses blessures. L'aîné des fils refusa de croire à l'heureuse nouvelle, mais il s'écria : « Si seulement ma mort pouvait le ramener ici, avec quelle promptitude je me sacrifierais ! » Le second crut à la parole du jeune homme et se réjouit. Ils attendirent dix ans, et leur père revint. Devait-il punir celui qui n'avait pas cru et récompenser l'autre ? Quelle injustice ! Combien plus grande encore eût-elle été si le croyant avait dit : « Tant pis ; il va venir et cela diminuera mon héritage », tandis que l'autre, refusant de croire, aurait haï l'héritage que lui procurait cette mort ! Quel homme serait assez fou pour agir ainsi ? Dieu serait-il donc moins sage, et nous jugerait-il d'après notre assentiment intellectuel à un dogme au lieu de regarder nos cœurs ? Quelle folie de le penser ! Aimons, désirons, et nous aurons assez de foi.

Quelle différence aussi entre la conception de Browning, qui s'en tient à l'idée fondamentale de l'Homme-Dieu, et les doctrines orthodoxes, si spéciales, si minutieuses dans leurs détails, souvent si étroites dans leur logique serrée ! Il n'a point cherché par des interprétations de textes évangéliques à fouiller plus avant dans les vérités éternelles ; il n'a point affirmé l'inspiration de l'Écriture sainte ; il a placé ses plus nobles pensées dans la bouche des rabbins aussi bien que dans celles des prêtres ou des philosophes païens ; il a réprouvé bon nombre de doctrines religieuses ; il n'a jamais adopté dans leur ensemble celles d'aucune secte. Pour tirer les conséquences de ses principes fondamentaux, de même que pour les établir, il s'est contenté de regarder dans son âme et d'y lire ce qu'il y voyait de plus noble. Cette bible lui a suffi pour forger sa religion et diriger toute sa vie morale.

### *La Douleur.*

La religion de Browning est aussi optimiste que la conception du monde qui lui a servi de fondement. Le Christ lui-même, quoiqu'il ait été l'homme de douleurs, le Dieu abaissé et souffrant, ne nous a apporté que des espérances. Il a certifié par son existence même la

1) *Shah Abbas. — Ferishtah's Fancies.*

présence de la divinité sur la terre, les rapports étroits qui unissent l'homme à Dieu. Le dogme même de la Rédemption ne trouve point de place définie dans ce credo. L'Homme-Dieu n'avait pas pour mission de racheter par son sang les péchés des hommes, ou plutôt ce n'était pas là son rôle principal. Browning ne nie point cette doctrine ; il se contente de n'en point parler. Par là encore, pour la majorité des Églises et des sectes, il n'est pas un chrétien orthodoxe. Son Christ est venu surtout pour donner à l'humanité le royaume de Dieu, c'est-à-dire l'idéal de justice et de charité, la certitude de l'immortalité et les espérances éternelles. Il a été la preuve vivante, non du désir de vengeance divine, punissant l'innocence suprême afin que les coupables soient sauvés, mais de l'amour divin, partageant les douleurs de l'humanité, afin d'aider les hommes à en triompher et de leur montrer le vrai caractère de la vie. L'existence du Christ n'est qu'une raison nouvelle et plus forte de croire en l'optimisme du monde et en la bonté finale de Dieu.

Mais ici vient toujours se placer l'objection de toutes les religions et de toutes les philosophies pessimistes : l'existence de la douleur et du mal. Browning, malgré son optimisme, ne les a point niés. Mais loin d'en faire, comme les religions, la conséquence d'une chute, une tare originelle, il ne voit en eux qu'une condition nécessaire du développement naturel de l'humanité. Il faut d'abord remarquer que ni l'un ni l'autre ne sont assez considérables pour dominer complètement le monde. La douleur ne parvient point à faire que l'humanité renonce à la vie ; le mal ne peut pas éteindre dans les âmes la lumière de la justice et de l'idéal divin. Par suite, comme on l'a vu plus haut, ils ne justifient point les conceptions absolument pessimistes.

Bien plus, ils ont leur utilité. Sur ce chapitre, Browning n'a guère apporté de pensées personnelles ou originales. Il a repris tous les arguments philosophiques bien connus pour expliquer la douleur. Le seul qui peut-être lui ait paru le moins sérieux est celui qui nous semble le plus scientifique : la nécessité de la douleur comme un symptôme de désordre dans notre organisme. Ce point de vue le laissait plutôt indifférent, se rapprochant sans doute trop de la conception purement matérialiste du monde, pour laquelle plaisir et douleur n'existent pas comme tels, n'étant que des modifications mécaniques d'un être.

Il a vu surtout l'utilité de la douleur physique comme fondement

de la sympathie humaine. On s'attache à ceux qui souffrent à cause de leurs souffrances. Cela est vrai surtout de la souffrance de la chair, parce que la chair ne peut l'avoir méritée. C'est encore dans la bouche de Ferishtah que Browning a mis cette vérité. Son disciple ne voit aucune raison de s'intéresser au prince Mihrab Shah. Il est roi ? Beau prétexte ! il n'a eu qu'à naître. Il est généreux ? Cela lui est bien facile, avec toutes ses richesses. Il mène une vie sans tache ? Comment pourrait-il faire autrement, n'ayant rien à désirer ? Mais voilà que Ferishtah laisse échapper un mot : « Tout de même, je voudrais bien qu'il ne fût pas dévoré par cet ulcère intérieur. » Aussitôt la pitié et la sympathie sont excitées : « Comment ? Que dis-tu ? Hélas ! le pauvre homme ! Mais sûrement il y a quelque remède. »

De même la douleur nous rend pleins de gratitude envers la Divinité toutes les fois que nous y échappons. Le même disciple de Ferishtah remercie Dieu de ce que son doigt s'est guéri d'une morsure de scorpion. Mais il ne songe pas à le remercier, comme fait le Sage, de ce que sa tête ne tombe point par terre lorsqu'il la soulève chaque matin à son réveil. D'où l'exclamation du Maître : « Ote du monde la douleur, et quelle place y restera-t-il pour la reconnaissance envers Dieu ou l'amour envers les hommes ? » (*Mihrab Shah. — Ferishtah's Fancies.*)

Ferishtah ne veut pas sonder ce mystère plus loin ; mais, à d'autres moments, Browning a mieux encore justifié la douleur dans les desseins de Dieu. Et par la même explication il a justifié aussi le mal intellectuel, qui est l'ignorance, et le mal moral, qui est le péché. Toutes ces choses sont nécessaires à l'état imparfait de l'humanité. L'homme imparfait ne peut pas jouir d'un bonheur absolu, avoir toute sa plénitude de vie ; il ne peut qu'être en partie et espérer être complètement. Il faut qu'il marche toujours vers le bonheur sans l'atteindre, vers la vérité sans faire autre chose que l'entrevoir, saisissant toujours une erreur à sa place ; il faut que d'injustice en injustice, d'erreur morale en erreur morale, il se dirige vers la perfection. La souffrance, l'erreur, le mal, sont des échelons que nous gravissons pour arriver au bonheur, à la vérité et au bien.

Ne sommes-nous pas ici pour apprendre la valeur de la paix par la lutte, celle de l'amour par la haine, et pour atteindre la science par l'ignorance ?

Nous sommes aidés par toutes ces choses que nous regardions d'un mauvais œil et que nous nommions d'un faux nom <sup>1</sup>.

Ces imperfections sont utiles parce qu'elles nous conduisent en avant vers la perfection. Chaque fois que nous en saisissons une, que nous appelons un bonheur, une vérité ou une vertu, nous nous figurons un moment avoir atteint le dernier degré, le bonheur, la vérité ou la vertu absolus. Mais bientôt, même en eux, nous éprouvons une douleur, la sensation qu'ils ne sont point parfaits, et cette sensation même nous force à les rejeter pour chercher autre chose qui soit meilleur. Ou plutôt nous les conservons, mais sans y demeurer ; nous nous en servons comme d'une chose acquise, d'un degré qui nous conduira plus haut. Non seulement c'est l'humanité, mais c'est le monde entier qui avance ainsi. La théorie de l'évolution a imprimé sa marque sur Browning, élargissant son idéal de progrès. Il a vu la marche en avant du monde entier, depuis la création des choses inanimées jusqu'à celle des plantes, des animaux, puis des hommes, paraissant à la fin et complétant une étape de la vie universelle. Puis l'évolution vient pour l'humanité. Celle-ci est encore dans son enfance, mais elle a commencé sa marche triomphale, et le moment arrivera où la race entière sera parfaite en tant que race humaine. Alors sera-ce fini ? Point, car viendra la marche de l'humanité parfaite vers la divinité. Déjà cette marche aussi est commencée, avant même que l'heure ait sonné pour la race entière :

Des pronostics avaient annoncé l'apparition prochaine de l'homme sur la terre. De même dans l'homme s'élèvent maintenant des aspirations augustes, des symboles, des emblèmes d'une splendeur brumeuse, toujours au-devant de lui, dans ce cercle éternel que parcourt la vie. Déjà les hommes commencent à dépasser les limites de leur nature, à trouver de nouvelles espérances et de nouveaux soucis qui remplacent rapidement leurs anciennes joies et leurs anciens chagrins. Ils deviennent trop grands pour des dogmes étroits de bien et de mal qu'ils voient disparaître devant leur soif inassouissable du Bien, tandis que la paix s'élève de plus en plus dans leur âme. Il y a déjà de telles créatures sur la terre, sereines au milieu des demi-hommes qui les entourent, qu'ils doivent sauver et unir à eux <sup>2</sup>.

1. Are we not here to learn the good of peace through strife,  
Of love through hate, and reach knowledge by ignorance ?  
Why, those are helps thereto, which late we eyed askance,  
And nicknamed unaware !

(*Fine at the Fair.*)

2. Prognostics told  
Man's near approach ; so in man's self arise

Cette évolution, où serait-elle sans la douleur et le sens de l'imperfection ? Ces hommes, déjà demi-dieux, quel est l'aiguillon qui les a poussés en avant, sinon la sensation de l'ignorance et du mal auxquels il fallait échapper ? Douleur et mal sont donc nécessaires, afin que nous pensions à les détruire, et ainsi ils deviennent un élément essentiel du progrès, qui est la loi de vie. Chez l'être seul arrivé à sa pleine perfection il ne se trouve plus ni mal ni souffrance, mais il nous a été dit à nous :

Tu atteindras à la joie par la douleur, pendant que, par l'espérance, la crainte et l'amour, tu resteras homme <sup>1</sup>.

Mais alors pourquoi le Dieu souverainement bon et souverainement puissant n'a-t-il pas créé un monde parfait ? Était-il donc, comme le Dieu de Caliban, incapable de mieux faire ? Loin de nous cette pensée. A nous aussi la parole du Christ pourrait nous être appliquée : « Vous ne savez point ce que vous demandez. » Si nous avions la vérité absolue, où serait le mérite de la foi ? Si nous étions naturellement parfaits, quelle serait la valeur de la vertu ? Mais au moins, répondrons-nous, nous aurions le bonheur parfait. Que nous importerait le reste ?

Le bonheur, disons-nous ? Celui du mollusque aveugle, enfermé dans son coquillage, parfait pour sa vie de mollusque, ne voyant rien de désirable au-dessus de lui, stupide et satisfait ! Qu'importe ? dirons-nous encore, ce serait le bonheur. Oserions-nous réellement le dire ? Il faudrait une âme bien mesquine pour se contenter de cette béatitude vile. Même si notre bonheur parfait était celui que nous

August anticipations, symbols, types  
Of a dim splendour ever on before  
In that eternal circle life pursues.  
For men begin to pass their nature's bound,  
And find new hopes and cares which fast supplant  
Their proper joys and griefs ; they grow too great  
For narrow creeds of right and wrong, which fade  
Before the unmeasured thirst for good : while peace  
Rises within them ever more and more.  
Such men are even now upon the earth,  
Serene amid the half-formed creatures round  
Who should be saved by them and joined with them.

(*Paracelsus*, v.)

1. Thou shalt painfully attain to joy,  
While hope and fear and love shall keep thee man.

(*Id.*)



savoir pourquoi agitée de désirs vagues, remplie d'un sentiment de satiété mécontente.

Et j'aspirai, non à la monotonie, mais à une différence entre chose et chose, différence qui vint choquer mes sens par le manque de quelque valeur en elles. Ainsi j'aurais tressailli à la vision d'un Infini découvert au-dessus et au-dessous de moi, hauteur qui attirerait mon vol, profondeur qui repousserait ma chute, m'enseignant l'amour par l'existence de la haine. Oh ! quel gain ce serait de voir au-dessus de moi, toujours quelque chose de supérieur ; de me mouvoir, de me rapprocher sans jamais arriver, d'aspirer toujours sans jamais atteindre l'objet désiré ! Cependant ce ne serait pas une aspiration vaine, puisque je ne retoucherais jamais plus le degré que j'aurais quitté. Souffrir, pourvu que ma souffrance fasse le bonheur de mon bien-aimé, ou arrache quelque vérité à l'ignorance ; souffrir juste pour ceci : pouvoir ajouter une goutte à un abîme d'amour. C'est assez. Vous, hommes, vous doutez, vous espérez, vous craignez, vous agonisez, vous mourez. Qu'importe ? La fin de votre labeur est-elle hors de vue ? N'avez-vous pas l'assurance qu'une fois la terre passée, le mal deviendra le bien ? Celui qui a tout créé perfectionnera tout dans cette sphère plus haute, vers laquelle tendent tous vos désirs <sup>1</sup>.

Voilà donc l'être parfait, pour qui le bonheur consisterait au contraire dans l'imperfection, le désir et le labeur. N'est-ce pas la même parole que celle des sages anciens : « Si Dieu nous avait tout donné, nous devrions encore lui demander le besoin. » C'était ce que

1. And I yearned for no sameness but difference  
In thing and thing, that should shock my sense  
With a want of worth in them all, and thence  
Startle me up, by an Infinite  
Discovered above and below me — height  
And depth alike to attract my flight,  
Repel my descent : by hate taught love.  
Oh, gain were indeed to see above  
Supremacy ever — to move, remove,  
Not reach — aspire yet never attain  
To the object aimed at ! Scarce in vain, —  
As each stage I left nor touched again.  
To suffer, did pangs bring the loved one bliss,  
Wring knowledge from ignorance, — just for this,  
To add one drop to a love-abyss !  
Enough : for you doubt, you hope, O men,  
You fear, you agonize, die : what then ?  
Is an end to your life's work out of ken ?  
Have you no assurance that, earth at end,  
Wrong will prove right ? Who made shall mend  
In the higher sphere to which yearnings tend ?

(Rephan. — *Fancies and Facts.*)

demandait l'esprit parfait de l'étoile de Rephan ; il eut sa récompense.

Une voix me dit : Ainsi, tu veux l'action et non le repos, la flamme et non le feu qui s'étouffe. Tu veux conquérir par ton mérite ; tu n'es pas satisfait d'une abondance qui est de la disette ? Tu t'es élevé au-dessus du monde de Rephan : que ta place soit sur la terre <sup>1</sup> !

Ne nous plaignons donc point de l'imperfection, de la douleur et du mal. Sans eux point d'idéal, point de progrès, point de vie : un ciel qui serait un enfer.

Mais ils ne sont pas immuables ; ils ne doivent pas rester tels qu'ils sont. Leur existence absolue et éternelle serait un échec de Dieu. Ils doivent, pour chacun de nous, diminuer, disparaître peu à peu, et chaque âme, pour être adaptée au dessein général du monde, doit marcher vers l'absolu. Or cet absolu n'étant point atteint ici-bas, la présence de l'imperfection est une garantie que d'autres vies nous sont réservées, afin que nous puissions continuer la poursuite et l'évolution éternelles. Ainsi, de même que Rousseau et les déistes voyaient dans le triomphe du mal sur la terre une des plus fortes raisons de croire à l'immortalité de l'âme, de même Browning en fait un fondement de sa foi. Mais il dépasse Rousseau en ne considérant pas le mal momentané comme un mal réel dans la vie de l'univers, et en en faisant au contraire un élément nécessaire à l'existence même du bonheur et du bien. Ce n'est pas non plus l'idée de justice, de récompense ou de châtiment, qui domine dans sa conviction de l'immortalité personnelle ; c'est le sentiment de l'amour suprême de Dieu et du progrès infini à accomplir. Ce sont là les traits fondamentaux qui ont donné leur forme spéciale à sa conception de la vie présente et de la vie à venir.

1. A voice said : « So wouldst thou strive, nor rest ?  
« Burn and not smoulder, win by worth,  
« Not rest content with a wealth that's dearth ?  
« Thou art past Rephan, thy place be Earth ! »  
(*Id.*)
-

## V

### LA VIE PRÉSENTE ET LA VIE A VENIR.

Qu'est-ce que la vie présente ? Une partie seulement de notre vie totale, une étape dans la marche de notre âme. Il y a un infini derrière nous et un infini devant. Peut-être avons-nous existé dans le premier et y avons-nous préparé notre vie actuelle. Browning ne s'en préoccupe pas. Une fois, il parle d'« expériences anténatales » pour expliquer la venue dans l'esprit de passions, d'émotions ou d'images inattendues. (*Fifine at the Fair*, § 89.) Mais il se hâte d'ajouter : « Qu'est-ce que j'en sais ? » A quoi bon, d'ailleurs, chercher à résoudre la question, puisque nous ne pouvons rien changer à ce passé inconnu ?

Mais nous avons plein pouvoir sur la vie présente, et, par elle, sur l'infini de la vie qui nous attend. Sans doute il ne semble pas que, pour Browning, notre vie terrestre soit la seule qui doive déterminer pour nous toute l'éternité. Un bonheur ou un malheur éternel dépendant uniquement d'un acte qui aurait duré si peu, ce serait une injustice suprême, plus encore, un arrêt du progrès universel. Ce n'est donc pas cette idée qui se dégage de son œuvre, et, par là encore, il s'éloigne des religions orthodoxes pour se rapprocher de la religion plus large de l'esprit humain, qui cherche Dieu en soi. Néanmoins rien de ce qui se fait, se pense ou se rêve dans cette vie ne peut être perdu. Les conséquences pourront en être balancées ou complétées plus tard, mais elles resteront. La montagne est à gravir, et j'ai devant moi l'éternité. Peut-être dans la courte étape de ma vie présente je m'égarerai, je prendrai des sentiers qui me laisseront au même niveau, qui m'éloigneront même du sommet. Il n'en résulte pas que jamais plus je ne pourrai remonter. Mais jamais je ne rattraperai ce temps précieux perdu, et la montée deviendra pour moi plus longue et plus aride. Au contraire, ce que j'aurai gravi maintenant sera gagné à jamais, pour l'éternité,

« qui est une bataille sans fin ». (*Fifine*, § 54.) Il est impossible de comprendre la vie autrement.

Je cherche, mais je ne puis voir à quoi servirait l'âme qui fait des efforts ou le monde dans lequel elle s'essaie, si les fruits de ses victoires ne restaient pas jusqu'au dernier, entassés et garantis à elle pour toujours, par quelque procédé qui nous fera connaître quel a été le gain de chaque vie <sup>1</sup>.

Cette vie et le monde extérieur nous sont donnés pour que nous puissions montrer que nous sommes capables de distinguer le bien du mal, le beau du laid, et que nous savons aimer l'un et détester l'autre.

Toutes les choses qui environnent ton âme, choses visibles ou invisibles, actes, pensées, tout cela a été placé là pour montrer ceci, et ceci seulement : Ton esprit était-il capable de reconnaître la valeur de la goutte d'eau, de l'aimer, de se déclarer contre le mirage, alors même que le monde entier eût affirmé que la poussière était bonne à boire <sup>2</sup> ?

Peu importe la façon dont nous le prouverons ; quel que soit le gain que nous acquérons, il reste à nous à jamais. Est-ce un gain purement intellectuel ? Nous le conserverons sous une forme ou une autre. Le Grammairien de la Renaissance, que ses disciples vont enterrer sur le sommet d'une montagne pour qu'il soit au-dessus des hommes dans la mort comme dans la vie, lui qui avait décidé non de vivre, mais de savoir, qui avait, à demi mort déjà, déterminé les lois de l'enclitique *de* ou du pronom *ho ti*, n'a point perdu son temps :

Sûrement Dieu trouvera un emploi pour notre gain. D'autres doutent

1. I search, but cannot see  
What purpose serves the soul that strives, or world it tries  
Conclusions with, unless the fruit of victories  
Stay, one and all, stored up and guaranteed its own  
For ever, by some mode whereby shall be made known  
The gain of life.  
(*Fifine at the Fair*, 55.)
2. Thy soul's environment of things perceived,  
Things visible and things invisible,  
Fact, fancy — all was purposed to evolve  
This and this only — was thy wit of worth  
To recognize the drop's use, love the same,  
And loyally declare against mirage  
Though all the world asseverated dust  
Was good to drink ?  
(*A Pillar at Sebzevar. — Ferishtah's Fancies.*)

et disent : « Mais le temps m'échappe ; vivons maintenant ou jamais. » Il a mieux aimé dire : « Qu'est-ce que le temps ? Laissez Maintenant aux chiens et aux singes : l'homme a l'Éternité. » Et le voilà de nouveau sur son livre <sup>1</sup>.

S'il ne peut terminer l'œuvre, à Dieu de la continuer.

Si les conceptions intellectuelles, le simple savoir, restent à tout jamais, que sera-ce de toutes les émotions, des pensées, des désirs, des actes, qui ont formé toute la vie de l'âme ? Ces choses, même alors que les mondes disparaîtront, ne peuvent pas passer tout entières :

Tout ce qui existe vraiment existe à tout jamais, sans pouvoir être détruit. La terre change, mais ton âme et Dieu demeurent solides. Ce qui est entré en toi a été, est et sera. La roue du temps recule ou s'arrête. Le Potier et l'argile demeurent <sup>2</sup>.

Nous sommes l'argile dont Dieu forme sa coupe pour le festin. Les objets extérieurs, qui ont tous laissé sur nous un peu de leur trace, disparaissent, mais la coupe reste. Sa forme, c'est la vie de l'âme tout entière. Partout dans Browning cette pensée domine et demeure. Tantôt elle est sous-entendue mais puissante, tantôt exprimée en passant, tantôt plus pleinement développée, mais on sent qu'elle est au fond de son âme et qu'elle dirige tous ses actes. Comme Lazare ressuscité, qui vivait en ayant sous les yeux non le petit fil de notre existence terrestre, mais le grand espace flamboyant des éternités d'avant et d'après, et qui jugeait tout d'après cette vue, Browning voit chacune de ses actions et de ses pensées dans leurs

1.

God surely will contrive

Use for our earning.

Others mistrust and say : « But time escapes :

« Live now or never ! »

He said : « What's time ? Leave Now for dogs and apes !

« Man has Forever. »

Back to his book then.

(*A Grammarians' Funeral.*)

2.

All that is, at all

Lasts ever, past recall ;

Earth changes, but thy soul and God stand sure :

What entered into thee,

That was, is, and shall be :

Time's wheel runs back or stops : Potter and clay endure.

(*Rabbi Ben Ezra.*)

rapports avec les vies à venir ; il agit dans le temps, mais il vit dans l'éternité. Les exemples de cette conception abondent.

Il a aimé Evelyn Hope sans le lui dire, et maintenant qu'elle est morte, il vient mettre une feuille de géranium dans sa main. C'est parce qu'il est sûr que plus tard, après bien d'autres vies peut-être, lorsqu'il la rencontrera, elle saura son amour :

Que voulaient dire, vous dirai-je, dans cette terre là-bas, dans les années mortes depuis longtemps, que voulaient dire ce corps et cette âme si purs et si joyeux ? pourquoi votre chevelure était d'ambre, je le devinerai et votre bouche rouge comme votre géranium, et ce que vous voulez faire de moi, enfin, dans la vie nouvelle qui a remplacé l'autre. « J'ai tant vécu, vous dirai-je, depuis ce temps ! je me suis donné tant de fois ! j'ai gagné les gains de bien des hommes, fouillé les siècles, dépouillé les pays. Cependant une seule chose, dans le vol de mon âme, je l'ai manquée, ou elle m'a manqué. Et j'ai besoin de vous, Evelyn Hope ! Quelle est la conséquence ? Voyons. Je vous ai aimée, Evelyn, tout ce temps. Mon cœur semblait aussi plein qu'il pouvait l'être ? Il restait encore de la place pour le jeune sourire franc, et l'or jeune de la chevelure, et la jeune bouche vermeille. » Aussi maintenant, silence ! Je vais vous donner cette feuille à garder. Voyez, je l'enferme dans votre douce main froide. Là ! c'est notre secret. Dormez. Vous vous éveillerez, vous vous souviendrez, et vous comprendrez<sup>1</sup>.

1.               What meant (I shall say)  
In the lower earth, in the years long still,  
          That body and soul so pure and gay ?  
Why your hair was amber, I shall divine,  
          And your mouth of your own geranium's red —  
And what you would do with me, in fine,  
          In the new life come in the old one's stead.

I have lived (I shall say) so much since then,  
Given up myself so many times,  
Gained me the gains of various men,  
Ransacked the ages, spoiled the climes ; -  
Yet one thing, one, in my soul's full scope,  
Either I missed or itself missed me :  
And I want and find you, Evelyn Hope !  
What is the issue ? let us see !

I loved you, Evelyn, all the while !  
My heart seemed full as it could hold ?  
There was place and to spare for the frank young smile,  
And the red young mouth, and the hair's young gold.  
So, hush, — I will give you this leaf to keep ;  
See, I shut it inside the sweet cold hand !  
There, that is our secret : go to sleep !  
You will wake, and remember, and understand.

(*Evelyn Hope.*)

Ailleurs, c'est l'épouse mourante, qui sait que son mari lui reviendra, même après en avoir épousé d'autres, car ses paroles d'amour ont été dites pour l'éternité. (*Any Wife to any Husband.*) C'est le cavalier chevauchant une dernière fois avec la maîtresse qui va le quitter, et se disant que le ciel et elle sont au delà de cette chevauchée. (*The last ride together.*) C'est Andrea del Sarto, qui peindra dans le ciel un des côtés de la Jérusalem nouvelle, avec Raphaël, Michel-Ange et Léonard. (*Andrea del Sarto.*) C'est l'amant trompé voyant sa maîtresse s'efforcer de redevenir pure et de regagner dans l'autre monde la place qu'elle a perdue dans celui-ci, se rappelant les heures bénies du passé, celles qui lui ont duré à lui toute sa vie et qui transformeront sa tombe en un flamboiement de lumière et un jaillissement de musique, et sachant que lorsqu'il la rencontrera là-haut, il passera sans tourner la tête. (*The Worst of it.*) C'est le chef perdu, celui qui a fait défection et que l'on ne veut plus recevoir maintenant, mais que l'on reverra plus tard, lorsqu'il aura appris la science nouvelle, et qu'il sera « pardonné dans le ciel, le premier près du trône ». (*The lost Leader.*)

Mais c'est dans *Abt Vogler* que cette pensée atteint son plus plein développement et sa plus belle expression. Abt Vogler, sur l'orgue qu'il vient de perfectionner, a fait entendre une musique sublime. Chacune de ses notes, obéissant à ses ordres comme les esprits que Salomon évoquait pour bâtir son temple, est venue pour l'aider à construire le palais splendide de sons qu'il vient d'élever. A mesure que ce temple grandissait, il lui semblait que le ciel descendait vers lui ; que, dans son extase d'artiste, le firmament étoilé se mêlait à la terre, et que dans sa musique passaient les visions des grands morts et celles des siècles à venir. Maintenant la musique s'est tue, et le palais a disparu. Rien n'en reste, pas même un mot, comme dans l'œuvre du poète, ou un trait, comme dans celle du peintre. Cependant il y avait là la marque du doigt de Dieu. C'était Dieu lui-même qui lui permettait de faire avec trois sons, non un quatrième, mais une étoile. Tout cela est donc perdu à jamais ? Perdu comme une grande pensée qui aurait germé dans une âme et ne se serait point exprimée, comme un rêve irréalisé de poète, comme une vision idéale de peintre, comme un élan d'héroïsme qui n'a pu se transformer en action, comme une aspiration inassouvie de beauté ou de bonheur ! Tout cela perdu ? Non, et le musicien le sait mieux que tous les autres artistes, lui qui est un créateur sans matériaux, un

producteur de choses invisibles et éphémères, et par cela même plus célestes, un de ceux à l'oreille de qui Dieu a chuchoté ses secrets. Son édifice de musique n'est point perdu ; bien plus, ceux mêmes qu'il a rêvés sans les exécuter n'ont pas disparu à jamais. Tout cela est dans l'éternité. Et il présente au Dieu immuable toutes ses pensées, tous ses idéals, confiant qu'il les retrouvera en Lui, réalisés, complétés et parfaits.

Vers qui me tournerai-je, sinon vers toi, Nom ineffable ? Toi, bâtisseur et créateur de maisons que des mains ne peuvent construire ! Craindrai-je le changement de ta part, à toi, qui es toujours le même ? Doubterai-je que ton pouvoir soit capable de remplir le cœur qu'il élargit ? — Jamais il n'y aura un seul bien de perdu. Ce qui était vivra comme auparavant. Le mal est nul, n'est rien : c'est le silence impliquant la musique. Ce qui était bon sera bon, et, pour remplacer le mal, il y aura autant de bien surajouté. Sur la terre, les arcs brisés ; dans le ciel, le cercle parfait.

Tout le bien que nous avons voulu, ou rêvé ou espéré, existera ; non son apparence, mais la chose même. Il n'y a point de beauté, point de vertu, point de puissance dont la voix se soit fait entendre, et qui ne survive pour son musicien au moment où l'éternité viendra affirmer les conceptions d'une heure. Le sublime qui s'est trouvé trop haut, l'héroïque trop difficile pour la terre, la passion qui a quitté le sol pour se perdre dans le ciel, sont une musique qu'envoient à Dieu l'amant et le barde. Il suffit qu'il l'ait entendue une fois ; de nouveau nous l'entendrons à notre tour <sup>1</sup>.

Sûr de retrouver tout cela un jour, Browning peut, comme Abt Vogler, descendre par demi-tons des hauteurs de cet idéal jusqu'au niveau commun de la vie. Il pourra même tomber jusque dans ses

1. Therefore to whom turn I but to thee, the ineffable Name ?

Builder and maker, thou, of houses not made with hands !

What, have fear of change from thee who art ever the same ?

Doubt that Thy power can fill the heart that Thy power expands ?

There shall never be one lost good ! What was, shall live as before

The evil is null, is nought, is silence implying sound ;

What was good, shall be good, with, for evil, so much good more ;

On the earth the broken arcs ; in the heaven, a perfect round.

All we have willed or hoped or dreamed of good, shall exist ;

Not its semblance, but itself ; no beauty, nor good, nor power

Whose voice has gone forth, but each survives for the melodist

When eternity affirms the conception of an hour.

The high that proved too high, the heroic for earth too hard,

The passion that left the ground to lose itself in the sky,

Are music sent up to God by the lover and the bard ;

Enough that he heard it once : we shall hear it by-and-by.

(Abt Vogler.)

profondeurs les plus basses sans quitter du regard les sommets dont il est descendu. Cette vue le soutiendra ; il reprendra la tonalité ordinaire, l'*ut* majeur de la vie, et s'endormira satisfait. (*Abt Vogler. — Dramatis Personæ.*)

Ainsi considérée, la vie se transfigure, la douleur perd de sa force, le mal disparaît et la mort n'est rien. Dans ses fins dernières comme dans son ensemble le monde est bon, et nous le saurons un jour « non sur notre terre, mais là-bas, à des univers de distance, où naîtront des choses étranges et nouvelles, et où la Puissance aura son plein jeu <sup>1</sup> ».

Ici-bas, l'insuccès même n'est pas un mal, puisqu'il n'est pas éternel. Sur ce dernier point nul n'a été peut-être plus énergique que Browning ; la glorification de l'échec est un des points les plus remarquables de sa doctrine. Puisqu'il faut que l'idéal soit hors d'atteinte, il est nécessaire que nous échouions :

L'effort d'un homme doit dépasser sa portée ; sinon, à quoi bon le ciel <sup>2</sup> ?

Bien plus, tant pis pour celui qui réussit : selon la parole évangélique, il a déjà reçu sa récompense. Il ne cherche pas plus loin ; il devient comme l'animal rassasié, comme l'argile que ne trouble aucune étincelle. « L'homme n'a senti d'échec que depuis qu'il a quitté les formes inférieures de la vie. » (*Cleon.*) Mieux vaut se réjouir de chaque insuccès qui rend la terre plus rude pour nous, mais qui nous force ainsi à marcher toujours, au lieu de nous complaire dans la halte satisfaite. L'échec constant est la loi de la vie, mais il est un triomphe, car il montre que nous avons cherché à nous élever, que nous ne sommes point sans un idéal au-dessus de nous.

Paradoxe qui console tout en nous raillant : la vie réussit dans la mesure même où elle échoue. Ce que j'aspirais à être et n'étais pas est pour

1. When see ? When there dawns a day,  
If not on the homely earth,  
Then yonder, worlds away,  
Where the strange and new have birth,  
And Power comes full in play.

(*Reverie. — Asolando.*)

2. .. A man's reach should exceed his grasp,  
Or what's a heaven for ?

(*Andrea del Sarto.*)

moi une consolation ; j'aurais pu être une brute ; je n'ai pas voulu descendre dans l'échelle des êtres <sup>1</sup>.

Il nous faut aller sans fin à la recherche de l'idéal, et toujours revenir frustré, comme cet amoureux de la nymphe qui la poursuit sans cesse dans une lumière trompeuse, déçu chaque fois, et chaque fois se remettant en route dans l'espoir qu'à la fin le baiser descendra des lèvres de la déesse. (*Numpholeptos.*)

Cesser de chercher serait la mort. Mieux vaut, comme le chevalier Roland, avancer dans l'inconnu, à travers les routes arides, même vers l'échec certain. Cet échec sera le succès, la tour sombre tant cherchée, autour de laquelle nous trouverons rangés triomphants les paladins vaincus des siècles passés. (*Childe Roland to the Dark Tower came.*) Mieux vaut la dernière chevauchée avec la maîtresse perdue que sa possession même. Ceux qui l'ont possédée n'ont que le présent ; le cavalier a sa chevauchée et l'espérance des existences futures, et qui sait si le monde ne va pas finir ? (*The last ride together.*) Mieux vaut être le peintre à l'idéal irréalisable, comme Raphaël, que le peintre parfait, comme Andrea, qui, dans sa perfection et son succès même, reconnaît la petitesse de son âme d'artiste. (*Andrea del Sarto.*) C'est lorsque ses personnages les plus nobles échouent et meurent, comme Paracelse, comme Anael (*Return of the Druses*), comme Norbert et Constance (*In a balcony*), comme Mildred (*A blot in the scutcheon*), comme Luria, comme Pompilia, que leur triomphe est le plus près. Abt Vogler est encore celui qui le déclare le plus catégoriquement : « Qu'est-ce que notre échec ici-bas, sinon la certitude d'un triomphe quand viendra la plénitude des jours ? » De même David s'écrie : « Ce n'est point ce que l'homme fait qui l'exalte, mais ce qu'il a voulu faire ! » (*Saul*) et Ogniben est logique lorsqu'il juge les gens, non par leurs œuvres, que les choses et les circonstances ont pu gêner, mais par leurs intentions, qui sont l'expression même de leur âme. (*A Soul's Tragedy, Part II.*) Gloire donc aux vaincus, parce qu'ils ont combattu pour leur idéal ; qu'ils se réjouissent, car

1.

For thence — a paradox  
Which comforts while it mocks, —  
Shall life succeed in that it seems to fail :  
What I aspired to be,  
And was not, comforts me :  
A brute I might have been, but would not sink i 'the scale.  
(*Rabbi Ben Ezra.*)

ils ont accompli la loi de la vie et leur récompense les attend. Ils ont eu faim et soif de la justice et de la beauté divines, et la terre a été stérile pour eux, mais voici qu'ils seront rassasiés.

L'échec entre ainsi, de même que la douleur et le mal, comme une dissonance dans l'harmonie de l'univers, afin d'appeler la consonance parfaite que nous donneront les vies à venir. Mais il faut que ce soit réellement l'échec et non l'inaction, que nous ayons marché en avant, désirant le mieux, quoique incapables de l'accomplir. La vie ne doit pas être pour nous un piétinement sur place, une espèce de fugue musicale, où une partie ne fait qu'ergoter sur ce qu'a dit l'autre et entasser des toiles d'araignée subtiles sur la vérité brillante de Dieu. (*Master Hugues de Saxe-Gotha.*) Ce devra être réellement une ascension, quels que puissent être les accidents et les déboires, une vie comme celle que Browning a décrite pour lui-même :

Qu'avais-je à faire sur la terre avec le paresseux, avec l'homme vil ou le pusillanime ? Est-ce que je suis allé à la dérive, comme ceux qui sont sans but, sans consolation, sans espoir, alors que j'étais qui ? Quelqu'un qui n'a jamais tourné le dos, mais a marché la poitrine en avant ; qui n'a jamais douté que les nuages se dissiperait, n'a jamais rêvé que le mal triompherait, lors même que la justice avait le dessous ; qui a toujours soutenu que nous tombons pour nous relever, que nous sommes repoussés pour mieux combattre, que nous dormons pour nous éveiller <sup>1</sup>.

Dans cet effort constant il ne faut rien négliger de ce qui peut augmenter nos forces. Si la prière le peut, prions. Bien qu'un père sache mieux que son enfant ce qu'il faut à ce dernier, il ne lui déplaît pas de l'entendre s'adresser à lui dans son besoin : ainsi Dieu veut qu'on le prie, alors même que, pour notre bien, il ne nous exauce pas. La prière est la seule ressource qui reste au malheureux, mais elle est toute-puissante. Il gît, terrassé, à la merci d'un ennemi triomphant ; il prie, et voici que l'ennemi tremble :

1.                   What had I on earth to do  
                      With the slothful, with the mawkish, the unmanly ?  
                      Like the aimless, helpless, did I drivel  
                              — Being — who ?

One who never turned his back but marched breast forward,  
Never doubted clouds would break,  
Never dreamed, though right were worsted, wrong would triumph,  
Held we fall to rise, are baffled to fight better,  
Sleep to wake.

(*Epilogue to Asolando.*)

J'avais mon projet préparé pour le détruire. Autour de son trou s'étendaient contre lui mes feux sans issue ; au-dessus de sa tête mon tonnerre répondait à la mine que j'avais creusée sous ses pieds ; je regardais, satisfait de mon œuvre, prêt à jouir de l'événement. Quand tout à coup, que croyez-vous qu'il arriva ? Ai-je dit qu'il était sans ami ? Dites plutôt que d'une limite à l'autre de l'horizon bleu le ciel entier devint son bouclier, ayant comme centre le soleil lui-même, tandis qu'un bras descendait et que la terre se soulevait comme une poitrine sur laquelle le misérable se sentait pressé et en sûreté. Voyez-vous ? Juste au moment où ma vengeance était complète, l'homme se leva, se dressa sur ses pieds, saisit la robe de Dieu et pria. Alors moi, moi, j'eus peur<sup>1</sup>.

C'est ainsi que la tyrannie des circonstances, le mal tout-puissant, sont vaincus par la prière.

Une autre aide dans notre lutte, c'est le monde lui-même, avec tous ses biens et ses joies. Nous n'avons pas le droit de les négliger. C'était un chameau stupide dans son dévouement que celui qui, ayant à porter à travers le désert les trésors de son maître, se priva du surcroît de nourriture qu'on lui donnait, et ne put arriver au bout de son voyage. Ira-t-on reprocher au coureur qui atteint le but le premier d'avoir, avant de partir, pris trois coupes de vin ou baisé les lèvres de Lilit<sup>h</sup> ? (*Two Camels. — Ferishtah's Fancies.*) La joie est une force : désirons-la. Prenons aussi les biens matériels : Dieu ne les a point créés pour que nous les refusions, mais pour que nous

1.        So, I soberly laid my last plan  
          To extinguish the man.  
          Round his creep-hole, with never a break  
          Ran my fires for his sake ;  
          Over-head, did my thunder combine  
          With my under-ground mine :  
          Till I looked from my labour content  
          To enjoy the event.
- When sudden .. how think ye, the end ?  
          Did I say « without friend ? »  
          Say rather, from marge to blue marge  
          The whole sky grew his targe  
          With the sun's self for visible boss,  
          While an Arm ran across  
          Which the earth heaved beneath like a breast  
          Where the wretch was safe prest !  
          Do you see ? Just my vengeance complete,  
          The man sprang to his feet,  
          Stood erect, caught at God's skirts, and prayed !  
          So, I was afraid !

(*Instans Tyrannus.*)

nous en servions. Le monde n'est pas le serpent tentateur qui nous éloigne de Dieu et dont il faut se défier : c'est l'outil que nous devons employer pour nous perfectionner et nous rapprocher de Dieu. Ainsi s'explique la religion de la joie, celle de Pippa jeune et riante, celle de l'âge mûr actif et robuste de Filippo Lippi, ou celle de la vieillesse sereine de Ferishtah. Nous ne devons perdre ni cette vie ni les vies à venir.

De la nécessité de l'action découle la fausseté de dogmes comme celui de la prédestination. Johannes Agricola, qui l'expose dans toute sa plénitude et qui aime mieux se sentir l' élu de Dieu depuis l'éternité, quoi qu'il fasse, que d'aller à la barre du jugement, avec ses œuvres, debout, demandant effrontément son salaire, pourrait au premier abord paraître avoir les sympathies de Browning si l'on ne remarquait un des titres du morceau : *Cabanons de fous (Mad-Cells*, titre dans la 1<sup>re</sup> édition).

Il faut agir, parce que l'action présente a ses répercussions dans l'éternité. Il ne faut point se borner à rêver, à discuter, à temporiser, mais vouloir fortement, et lorsque vient le moment précis de l'action, ne pas le laisser passer. Les personnages de Browning qui faillissent à cette loi sont nombreux. Tel est le héros de *la Statue et le Buste* qui n'enleva point sa maîtresse le jour où il le pouvait, mais remit toujours la chose au lendemain, ne l'accomplit jamais et ainsi ruina leur vie à tous les deux. Le « Byron de nos jours » ne dit point à la femme qu'il aimait et au moment où tous les deux le sentaient le mot qui aurait déterminé leurs deux existences ; il faillit à créer ce que le ciel eût complété ; il perdit l'heure de perfection qui ne peut jamais revenir. (*Dis aliter visum.*) L'Edith de *Too late* ne sentit point au moment voulu quel était pour elle le choix de Dieu ; elle se trompa, et manqua le destin de sa vie. Les deux jeunes gens pauvres de *Youth and Art* n'osèrent point se dire leur amour, alors que leur vie commençait et qu'ils étaient pleins d'espérances et de visions de leur art. Lui craignait d'être imprudent ; elle, d'être imprudente et quelque chose de plus. Ils s'en allèrent chacun de leur côté, faisant leur chemin dans le monde. Elle épousa un riche vieux seigneur ; lui devint célèbre dans les salons. Ils se retrouvent plus tard et elle évoque de vieux souvenirs :

Pourquoi n'avez-vous pas coupé une fleur pour me la lancer, dans une boulette d'argile ? ou pourquoi n'ai-je pas mis toute la force de mes remerciements dans un chant ou dans un regard ?

Elle voit que ni lui ni elle n'ont continué à poursuivre leur idéal, et elle déplore leur sort :

Chacune de nos deux vies reste inachevée, vous voyez. Elle est là suspendue, fragmentaire, en lambeaux. Nous n'avons pas poussé de profonds soupirs ; nous n'avons pas ri franchement ; nous n'avons ni souffert la faim, ni festoyé, ni désespéré, — ni été heureux !

Cependant personne ne vous appelle imbécile, et les gens me croient intelligente. Ceci eût pu arriver une fois seulement, et cette fois nous l'avons manquée, perdue à jamais !

Soyons donc des hommes d'idéal, mais aussi des hommes d'action et de volonté forte. Agissons d'après notre conscience et nos aspirations ; vivons dans l'éternité, mais ne laissons échapper aucune des occasions ou des forces que nous donne le temps. Ainsi nous avancerons dans notre perfectionnement moral et nous aiderons à l'œuvre de Dieu. Telle est dans ses grands traits la religion pratique de Browning. Elle s'accorde bien avec son optimisme imperturbable, et plus encore peut-être avec le caractère de volonté robuste de sa personnalité si fortement marquée. Il a trouvé sa morale où il avait trouvé sa foi, non dans les autorités ou les habitudes, mais dans le fond de sa conscience. Là aussi il a trouvé ses conceptions de la vie à venir, cette vie qui doit corriger et compléter la nôtre, alors même que nous aurions perdu celle-ci, et dont le tableau parachève sa vision optimiste de l'univers et de Dieu.

1. Why did you not pinch a flower  
In a pellet of clay and fling it ?  
Why did I not put a power  
Of thanks in a look, or sing it ?  
.  
.  
.  
.  
.  
.  
Each life unfulfilled, you see ;  
It hangs still, patchy and scrappy :  
We have not sighed deep, laughed free,  
Starved, feasted, despaired, — been happy.  
  
And nobody calls you a dunce,  
And people suppose me clever :  
This could but have happened once,  
And we missed it, lost it for ever.  
  
(*Youth and Art.*)

(*Youth and Art.*

*La vie future.*

Comment la vie future complètera-t-elle la vie terrestre ? La conception la plus ordinaire qui soit dans l'esprit des hommes est celle de l'immortalité personnelle, avec des récompenses ou des châtimens proportionnés à nos vertus ou à nos fautes. L'idée la plus simple qu'on puisse s'en faire est celle du jugement, avec le ciel et l'enfer.

Browning n'a pas défini d'une façon complète son ciel ou son enfer à lui, mais il en a dit assez pour expliquer nettement sa pensée. Tout d'abord il admet comme une chose nécessaire la survivance de la personnalité. Lui, en qui elle était si forte et si bien marquée, ne peut en concevoir la destruction. L'immortalité, ce n'est point la persistance de nous-mêmes dans nos enfans, ni dans les souvenirs de plus en plus vagues de nos amis, ni même celle sur laquelle Carlyle insistait avec tant d'éloquence : la durée de notre œuvre, notre trace dans le monde. Tout cela n'est pas suffisant pour l'homme.

Ce que tu écris ou peins reste ; cela ne meurt pas ? Sappho survit, puisque nous chantons ses chants, et Eschyle, parce que nous lisons ses pièces ? — Eh bien ! s'ils vivent encore, qu'ils viennent m'enlever l'esclave que tu m'as donnée ; qu'ils boivent comme moi dans ta coupe, ou qu'ils parlent à ma place <sup>1</sup> !

Le poète sent, comme tout esprit qui s'examine, que durer ainsi ce n'est pas vivre. C'est se perdre en un souvenir de plus en plus lointain, dont on viendra même à discuter les origines, ou encore se dissoudre dans la conscience universelle où il ne restera plus rien à l'âme de ce qui était elle-même. Dans une telle immortalité fictive, comment cette âme peut-elle arriver à la perfection ? Or il ne faut point qu'une âme créée finisse par s'anéantir, car ce serait un échec

1.

« What

« Thou writest, paintest, stays ; that does not die :  
« Sappho survives, because we sing her songs,  
« And Æschylus, because we read his plays ! »  
Why, if they live still, let them come and take  
Thy slave in my despite, drink from thy cup.  
Speak in my place.

(Cleon.)



dant l'ivresse assoupie du péché, réveillée maintenant, percée de part en part de l'aiguillon de la douleur, alors que tout ce qui est saint n'existe plus ; — le corps, qui, vivant, ne pouvait contenir la connaissance parfaite, qui gisait impuissant dans le sentier du bien, qui ne pouvait accomplir rien de légitime, achever rien de noble, ce corps qui vieillissait déjà dans sa jeunesse, et qui s'est flétri à la fin comme une fleur coupée, le voilà à sa mort ressuscité par miracle, afin de supporter un fardeau infini, maintenant que ses épaules subiront cette torture sans aucun profit ; le voilà vivant, doué d'une force impérissable, alors que toute la force de sa vie passée était impuissante à écarter de lui le moindre des fléaux qui faisaient de sa terre un enfer <sup>1</sup> !

Exposer en de tels termes une doctrine, c'est la condamner de toutes les forces de son âme.

On trouve ailleurs quelques autres conceptions de l'enfer possible. La plus intéressante est celle qui est exposée dans la seconde partie de *Christmas-Eve and Easter-Day*. Le poète, seul dans les champs, le matin de Pâques, s'est tout à coup senti appeler, au milieu d'une irradiation du ciel, et, en un moment, il a eu conscience que Dieu

1.

After death,

Life : man created new, ingeniously  
Perfect for a vindictive purpose now  
That man, first fashioned in beneficence,  
Was proved a failure ; intellect at length  
Replacing old obtuseness, memory  
Made mindful of delinquent's bygone deeds  
Now that remorse was vain, which life-long lay  
Dormant when lesson might be laid to heart.  
. . . . .  
A faculty of immense suffering  
Conferred on mind and body, — mind, erewhile  
Unvisited by one compunctious dream  
During sin's drunken slumber, startled up,  
Stung through and through by sin's significance  
Now that the holy was abolished — just  
As body which, alive, broke down beneath  
Knowledge, lay helpless in the path to good,  
Failed to accomplish aught legitimate,  
Achieve aught worthy, — which grew old in youth,  
And at its longest fell a cut-down flower, —  
Dying, this too revived by miracle  
To bear no end of burthen now that back  
Supported torture to no use at all,  
And live imperishably potent — since  
Life's potency was impotent to ward  
One plague off which made earth a hell before.

(*The Inn Album*, iv.)

avait prononcé sur lui le jugement final. Or, à ce moment-là, il avait au fond de son âme fait le choix entre le monde et Dieu, et choisi le monde. Quelle est la sentence divine : « Tu as voulu le monde ? Prends-le. Il est à toi tout entier et pour l'éternité. » Alors tous les trésors de l'univers s'ouvrent devant lui, le spectacle inépuisable de la nature, tous ses secrets, toute la science que les hommes peuvent imaginer ; puis, au delà de la nature, l'art, tous les idéals des poètes et tous les rêves des artistes ; au delà de l'art l'amour, et tout ce que les cœurs humains peuvent donner de chaleur et d'affection. Il semble que ce soit là le ciel, et au premier abord l'âme déborde de reconnaissance et de joie. Mais bien vite arrive le désenchantement. Qu'est-ce que le monde avec toutes ses richesses, sinon l'antichambre du palais divin, la tapisserie splendide de la porte en dehors de laquelle il lui faudra toujours rester ? La splendeur même de notre univers, vue dans toute sa plénitude, nous fait mieux deviner ce qu'il peut y avoir au delà, dans le royaume invisible de Dieu, et remplit l'âme d'un désir intense qui doit être à jamais inassouvi. L'art ? Même désillusion ! Contempler un Raphaël, un Michel-Ange ? Combien plus beau l'idéal qu'ils n'ont fait que rêver, et qu'ils accomplissent maintenant là-haut, sous l'œil de Dieu, avec des moyens parfaits et un génie infini ! Quelle torture de penser que jamais nous ne le contemplerons, et qu'il faudra nous contenter de nos pauvres rêves terrestres ! L'amour lui-même, la chose la plus divine, à laquelle le malheureux réprouvé s'attache enfin et où il trouve une consolation, qu'est-ce en comparaison de l'amour infini et éternel de Dieu, source vivante de tout amour humain ? Mais, s'attachant à cette dernière planche de salut, il a confiance en l'amour. Possesseur indigent de l'univers, misérable, il erre dans la campagne tous les ans, le matin de Pâques, dans l'espoir que peut-être quelque jour ce jugement sera changé pour lui, maintenant qu'il aime et qu'il voit la vérité. « La miséricorde de Dieu est infinie, et qui sait ?... »

Ainsi l'enfer, pour une âme attachée à l'univers matériel, c'est simplement la possession de ce qu'elle a désiré et l'exclusion de ce qu'elle n'a point voulu. Il n'en faut pas plus ; le châtiment est assez grand ; c'est la peine du dam des théologiens, la privation de la vue de Dieu. Pour l'âme qui a été coupable, la plus grande punition, c'est la vue claire de sa faute. Point n'est besoin d'autre souffrance. La conscience du mal accompli, la sensation de l'irréparable, les remords et les regrets, sont un enfer bien plus épouvantable que



Je n'ai plus pour le principal coupable aucun espoir, excepté dans la soudaineté même du coup qui va le frapper... J'étais à Naples, une fois, par une nuit si sombre que j'aurais pu à peine supposer qu'il existait quelque part un ciel, une terre ou un univers. Mais, dans la noirceur de la nuit, un éclair jaillit, flamboyant, et la traversa de part en part. Le tonnerre frappa ses coups redoublés ; la terre gémit et le reçut dans toute sa longueur de montagnes, ainsi devenue visible, et voilà que s'étendit devant moi la cité populeuse et claire avec ses clochers, et, comme un fantôme sorti de son linceul, la mer toute blanche. Ainsi un seul coup peut faire éclater la vérité, Guido la voir un instant et être sauvé <sup>1</sup>.

Qu'il la voie un instant et soit sauvé sur la terre, ou qu'il lui faille passer par ce lieu secret où Dieu refait les âmes, c'est toujours la torture du remords qui l'attend. Mais ce n'est qu'une torture née de la vision claire de sa faute, et d'où sortira son salut final.

Encore moins que de l'enfer trouvons-nous une définition complète du ciel. Browning aime mieux nous dire ce qu'il ne sera pas que ce qu'il le croit être. Ce ne sera point le ciel orthodoxe, immuable et éternel, l'état de l'âme parfaite, abîmée dans la contemplation de Dieu. Ce serait pour nous l'arrêt du progrès, la satiété, l'état du monde de l'étoile Rephan, d'où toute âme forte et noble doit désirer sortir pour venir sur la terre. Le paradis de Browning n'est pas un idéal d'Oriental oisif, trouvant le suprême bonheur dans une contemplation inactive du but atteint. Il eût encore mieux aimé le paradis des Germains barbares, avec ses combats et ses victoires incessantes. Il ne lui faut point l'arrêt et le repos, mais l'effort constant.

Dieu est à l'infini. Le bonheur suprême, c'est de se sentir toujours avancer vers lui, par un développement continu, par une lutte d'où l'on sort triomphant pour recommencer une autre ; c'est de

1. For the main criminal, I have no hope  
Except in such a suddenness of fate.  
I stood at Naples once, a night so dark  
I could have scarce conjectured there was earth  
Anywhere, sky or sea or world at all :  
But the night's black was burst through by a blaze —  
Thunder struck blow on blow, earth groaned and bore,  
Through her whole length of mountain visible :  
There lay the city, thick and plain with spires,  
And, like a ghost disshrouded, white the sea.  
So may the truth be flashed out by one blow,  
And Guido see, one instant, and be saved.

(*The Pope. — The Ring and the Book.*)

se sentir croître, progresser, s'épanouir, mais de toujours sentir aussi qu'il y a encore quelque chose au-dessus, vers lequel on peut monter. Des visions de bien et d'idéal réalisées et complétées par Dieu, mais remplacées sans fin par des visions et des idéals nouveaux ; des sommets qui s'élèvent sur d'autres sommets ; un *excelsior* éternel, voilà pour lui la récompense la plus divine.

Comment tout cela se produira-t-il ? Il ne désire pas la suppression des biens de cette vie, mais leur perfectionnement et leur durée :

Comment pourrais-je comprendre quel ciel il peut y avoir ? Qu'il ressemble à la terre que j'ai connue. Un bonheur non plus beau mais plus plein ; un bonheur qui demeure <sup>1</sup>.

Qu'il y ressemble seulement, mais que ce ne soit pas lui : nous avons vu que ce serait l'enfer.

Browning affirme fortement une seule chose. C'est l'éternité de l'amour, et par suite la réunion avec ceux que l'on a aimés. Si en effet l'amour disparaissait d'une âme, cette âme ne serait plus la même ; ce serait la destruction presque complète de sa personnalité, dans laquelle l'amour tient une si grande place. D'autre part, ce sont ceux que nous aimons qui complètent ici-bas notre vie, sans qui nous aurions toujours la sensation d'un vide à remplir dans notre âme et d'une existence fragmentaire. Browning lui-même, dans une longue série de dissertations, a formulé et développé cette pensée, qu'une âme seule est incomplète, ne vit que d'une vie factice, et qu'elle a besoin de se sentir aimée pour croire à la vérité de sa propre existence. (*Fifine at the Fair*). Plus nous avons d'amour autour de nous, plus notre âme se sent réelle et vraie. Que deviendrait-elle si la vie nouvelle était la destruction de cet amour ou la disparition de tous ceux qui l'ont donné ou reçu ? Non seulement tout bonheur, mais encore toute plénitude de vie, toute perfection à venir serait impossible.

Donne-moi l'assurance que nous nous retrouverons un jour, que nous marcherons, de quel pas assuré, et sur quel chemin ! Alors le pire deviendrait

1.

How should I conceive

What a heaven there may be ? Let it but resemble

Earth myself have known ! No bliss that's finer, fuller,

Only — bliss that lasts.

(*Two Camels. — Ferishtah's Fancies.*)

le meilleur, la défaite serait un triomphe, et la perte complète serait le gain absolu. Cela peut-il être, doit-il être, sera-t-il <sup>1</sup> ?

La réponse à une telle question ne peut être qu'affirmative, sans quoi Dieu existerait en vain, les choses les plus divines de l'âme ne seraient qu'un mirage et l'univers entier une œuvre de mal. Browning ne peut admettre une telle pensée ; aussi pour lui l'idée de la mort s'associe-t-elle toujours à celle de la réunion dans l'amour.

Qu'on lise, par exemple, l'épilogue de *Fifine à la foire*, la peinture de ce vieillard laissé seul dans sa maison ruinée (l'âme dans son corps), faible, morose, irrité, blasphémant. Puis, en une minute, « coup à la porte, appel, cri, demi-torture et pleine extase », et ils étaient là de nouveau tous les deux ; la mort les réunissait. « Comment ! c'est bien vous ? lui dis-je. » — « Moi ! pouviez-vous penser autrement ? » dit-elle. Et il lui dit combien la maison a été hideuse, combien le monde et les voisins et la vie lui étaient à charge, et combien il était mal là-bas. « Et croyez-vous que j'étais beaucoup mieux ici ? » dit-elle. Mais il a hâte de se débarrasser de tout cela ; vite que l'on écrive l'épitaphe, n'importe comment, avec les formules les plus banales, et qu'on en finisse : « Ci-gît, réuni à sa femme, M. ou N., qui a quitté cette vie, tel jour ou tel mois. Qu'importe ? Trouvez-moi une phrase de conclusion ! » dis-je. — Je conclus par : « L'amour est tout et la mort n'est rien, » dit-elle <sup>2</sup>.

Dans le même long poème, il a rêvé cette réunion des âmes qui se complètent à jamais en une harmonie éternelle et divine ; il l'a chantée avec un enthousiasme passionné de visionnaire et décrite avec la minutie d'un psychologue :

1. Grant me (once again) assurance we shall each meet each some day,  
Walk — but with how bold a footstep ! on a way — but what a way !  
— Worst were best, defeat were triumph, utter loss were utmost gain.  
Can it be, and must. and will it ?

(*La Saisiaz.*)

2. « Help and get it over ! Reunited to his wife  
(How draw up the paper lets the parish people-know ?)  
Lies M. or N. departed from this life,  
Day the this or that, month and year the so and so.  
What in the way of final flourish ? Prose, verse ? Try !  
Affliction sore long time he bore, or, what is it to be ?  
Till God did please to grant him ease. Do end ! » quoth I :  
« I end with — Love is all and Death is nought ! » quoth She.  
(*Fifine at the Fair. — Epilogue, the Householder.*)

Combien l'amour deviendra intense, alors qu'aimer signifiera, pour chaque âme, vouloir donner tout ce qu'elle aura gagné en se servant à sa façon de la vie, en faire profiter une autre âme, qui aura, elle aussi, son trésor à partager, différent et cependant de la même valeur ; dû à un nouveau travail et à des manières changées... Quelle joie lorsque chacune pourra compléter l'autre, se modifiant en même temps qu'elle la modifie, jusqu'à ce qu'elles soient complètement fondues ensemble et que nos choses anciennes deviennent nouvelles !... C'est là la loi de l'amour que je reconnais et que je formulerais ainsi : « Chaque âme vit, désire et travaille seule et pour elle-même, parce qu'une étoile autre qu'elle-même se trouve quelque part, cachée dans quelque coin du ciel le plus brumeux, quelle que soit la Glumdalclich qui saisira ce Gulliver, que ce soit lui, elle, ou cela : *theosutos e broteios eper kekramene* <sup>1</sup>... Dieu, homme, ou tous les deux mêlés. Ceci, deviné par la chair, en fragments qui prouvent l'ensemble, c'est l'âme discernable par l'âme, Elvire par moi <sup>2</sup>. »

Et toujours la phrase caressante d'Eschyle lui revient : cette vision de la bien-aimée s'élevant devant lui comme l'Océanide lointaine devant Prométhée, « vision divine, humaine, ou les deux à la fois », mais vision qui demeure, alors même que tout doit changer et disparaître.

Parfois cette conception s'élargit. Celui ou celle que nous aimons et qui nous complète peut, lui aussi, joindre ses mains à celles de

1. Eschyle, *Prométhée*.

2. ... How all the more will love become intense  
Hereafter, when « to love » means yearning to dispense,  
Each soul, its own amount of gain through its own mode  
Of practising with life, upon some soul, which owed  
Its treasure, all diverse and yet in worth the same,  
To new work and changed way. . . . .  
. . . . . What joy when each may supplement  
The other, changing each as changed, till, wholly blent,  
Our old things shall be new. . . . .  
. . . . . love's law, which I avow,  
And thus would formulate : each soul lives, longs and works  
For itself, because a lodestar lurks  
An other than itself — in whatsoe'er the niche  
Of mistiest heaven it hide, whoever the Glumdalclich  
May grasp the Gulliver : or it, or he, or she —  
*Theosutos e broteios eper kekramene* —  
(For fun's sake where the phrase has fastened, leave it fixed ;  
So soft it says : « God, man or both together mixed ! » )  
This, guessed at through the flesh, by parts which prove the whole,  
This constitutes the soul discernible by soul — Elvire, by me !  
(*Fifine at the Fair*, 59.)

quelque autre qu'il aura aimé, lui passer ainsi le secret, le courant électrique de la connaissance parfaite et de l'amour :

Et voilà que, chaînon par chaînon, le cercle grandit, la chaîne s'allonge jusqu'à ce qu'un même embrassement de grands et de petits se trouve unir la race entière, non seulement vous et moi et notre Fifine, mais tout l'univers <sup>1</sup>.

Ce serait là la communion de l'humanité et du monde en Dieu par l'amour. Cependant ce ne serait pas l'absorption bouddhique de chaque créature dans le grand Tout ; chacun se sentirait vivre en soi en même temps que dans les autres, aurait conscience d'une personnalité élargie, mais non absorbée dans celle de l'univers.

Mais cette vision universelle n'est point celle sur laquelle Browning insiste. Sa personnalité à lui est trop forte pour aimer ainsi à se disperser sur celle du monde ou même de l'humanité. Pour lui, l'étoile qui éclipse toutes les autres, celle qui l'attend dans le coin caché du ciel, et qui est nécessaire à sa perfection, « déesse, mortelle ou les deux à la fois », c'est l'âme noble de la femme qui fut sa compagne ici-bas, à qui il ouvrit son âme plus qu'à aucun de nous, et de qui il reçut les paroles de l'amour le plus intense qui se soit peut-être jamais exprimé en vers. C'est elle qui le recevra, qui se penchera vers lui comme l'ange de Dante, et de qui il entendra les paroles d'extase : « Oui, c'est moi ; je suis Béatrice. » C'est elle, l'âme lyrique dont il a conscience de refléter l'éclat ; elle, de qui il a le mieux appris l'éternité du bien, par qui il sait qu'« en dépit de la distance et de l'obscurité, ce qui a été sera de nouveau » et par qui il ressent toujours

Un échange mutuel de grâce, une splendeur qui était autrefois sa pensée même, une bénédiction, autrefois son sourire <sup>2</sup>.

De cette espérance et de cette foi forte vient son attitude calme et

1.           Lo ! link by link expands  
The circle, lengthens out the chain, till one embrace  
Of high with low is found uniting the whole race,  
Not simply you and me and our Fifine, but all  
The World.

(*Fifine at the Fair*, 91.)

2.           Some interchange  
Of grace, some splendour once thy very thought,  
Some benediction anciently thy smile.  
(*The Ring and the Book. — Prologue, O Lyric Love.*)

fière devant la mort, l'attitude du guerrier qui va livrer son dernier combat, et qui est sûr du triomphe et de la récompense. Le chant par lequel il salue la mort et qu'il composa peu après avoir perdu sa femme est un des plus beaux et des plus nobles qu'il nous ait laissés :

Craindre la mort ? Sentir le brouillard à la gorge, la brume au visage, quand les neiges commencent et que la rafale indique le voisinage du lieu, la puissance de la nuit, la violence de la tempête, le poste de l'ennemi ; où elle se dresse, la crainte suprême sous une forme visible, l'homme fort doit pourtant avancer !

Car le voyage est fini, le sommet atteint, et les barrières tombent ; quoiqu'il y ait une bataille à livrer, avant que la palme soit conquise, récompense de tout !

J'ai toujours été un lutteur. Donc un combat de plus, le meilleur et le dernier. Je haïrais que la mort me bandât les yeux, qu'elle m'épargnât, qu'elle me demandât de passer en rampant.

Non ! laissez-moi la goûter tout entière, me comporter comme mes pairs, les héros d'autrefois, supporter le choc, en une minute payer ce que ma vie joyeuse devait encore de douleur, de ténèbres et de froid !

Car soudain le pire devient le meilleur pour le brave ; la minute sombre est terminée ; la rage des éléments, les voix des démons en délire, vont s'affaiblir, se fondre, se transformer, devenir d'abord la paix délivrée de toute souffrance, puis une lumière, puis ton sein, ô toi ! âme de mon âme ! Je vais t'étreindre de nouveau ! Le reste, à la garde de Dieu <sup>1</sup> !

1.        Fear death ? — to feel the fog in my throat,  
             The mist in my face,  
             When the snows begin, and the blasts denote  
             I am nearing the place,  
             The power of the night, the press of the storm,  
             The post of the foe ;  
             Where he stands, the Arch Fear in a visible form,  
             Yet the strong man must go :  
             For the journey is done and the summit attained,  
             And the barriers fall,  
             Though a battle's to fight ere the guerdon be gained,  
             The reward of it all.  
             I was ever a fighter, so — one fight more,  
             The best and the last !  
             I would hate that death bandaged my eyes, and forbore,  
             And bade me creep past.  
             No ! let me taste the whole of it, fare like my peers  
             The heroes of old,  
             Bear the brunt, in a minute pay glad life's arrears  
             Of pain, darkness and cold.  
             For sudden the worst turns the best to the brave,  
             The black minute's at end,  
             And the elements' rage, the fiend-voices that rave,

Il a en effet laissé tout le reste à la garde de Dieu, ne lui demandant que l'immortalité de l'amour et des vies à venir pour lutter, triompher encore et, ne faisant qu'un avec Elle, pour se rapprocher de Lui. Son amour éternel n'est donc pas un amour contemplatif. Ils ne sont pas réunis uniquement pour jouir de leur présence mutuelle et de leur bonheur, et leur destinée n'est pas accomplie simplement parce qu'ils se sont retrouvés pour ne plus se séparer. Il ne sait pas quel sera le reste, et il se fie à Dieu pour cela, mais il sait qu'il y a autre chose, et que l'effort de son âme vers la perfection infinie et l'idéal toujours plus haut doit recommencer. Ce sera là vraiment vivre, et c'est ainsi qu'il conçoit et espère le ciel. Aussi, quand nous penserons à lui, ne disons point qu'il est mort, qu'il se repose dans la nuit et le silence ; ne le plaignons point, nous qui l'avons aimé, comprenons-le mieux que cela. Sachons qu'il est vivant ; souhaitons-lui toujours le travail, et les victoires qui naissent d'un effort continu :

Non ! en plein midi, dans le mouvement de l'heure du travail humain, acclamez celui que vous ne verrez plus ! Dites-lui d'aller en avant, la poitrine et le dos comme ils doivent être. Criez-lui : « Lutte et prospère ! Triomphe ! Combats encore, comporte-toi toujours là-bas comme ici ! »

Ces vers, les derniers qu'il ait écrits, résument le mieux l'impression générale de son œuvre et ses conceptions de la vie aussi bien présente que future : « l'éternité qui est une lutte sans fin ». Ces conceptions, comme sa religion, indépendantes de toute autorité, sont donc faites surtout de nobles pensées et de grandes aspirations, de visions d'un idéal que Dieu réalise déjà, qu'il réalisera mieux encore dans l'éternité, et qui ne peut même pas être retardé par la mort : la marche éternelle en avant.

Shall dwindle, shall blend,  
Shall change, shall become first a peace out of pain,  
Then a light, then thy breast,  
O thou soul of my soul ! I shall clasp thee again,  
And with God be the rest !

(*Prospice.*)

1. No ! at noonday in the bustle of man's work-time  
Greet the unseen with a cheer !  
Bid him forward, breast and back as either should be,  
« Strive and thrive ! » cry « Speed, — fight on, fare ever  
There as here ! »

(*Epilogue to Asolando.*)

---



## NOTES



## I. — LES TEXTES.

Les œuvres complètes de Browning sont d'un accès très facile. L'édition la plus commode est celle qui a été publiée en 1902 : *the Poetical Works of Robert Browning in two volumes* (London, Smith Elder and Co., 7/6 each volume). C'est, avec la grande édition (en 17 volumes à 5/ chacun) publiée par les mêmes éditeurs, la seule complète. Nous en avons tiré tous nos textes.

On trouvera une bibliographie très minutieuse et très complète de Browning, dressée par J.-P. Anderson, du British Museum, dans *the Life of Robert Browning by William Sharp* (*Great Writers Series, London, Walter Scott Ltd., 1897, 1/6*). Il nous a semblé inutile de la reproduire ici, même en partie, parce que, dans notre étude succincte où nous n'avons voulu que faire connaître les très grandes lignes de la philosophie religieuse de Browning et suggérer plutôt que préparer d'autres travaux, le meilleur commentateur du poète est encore lui-même, et nous nous sommes borné à exposer ses doctrines éparses en en formant un corps, sans nous occuper des commentaires nombreux qui les ont trop souvent compliquées et rendues obscures.

Enfin nous n'avons pas résumé non plus les pièces ou les poèmes auxquels nous faisons allusion. Ce que nous en disons nous semble suffisant pour suivre l'idée que nous voulons en tirer ; de plus, la majorité d'entre eux sont très courts et devraient se lire d'un bout à l'autre si on en sent la nécessité. Nous n'avons fait d'exception que pour *the Ring and the Book*, qui est très long, et dont les personnages reviennent fréquemment dans notre étude.

## II. — THE RING AND THE BOOK.

Ce long poème est l'histoire d'un crime qui fut jugé à Rome en 1698.

Guido Franceschini, noble italien ruiné et âgé, épouse une enfant,

Pompilia, fille réelle ou adoptive d'un couple roturier et vulgaire, mais riche. Aussitôt qu'il est en possession de sa fortune, il cherche à se débarrasser d'elle, afin de devenir le maître absolu de l'argent. Pour cela il essaie de provoquer un adultère où elle aura tous les torts, en la maltraitant et en encourageant auprès d'elle les assiduités amoureuses d'un de ses frères. Mais elle résiste à tout sans se plaindre. Alors Guido avise un abbé d'apparences mondaines, Caponsacchi, et essaie de faire naître une intrigue entre lui et Pompilia. Il écrit lui-même une correspondance fictive entre les deux, et fait remettre à chacun les lettres supposées de l'autre. Mais le stratagème ne réussit pas. Pompilia ne sait pas lire et s'indigne ; Caponsacchi ne tient aucun compte des lettres. Sur ces entrefaites, Pompilia devient enceinte. Alors son attitude change : tant qu'il ne s'agissait que d'elle, elle pouvait tout supporter et mourir résignée. Mais elle doit tout faire pour sauver l'enfant qui naîtra. Elle réussit, de sa fenêtre, à voir Caponsacchi, sans se douter du rôle que jouait Guido dans l'affaire. Elle lui demande sa protection, et lui, sentant immédiatement que cette femme est sincère et innocente et qu'elle est dans un grand danger, s'offre à l'aider. Il faut qu'elle s'enfuit à Rome chez ses parents cette nuit même. Voudra-t-il l'accompagner ? Caponsacchi n'écoute que la voix de sa conscience et de son cœur ; il accepte, et tous deux partent ce même soir. Guido croit enfin tenir ce qu'il désire, une preuve d'adultère. Il les poursuit et les rattrape dans une auberge à quelques lieues de Rome. Mais c'est encore un nouvel échec pour lui. Non seulement Pompilia dort dans sa chambre seule, mais, réveillée, elle se retourne contre lui, lui reproche ses mauvais traitements et affirme son innocence avec une éloquence qui persuade tout le monde. Comme résultat du scandale, une séparation de corps est prononcée entre les époux, sans que la réputation de Pompilia soit ternie ; on l'envoie dans un couvent ; Guido retourne sur ses terres, et Caponsacchi est éloigné de Rome.

Peu après Pompilia rentre chez ses parents et accouche d'un fils. Alors Guido, à cause de l'existence de l'enfant qui doit hériter de sa mère, et dont il sera le tuteur naturel, n'a plus besoin de l'existence de Pompilia, qui le gêne dans l'administration de sa dot. Avec quelques-uns de ses domestiques il fait irruption, la nuit, chez elle, la blesse mortellement et tue ses parents ; l'enfant seul est épargné. Les assassins sont pris et jugés. Guido se défend avec une très grande

habileté, prétendant qu'il n'a fait qu'user de ses droits de mari et venger son honneur offensé. Le procès est long et retentissant et l'opinion publique est divisée pour et contre Guido. Finalement le pape juge en dernier ressort, et, malgré toutes les intrigues et les cabales, condamne les meurtriers à mort.

Tel est le fait brut, dégagé des nombreux épisodes qui s'y enchevêtrent. Browning nous en fait commenter toutes les circonstances par les principaux personnages qui y sont mêlés ou s'en occupent, chacun jugeant et parlant à sa façon. Nous entendons ainsi successivement les deux moitiés de Rome qui soutiennent ou attaquent Guido; — un tiers parti qui disserte philosophiquement sur la chose, — Guido qui se défend et accuse tout le monde; — Caponsacchi qui explique sa conduite et dit pourquoi, lui, prêtre, s'est senti moralement obligé d'aider Pompilia en dépit des apparences et des règles; — Pompilia mourante à l'hôpital, pleine de joie parce que son enfant est sauvé, de reconnaissance et d'admiration pour Caponsacchi, d'indulgence pour Guido et de résignation à son sort; — les deux avocats pour et contre Guido, faisant assaut l'un de latin, l'autre de belles phrases et de sophismes et ne disant sur l'affaire ni un mot vrai ni un cri du cœur; — puis le pape, auguste et serein, prononçant sur chacun le jugement sans appel; — enfin Guido une seconde fois, avant l'exécution, tantôt suppliant, tantôt poussant des rugissements de colère et dévoilant son âme infernale.

Ce récit, ou plutôt cette série de monologues dramatiques si variés sur le même sujet, est complété par le prologue où Browning lui-même expose le sommaire des faits, et l'épilogue où il raconte le dénouement, terminant ainsi cette longue œuvre de plus de vingt mille vers, si remarquable à tant de points de vue, et, à ce qu'il nous semble, unique dans toutes les littératures.

## ERRATUM

---



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                          | Pages. |
|------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| I. — L'œuvre de Browning. — L'état d'esprit contemporain. . . . .                        | 1      |
| II. — Remarques générales : Les autorités. — Les Églises. — L'Évangile.                  | 11     |
| III. — Les grands principes d'édification. — La science. — L'examen de<br>l'âme. . . . . | 40     |
| IV. — L'optimisme. — L'Homme-Dieu. — La douleur. . . . .                                 | 52     |
| V. — La vie présente et la vie à venir . . . . .                                         | 78     |
| Notes. . . . .                                                                           | 105    |

Vu :

Le 19 mars 1907,

*Le Doyen de la Faculté des Lettres  
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

*Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,*

L. LIARD.





